B. VII
18

F.C
582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER, 1785. 1er *Vol.*

20974 3
3. 27
4'

A PARIS,
Au BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER, 1785. 1er *Vol.*

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LA BELLE PÉNITENTE.

CETTE Anecdote eſt tout ce que nous avons pu tirer d'une Compilation Italienne, intitulée *Il Fuggil'otio*, ou l'Ennemi de l'Oiſiveté. Elle ſe trouve auſſi dans les Contes de la Reine de Navarre. Pluſieurs Conteurs modernes ont accommodé ce Sujet au goût du moment. Nous le redonnons avec ſon premier caractère, &

tel que nous l'offre l'Auteur Italien, qui diffère un peu de la Reine de Navarre.

IL y avoit en France un Gentilhomme nommé Bernage. Ce Gentilhomme avoit, dans sa jeunesse, beaucoup aimé les Dames; ce qui l'avoit rendu tout-à-fait aimable, doux & bienfaisant. Il aimoit volontiers, & se faisoit aimer par-tout. Il prouvoit que, pour être aimé, le plus sur moyen c'est d'aimer soi-même.

Comme il étoit galant-homme & l'un des plus polis de son temps, il lui étoit arrivé jadis une aventure qu'il faut raconter.

Lorsqu'il étoit en Allemagne, une Dame, de très-bonne maison, n'avoit pu s'empêcher de lui vouloir du bien, & si fort qu'elle n'avoit pu résister à une grande envie de le lui apprendre. Mais l'honneur est ce qui fait le malheur des femmes. L'honneur & bien d'autres vertus sont des commandemens de maître.

Cette Dame se résolut bien d'ap-

prendre à Bernage qu'elle lui vouloit du bien, mais secrettement, de façon qu'après lui en avoir fait tant qu'elle pouvoit, il ne sçut pas lui-même qui remercier de cette bonté. Elle trouva le moyen de surprendre Bernage dans un endroit à l'écart, de nuit, & sous le masque.

Quoiqu'elle ne parlât pas une seule fois, le Chevalier vit bien que c'étoit une femme extrêmement douce, bien tendre, avec une grande ingénuité. Il la jugea très-belle aussi, & il en devint amoureux. Mais ni prières, ni promesses, ni assurances de sa discrétion ne furent capables d'engager la Dame à se faire connoître. Alors il se désespéra. D'où il suivit que cette aimable personne fut touchée de le voir si peu satisfait, tandis qu'elle n'avoit eu d'autre dessein que de l'obliger. Elle rompit sa bague en deux, & lui en donna une moitié, sans lui en dire davantage. Bernage imagina qu'elle se réservoit une occasion de se faire connoître; & il se sépara d'elle, un peu consolé par cette vaine espérance.

Depuis ce temps, il changea de pays,

n'apprit rien de sa dame inconnue, & néanmoins y pensa toujours.

Successivement il étoit devenu homme fait, fort savant, prudent & avisé dans les affaires, si bien que le Roi de France le choisit pour l'envoyer traiter de quelque chose en Allemagne. Il se mit en route avec grand plaisir, pensant encore à sa Dame, & imaginant qu'il pourroit la rencontrer, comme on imagine tout ce qu'on desire.

En faisant sa route il se trouva pris de la nuit, dans des chemins détournés, & par un temps d'orage, qui ne lui laissoit aucune espérance de rencontrer personne. Il alloit néanmoins sans savoir où, lorsqu'à la lueur des éclairs, il se vit porté devant un château. Il se fit entendre; on l'introduisit.

Le Seigneur de ce château lui fit rendre tous les soins de la plus noble hospitalité. Mais il ne lui parla presque point. Il étoit seul dans une salle fort grande; étoit très-beau Chevalier, & gardoit un sérieux qui ressembloit à de l'affliction.

L'heure du souper vint. En se plaçant à table avec Bernage, il fit un

ſigne ; &, bientôt après, deux pans de la tapiſſerie ſe ſéparèrent, & il en ſortit une Dame encore très-belle, pâle, grave, habillée de noir, la tête découverte & tondue, les pieds nuds. Cette Dame s'avança, fit une révérence à Bernage, & prit ſa place au bout de la table, ſans parler.

Cette extraordinaire & lugubre entrée excita dans Bernage la plus grande curioſité. Il regardoit la Dame, dont les yeux étoient baiſſés : il regardoit le Seigneur, qui avoit placé ſon ſiége de manière à tourner le dos à la Dame, & qui ne diſoit rien. En un mot, Bernage ne ſçavoit s'il devoit manger, ni que penſer de cette aventure.

Lorſque la Dame eut un peu mangé, un Valet lui ſervit à boire de l'eau dans un crâne d'homme, dont les trous étoient bouchés d'argent, ce qui fut répété juſqu'à deux fois. Bernage s'apperçut qu'elle avoit deux ou trois fois levé les yeux ſur lui avec une expreſſion ſi triſte qu'il en devint triſte lui-même, & que ſes paupières ſe gonflèrent. Ce qui le frappoit ſur-tout, c'étoit

cette belle tête tondue, qui n'étoit pas seulement recouverte d'un voile ; & plus il rêvoit, moins il sçavoit ce qu'il devoit penser. Il n'osoit interrompre ce sépulcral silence ; & il étoit si touché qu'il ne pouvoit pas manger.

Enfin, la Dame alla tirer d'une armoire le vin du dessert. Elle en servit à Bernagè, & fit une révérence au Valet, en lui remettant la bouteille pour servir le Seigneur. Elle en fit une autre à Bernage, & disparut par le même endroit de la tapisserie, sans avoir dit un mot.

Bernage demeuroit si pensif que le Seigneur s'en apperçut, & lui dit : — Si je vous dis que cette femme est ma femme & que je l'adore, vous serez bien plus étonné ? — Il vous faut de grandes raisons, dit Bernage, pour la traiter ainsi. — Une seule, Chevalier, une seule, mais la plus grande qu'un homme de cœur puisse avoir. — Bernage baissa la tête, & ne répondit point. Il entendoit ; &, sur cet article, personne ne peut avoir à répondre.

Il vit que le Seigneur étoit très-ému,

prêt à pleurer. — Sire, lui dit-il, avec amitié, je ſerois bien aiſe d'être connu de vous, ou d'avoir une occaſion de me découvrir à vous, pour tel que je ſuis. — Je vous crois homme d'honneur, lui dit l'autre, & digne qu'un honnête homme vous confie le ſien avec ſes peines. Je vous connois de nom, ſeulement.

Chevalier, pourſuivit-il, ne penſez pas que je ſois cruel; c'eſt de quoi je vous ſupplie : il entre plus d'amour que de vengeance dans le châtiment que je fais ſubir à une femme qui l'a bien mérité. — Il me ſemble, dit Bernage, que ſa punition eſt bien plus cruelle que la mort. — Il faut auſſi croire, dit le Seigneur, que ſon crime a mérité plus que la mort. Qu'eſt-ce que la mort, Chevalier? Une faveur que je demande au ciel tous les jours. C'eſt moi qui ſuis ici le plus malheureux.

Oh! comme je l'aimois! dit-il encore; m'eût-elle demandé mon ſang; ce n'eſt rien que mon ſang; m'eût-elle demandé mon ſalut, j'aurois ſacrifié

mon éternité pour avoir son cœur, durant quelques heures de vie qui nous sont accordées.

Ce n'est point une méchante femme; ne le croyez pas; ce n'est pas non plus une femme perdue. Elle a de la modestie, de la pudeur, de la délicatesse: elle sçait se repentir. Elle est née seulement sous la colère du ciel. Que vous dirai-je de plus! J'avois pris un jeune enfant d'un de mes plus chers amis, pauvre, mais le plus digne Gentilhomme qui fut jamais. J'élevois ce jeune homme avec les soins d'un père. J'étois arrivé au point de croire que je m'étois, à moi-même, formé une créature qui méritoit toute mon amitié. Ce jeune homme étoit accompli. Je ne le traitois plus en enfant..... Ma femme aussi le traitoit en homme... Perfide & cruelle femme! Ce n'étoit pas assez qu'elle m'ôtât sa tendresse, elle me déroboit encore le cœur de mon ami. — A ces mots, des larmes coulèrent des yeux du Gentilhomme.

— Je suppose, lui dit Bernage, que vous êtes un homme prudent, incapa-

ble, par conſéquent, d'avoir agi ſur de légères préſomptions. — Durant deux années entières, pourſuivit le Gentilhomme, je me ſuis reproché mes ſoupçons. Mais j'aidois à me tromper par ma confiance. Ils ne gardèrent pas même les ménagemens des perſonnes les plus corrompues. Dieu les aveugla pour m'ouvrir les yeux. J'ai vu, & je me ſuis perdu,

Dans les premiers momens de ma colère, j'étois ſorti tout-à-fait de l'humanité. Etois-je Dieu ou Diable; je n'en ſçais rien. Mais je crois qu'il n'y a que Dieu qui châtie, & qu'un Diable n'eſt fait que pour tourmenter.

Vous penſez bien que je tuai le malheureux jeune homme. Ce ne fut pas tout. Je fis bouillir ſon corps pour n'en avoir que les oſſemens. Je les ai réunis, & c'eſt le ſeul ſpectacle qui puiſſe tomber ſous les yeux de ma femme, dans la chambre où je l'ai renfermée. Vous avez vu le crâne où je la fais boire! Le reſte eſt ſuſpendu au milieu de ſa chambre, afin qu'elle ait toujours ſous ſa vue ſon tendre ami mort, & ſon ennemi vivant. —

Bernage le vit si affligé qu'il voulut le faire boire pour avaler cette douleur. Il but lui-même le vin qui lui avoit été versé par la Dame. Et qui pourroit rendre & sa surprise & son saisissement, lorsqu'il trouva, au fond de la coupe, la moitié de la bague dont il gardoit l'autre moitié. Il la prit néanmoins avec assez de discrétion, & devint ensuite tellement rêveur que le Gentilhomme le prit par la main, & le mena dans la chambre de la Dame.

Ils s'arrêtèrent sur la porte. Bernage vit une chambre entièrement tendue de noir, sans fenêtre, avec une seule lampe, un lit paré, & le même, sans doute, ..., pas un siége, ni aucun autre meuble. La Dame se tenoit alors la face renversée sur le lit, & l'on entendoit ses sanglots.

Le Gentilhomme soupira. — Voulez-vous lui parler, dit-il à Bernage. — Celui-ci s'avança, tandis que le Gentilhomme demeuroit à la porte.

— Madame, dit-il à cette pauvre Pénitente, si vous avez autant de pa-

tience que vous avez de peines, vous devez vous estimer heureuse, & vous devez passer pour la plus vertueuse des femmes. — Ah ! Sire, lui dit-elle, Dieu m'est témoin que je regrette bien plus d'avoir offensé mon époux que je ne souhaite la fin de mon châtiment.

En suite de ces mots, elle regarda Bernage avec les mêmes yeux dont elle l'avoit regardé à table ; & puis elle ajouta en versant beaucoup de larmes. Je l'ai bien mérité.

Bernage ne put assez prendre sur lui-même pour continuer cette conversation. Il quitta cette Dame qu'il avoit si fort aimée sans la connoître ; &, lorsqu'il fut seul avec le mari, voici comment il lui parla.

— Sire, je pense que vous avez assez satisfait à l'honneur, & qu'il est temps que vous le mettiez en balance avec la nature. Votre épouse souffre beaucoup moins que vous. Sa résignation est la preuve de l'honnêteté de son ame ; & votre constance à la tourmenter ne prouveroit que la dureté de la vôtre. Vous pourriez apprendre que vous êtes

bien moins jaloux d'honneur que curieux de faire souffrir. Vous voyez, par votre peine personnelle, qu'il n'est pas permis de se venger, & qu'on ne le fait jamais des femmes, impunement.

Si je considère, d'ailleurs, que vous entrez comme moi dans l'âge où l'homme doit songer à ne pas mourir entièrement, je vous conseillerai, avec toute ma franchise, de pardonner à votre épouse, de la reprendre, & d'en avoir des enfans. C'est le devoir d'un Gentilhomme; &, quand vous ne le feriez pas, il est encore plus glorieux, devant Dieu & les hommes, de faire un enfant que de se venger.

Si vous voulez m'en croire, Sire, ce n'est que vanité ce qui vous mène. Vous n'osez pas vous en dédire, & vous aimez mieux ronger votre mors que de vous avancer. Vous n'aurez pas repris votre femme que vous la trouverez telle que vous la voulez, & que vous serez bien plus sûrement heureux avec elle, qu'avant d'avoir éprouvé vos humeurs respectives. On est cent fois meilleur après le repentir qu'avant la

faute. Tant qu'on n'a pas fait la faute, on peut la faire; ce qui n'eſt plus poſſible, quand on en a l'expérience.

Promettez-moi donc, Sire, que pour vous-même, & par une conſidération mieux raiſonnée de votre honneur, vous pardonnerez à votre femme, ſans quoi je ne me louerai jamais de l'acueil que vous aviez bien voulu me faire. Et je ne vous aurai connu, Sire, que pour avoir un chagrin, tout le reſte de ma vie —.

Le Seigneur demanda toute la nuit pour réfléchir à ce que lui diſoit Bernage. Le lendemain, il ſe rendit à ſes raiſons, & ne voulut pas que Bernage s'en alla ſans avoir reçu de ſa femme les remercîmens les plus gracieux pour cette réconciliation. Depuis, ce Chevalier diſoit n'avoir jamais fait d'action qui lui eût fait éprouver plus de plaiſir; & il s'en ſouvenoit toutes les fois qu'il venoit à regarder la bague rompue.

Voilà, dit l'Auteur, comment les Chevaliers du temps paſſé n'entroient amais nulle part ſans y mettre la

paix, & faire naître la joie : ceux d'aujourd'hui ne ſont que trouble-ménages ; &, ſi une femme aimable & tendre ſe met dans la peine pour leurs beaux yeux, loin d'en gémir, ils en tirent vanité.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'ÉCOLE
DES PÈRES ET DES MÈRES,
OU
LES TROIS INFORTUNÉES.

Seconde Edition, deux volumes : chez H. DE HANSY, 1769.

CE ſont trois Hiſtoires différentes, dont chacune à ſon titre particulier, & dont chaque ligne juſtifie, ou prouve, du moins, les intentions de l'Auteur. L'orgueil, l'ambition, l'intérêt ſont les vices qu'il a choiſis pour anéantir les droits que la Beauté ſemble avoir au bonheur. Il nous offre trois Infortunées qu'il eſt impoſſible de ne pas plaindre.

Quelques années auparavant, en 1761, on avoit publié une Hiſtoire très-intéreſſante ſous le titre des *trois Infortunés*. Dans une Lettre préliminaire, l'Auteur aſſure que l'imagination n'a aucune part aux événemens dont il rend compte; & nous ſommes autoriſés à répondre au Public de ſa ſincérité. Le dernier de ces Ouvrages doit obtenir la préférence. Comme il eſt fort long, & qu'il ne nous paroît pas que nous puiſſions l'abréger ſans nuire au plaiſir du Lecteur, en les réuniſſant tous deux dans le même volume, nous-nous bornerons à donner une ſimple idée du premier.

HISTOIRE D'ÉMILIE.

LE Baron de Vieuxbois, d'une Maiſon ancienne, mais peu illuſtrée, & fort peu riche, n'eût qu'une fille, d'une union aſſez bien aſſortie du côté de la naiſſance. L'orgueil & le deſpotiſme formoient ſon caractère. Il ne voulut donner ſa fille, lorſqu'elle eut atteint l'âge d'être mariée, qu'à un

homme dont la nobleſſe remontât au même dégré d'antiquité que celle dont il ſe glorifioit. Cela peut faire un fort bon raiſonnement, mais cela fit un fort ſot mariage. Emilie éprouva pis de l'entêtement de ſon père. Elle épouſa dans un Gentilhomme très-noble, un ſcélérat très-vil. Corruption de mœurs, baſſeſſe de ſentimens, atrocité d'âme, il avoit tous les vices, tous les défauts; & puni des derniers par le mépris public, il penſa l'être, plus d'une fois, des autres, par la ſévérité des loix.

On juge du malheur de ſa femme; mais, à la pitié qu'elle inſpire, on ſentira ſe mêler une ſecrette horreur, lorſqu'on ſaura qu'un ſentiment tendre, pour l'amant le plus honnête & le plus paſſionné, lui avoit déjà fait une deſtinée cruelle, par l'impoſſibilité de s'unir à lui avant que l'autorité paternelle l'eût ſoumiſe au joug le plus odieux. Frémonville, très-riche, très-aimable, très-tendre n'avoit pas paru préciſément aſſez noble pour être digne de l'alliance des Vieuxbois; &, malheureuſement, Emilie n'avoit pas prévu

que les dégrés de nobleſſe décideroient du deſtin de ſa vie. Ce malheur n'a commencé, ni ne finira à elle. On ſeroit tenté de s'autoriſer des triſtes réflexions qu'il fait naître, pour propoſer de défendre aux jeunes perſonnes deſtinées à être établies par l'orgueil, d'être ſenſibles au charmes de la vertu.

Frémonville, malheureux ſans dépit, amoureux ſans ivreſſe, mais vivant ſans eſpoir, prit le parti de ſe faire des devoirs pour prévenir l'altération de ſes principes. Il chercha, dans les occupations de la guerre, des diſtractions à l'amour; mais l'amour trompe l'eſpoir d'un amant guerrier qui veut en modérer l'empire; en ſe conſervant à la ſageſſe, il n'en perd ſouvent que mieux la raiſon. Il penſe que ſes ſacrifices, ſes vertus, ſes plus belles actions ſeront perdues pour le bonheur; & le déſeſpoir le jette ou dans les fers de l'ennemi, ou dans les bras de la mort. C'eſt ce qu'éprouva Frémonville. Il fut fait priſonnier.

La belle Emilie, inſtruite de ce malheur, qu'on attribuoit à l'effervescence du courage, & qu'elle imputoit au

déſeſpoir de l'amour, n'étoit pas encore aſſez à plaindre. Son mari ſe déshonoroit chaque jour par des actions baſſes; elle en partageoit la honte, & cette penſée la faiſoit frémir. Une dernière friponnerie contraint les loix à ſévir contre le perturbateur de la ſociété. Une ſomme conſidérable, offerte en accommodement, peut ſeule empêcher l'arrêt qui va être prononcé. Il eſt impoſſible à Madame de Vieuxbois, ni au père de ſon mari, de la trouver dans leurs reſſources perſonnelles; tous les biens ſont hypothéqués. Frémonville eſt devenu libre; il vient de rentrer dans ſa patrie, & déjà il jouit du plaiſir de penſer qu'il reverra bientôt celle qui ne vit plus pour lui, mais pour qui il ne peut ceſſer de vivre. Il apprend l'affreuſe extrémité on ſe trouve cet objet intéreſſant. Il l'aborde, & dépoſe à ſes pieds, avec plus de reſpect que d'amour, tout l'argent dont elle a beſoin pour ſauver le mépriſable auteur de ſes chagrins particuliers, & de leurs peines communes. Elle accepte, & Vieuxbois eſt ſauvé. Mais cette action ſi

noble expose les jours d'un amant généreux; & madame de Vieuxbois va trouver, jusques dans ses bienfaits, le sujet de ses larmes. Le monstre qui les fait couler, connoît la main qui l'a secouru. Il hait dès long-tems Frémonville, non parce qu'il peut avoir des sentimens pour sa femme, mais parce qu'il a des vertus. Il faut le punir de l'avantage que lui donne sur lui le plus beau procédé. Il faut attaquer des jours qui obscurcissent les siens. L'assassinat n'effraye point celui qui a mérité d'éprouver la rigueur des loix, & qui vient de leur échapper. Il croit presque à l'impunité, parce qu'il est impuni. Frémonville est attaqué par Vieuxbois & par des satellites. Son courage le sauve, & sa générosité sauve ensuite son assassin. Mais l'ordre public ne sera plus troublé par un monstre féroce. L'autorité s'empare de lui; il est enfermé; & le tourment de ne pouvoir plus commettre des crimes, enflamme son sang, & le conduit au tombeau.

Emilie, après avoir tant souffert, pourroit connoître enfin le bonheur. Son arrêt est prononcé. Elle mourra,

parce qu'elle fut trop digne de vivre; elle a trop senti les peines attachées au dés-honneur d'un mari, & aux chagrins d'un amant, pour n'avoir pas altéré, par ses réflexions, les sources de sa vie. Elle meurt dans les bras de Frémonville.

HISTOIRE DE LA COMTESSE D'ORBEVAL.

Blaincourt étoit né sans fortune; mais il avoit reçu de la Nature des dispositions qui la procurent ordinairement, l'envie de parvenir, un esprit de combinaison, une application infatigable au travail, & ce je ne sçais quoi, si rare, qu'on appelle bonheur, qui fait réussir dans la plupart des choses qu'on entreprend. Dès qu'il fut en âge de faire un choix pour son établissement, il tourna toutes ses vues

du côté de la Finance; & les qualités éminentes qu'il avoit pour ce genre, le firent avancer à grands pas dans une carrière où tant d'autres marchent si lentement, pour n'arriver jamais au but de leurs désirs. Ses succès ne firent qu'augmenter son ardeur; il acquit des richesses immenses; & l'on est charmé de le voir dans cet état d'opulence, parce que sa fortune, quelque grande qu'elle fut, ne nuisit en rien à la réputation de probité qu'il s'étoit acquise. Placé dans une position où il pouvoit faire une dépense égale à celle des plus grands Seigneurs, on ne lui voyoit pas cet air d'importance qui rend si ordinairement ridicules & si odieux les hommes de son état, que la fortune a caressés aveuglément. Il étoit, au contraire, rempli de ces égards, qui préviennent l'envie quand on se plaît à briller, & assurent la reconnoissance quand on oblige. Sa maison étoit le rendez-vous des personnes de la plus grande qualité; les hommes de lettres y étoient reçus, & y recevoient des services dont ils n'avoient point à rougir. Son cœur étoit compatissant, son esprit

étoit

étoit délicat; son âme étoit magnifique.

Cependant, avec tant de belles qualités, Blaincourt avoit un défaut : le désir de s'élever porté jusqu'au délire. Ne pouvant devenir grand Seigneur, il voulut s'illustrer par une grande alliance, espèce de fard qui réussit souvent si mal, & coute toujours si cher. Une fille unique qui eut fait sa gloire dans un rang proportionné à son état naturel, & qui faisoit tous les jours son bonheur, fut sacrifiée au projet de son ambition. Elle joignoit aux avantages de la beauté, les avantages plus grands de l'esprit, & des talens supérieurs. Les soins des plus habiles maîtres n'avoient eu qu'à développer des germes précieux. Son esprit, vif, pénétrant, agréable & solide, saisissoit tout, ornoit tout, & jugeoit de tout avec autant de vérité que de délicatesse & de précision. Son caractère répondoit parfaitement à son esprit : douce sans foiblesse, tendre sans passion, ferme sans opiniâtreté, généreuse sans prétention elle réunissoit tout ce qui assure l'estime, & fixe le

goût. Pour tout dire enfin, en la voyant, on pouvoit l'aimer sans fortune ; en la connoissant on eût pu l'adorer sans beauté.

Cet être charmant & respectable, même pour un père, fut uni au plus inepte & au plus barbare de tous ces hommes qui déshonorent leur nom & leur rang par leurs vices. La longue suite de tourmens, d'humiliations, d'outrages auxquels Madame d'Orbeval va être en proie jusqu'à la mort, inspire d'autant plus d'horreur que ce sont des crimes communs, auxquels la turpitude a beaucoup plus de part que l'imagination. Le Comte est un scélérat sans génie, sans invention ; & l'on voudroit que sa femme, puisqu'elle doit être malheureuse, l'eût été du moins par des forfaits plus éloignés de la bassesse.

Nous n'entrerons donc point dans des détails ; & nous croyons avoir tout dit, en faisant tout soupçonner par notre réflexion.

HISTOIRE
DE JULIE.

C'est encore un père qui immole sa fille à ses vues, & un mari qui sacrifie sa femme à ses vices. Cette espèce de monotonie nuit au total de l'Ouvrage; nous venons de le dire, & nous le répétons en d'autres termes: des crimes sans invention, quoiqu'on ne les raconte pas sans esprit, font naître le dégoût plutôt que l'horreur; l'imagination doit être frappée, si l'on veut que le cœur soit attendri. Or des malheureux qui n'attendrissent point, devroient rester inconnus. L'historien de leurs tourmens éprouvera une sévérité poussée jusqu'à l'injustice, quelque talent qu'il ait pour enchaîner des faits, & pour rendre des détails.

L'Auteur de ces trois Histoires a dédié la dernière à Madame la Marquise de Luchet. La délicatesse de son Epitre, & la justice de son hommage,

semblent nous obliger à lui donner une nouvelle publicité.

Madame,

Le tableau des infortunes que je vous présente, n'est assurément pas l'image de votre sort. Votre âme, naturellement tendre & compatissante, n'y prendra intérêt que par cette sensibilité qui ajoute à vos charmes l'inestimable mérite du cœur. Les malheurs de quelques personnes de votre sexe, les suites funestes d'un hymen mal-assorti, font un contraste, il est vrai, avec les douceurs que vous goûtez; mais ce contraste servira à vous faire connoître d'avantage votre bonheur.

L'Amour a formé les nœuds qui vous unissent à un homme digne de toute votre tendresse; & le désir d'être utile aux autres, par les lumières de son esprit, ne nuit en rien à l'ardeur qu'il a de vous plaire. Quelle femme mérita mieux que vous ces sentimens, Madame! Les talens de l'esprit, le goût des arts, les agrémens de la conversa-

tion, tous les droits, enfin, d'une femme aimable, les sollicitent ou plutôt les raviſſent en votre faveur.

Jouiſſez, Madame, du bonheur qui vous accompagne; employez toujours aux délices d'une ſociété qui vous adore, les dons précieux que la Nature vous a prodigués; & continuez à prouver, par votre exemple, que, dans un ſiècle d'inconſtance & d'infidélité, il peut ſe trouver des Epoux que le choix a réunis, & que le torrent de la perverſité n'eſt pas capable de corrompre.

M. le Marquis de Luchet eſt Auteur de l'*Analyſe de la Sageſſe de Charron*, de l'*Hiſtoire de l'Orléanois*, &c. Il a publié, il y a quelques années, des *Eſſais ſur les principaux événemens de l'Hiſtoire de l'Europe*, qui ont été très-bien accueillis.

LES TROIS INFORTUNÉS.

DANS le temps que je travaillois à l'Ouvrage intitulé, *Le Monde comme il est*, deux jeunes-gens vinrent chez une Sage-femme lui demander un appartement qu'elle avoit à louer. Ils convinrent d'abord du prix, & l'appartement fut occupé le soir même par une Demoiselle qu'ils amenèrent. La Sage-femme vit la plus grande intimité entre ces trois personnes, & s'apperçut bientôt que la Demoiselle étoit grosse, & que l'un des deux Cavaliers étoit son Amant. Au bout de quelque mois ses soupçons se trouvèrent confirmés : on vint l'appeller pour exercer son ministère ; elle monta dans l'appartement, & trouva la Demoiselle évanouie. Elle craignit les suites de cet état ; elle l'accoucha cependant assez heureusement. Mais, étant remontée deux heures après, elle la trouva avec une très-grande fié-

vre, le transport au cerveau, & tous les signes d'une révolution mortelle. Les deux Cavaliers étoient assis sur une chaise, leurs bras étendus sur le lit, & la tête appuyée sur leurs bras. Elle parut pénétrée en voyant ce tableau : un mot qu'elle dit les jetta dans le désespoir ; ils jugèrent qu'elle la trouvoit fort mal, & tous deux se mirent à pleurer. La Demoiselle parloit toute seule, n'entendoit plus rien, & s'agitoit beaucoup dans son lit. Elle paroissoit pourtant distinguer l'un des deux Cavaliers ; car elle lui prenoit à chaque instant la main. Après un quart-d'heure de la plus violente agitation, la jeune personne se trouva mal, & resta sans connoissance : on la crut morte. La Sage-femme fit un cri ; l'Amant ouvrit la porte en s'arrachant les cheveux, & disparut. La Demoiselle reprit ses sens une heure après, mais sans retrouver sa raison. La Sage-femme dit au Cavalier qui restoit : Voilà une aventure affreuse ; cette Demoiselle est certainement de bonne famille ; j'ai peur qu'elle ne meure ; il faut un Médecin ; il faut aussi une

Garde..... Non, Madame, il ne faut perſonne, lui dit le jeune homme; je la veillerai, j'aurai ſoin d'elle, & vous ſerez le Médecin : il ne faut pas que perſonne dans l'univers la voie, c'eſt ici un ſecret très-important; il n'y a que vous, qui êtes la bonté même, dont la préſence ne nous effarouche point..... La Sage-femme ceda à ſes inſtances; & il lui prouva en effet qu'une Garde n'étoit pas néceſſaire : jamais l'humanité ni la paſſion n'inventèrent plus de moyens pour ſoulager la nature affligée.....

Voilà ce que je ſçus d'abord de cette touchante aventure. J'en parlai dans mes feuilles avec tout l'intérêt qu'elle devoit m'inſpirer; j'étois ſur-tout pénétré des ſentimens & de la douleur du jeune-homme qui veilloit la Demoiſelle : on m'avoit dit qu'il ne mangeoit point, ne parloit point, ne ſe couchoit point, & ne ceſſoit de pleurer. Quel tableau plus touchant ! je ſouhaitois ardemment d'en apprendre davantage; mais je ne l'eſpérois point. Au bout de quelques jours, je reçus un paquet qui fut le prix de l'attendriſſement que

j'avois d'abord éprouvé. Voici ce que renfermoit ce paquet.

MONSIEUR,

Si parmi les horreurs d'une situation déſeſpérée, on pouvoit être ſenſible à quelque choſe, & ſur-tout à des conſolations, je le ſerois, aux marques d'intérêt que vous avez bien voulu me donner dans votre dixième feuille. Je ſuis ce malheureux inconnu, gardien fidèle de Mademoiſelle de *** dans ſa maladie. Le hazard, ou plutôt une providence qui conduit tout, m'a procuré la lecture de cette feuille : j'ai pris la plume pour vous en remercier; j'ai écrit ſans méditer ni ſans chercher l'eſprit. Le cœur a-t il beſoin des reſſources de l'éloquence ? En s'abandonnant au ſentiment de ſes peines, il ſe crée lui-même une éloquence particulière que l'art ne connoît pas.

Liſez ; Monſieur, avec quelque attention l'hiſtoire de trois perſonnes trop dignes de compaſſion. Je m'acquitte en vous la communiquant : vous y trouverez des choſes que le monde

ne ſçait pas, & qu'il faut lui apprendre; c'eſt un motif de plus pour moi d'être fidéle dans mon récit: non que je prétende à l'honneur d'être utile à un monde que je ne connois plus: ma mémoire va s'effacer des regiſtres où ſont tracés les noms des humains; tout mon deſir eſt de ceſſer d'être; &, quand on ſent ce déſir avec tout ce qui peut le juſtifier, on ne s'occupe plus de tout ce qui doit reſter après ſoi: mais je tiens encore au monde par la reconnoiſſance; vous me l'avez inſpirée par les ſentimens que je vous ai inſpirés moi-même, & c'eſt elle, Monſieur, qui va conduire ma plume dans ce récit.

Vous n'avez pu concevoir aiſément quels ſentimens m'animoient, & ſoutenoient mon eſprit & mon corps auprès d'une infortunée, dont le cœur étoit pour un autre que pour moi! Un ſentiment particulier ne ſe devine pas, ne ſe comprend point; cependant il peut exiſter, & le plus extraordinaire eſt le plus violent. Daignez lire, & vous ne douterez plus de cette vérité.

Cette infortunée qui m'a tant coûté

de larmes, va justifier le prodige qui vous a déjà frappé. Nulle femme ne fit jamais une impression plus prompte. Sa beauté étoit éclatante, & ses yeux sembloient commander l'Amour. Mais elle n'aimoit point à faire des impressions vives; l'amitié lui suffisoit : elle le faisoit entendre à ceux qui vouloient s'expliquer, & forçoit à le croire, ceux qui s'étoient trop-tôt expliqués.

Cette antipathie pour l'éclat, cette modération de désirs, ne venoit point de la raison; la cause en étoit encore plus respectable. C'étoit une passion secrette qui la rendoit en apparence si incapable de passion. Aimant beaucoup, elle apprenoit chaque jour à penser; elle avoit une si grande horreur pour la coquetterie, qu'elle croyoit qu'on ne pouvoit plus plaire innocemment lorsqu'on aimoit une fois : elle craignoit ce que les autres cherchent. Cependant son indifférence n'avoit rien d'offensant; sa sévérité même étoit douce : un de ses regards consoloit de tous ses refus, si l'on étoit honnête; &, on devenoit honnête, en l'écoutant.

Dans cette foule d'Amans qui l'ob-

sédoient, elle daigna me distinguer. J'avois des titres auprès d'elle : la plus grande amitié me lioit avec son Amant, & elle se retrouvoit en moi par la ressemblance du caractère. Ce qu'elle étoit pour tous les hommes, je l'étois pour toutes les femmes ; avec cette différence pourtant qu'elle n'étoit ainsi, que par le respect de sa passion, & que je l'étois par le peu de penchant à l'amour : elle craignoit de plaire, & moi d'aimer.

Un esprit sérieux, un sang froid, avoient hâté le terme de ma jeunesse ; je pensois déjà ; j'étudiois toujours ; mes études avoient été mes plaisirs ; elles étoient devenues mes devoirs. Je voulois être distingué ; je voyois des hommes inutiles ; &, jusqu'à leur ennui, tout me disoit qu'on ne vit point quand on végéte, & qu'on est méprisable quand on ne souhaite pas d'être nécessaire.

La raison exercée fait insensiblement autant d'effet sur le cœur que sur l'esprit : on met au nombre des maux de la végétation, l'amour frivole, les goûts capricieux, & l'on devient sé-

vère à soi-même, pour éviter d'être jamais foible. Cependant le sentiment ne devient pas impossible, si l'on en a le germe dans le cœur; mais on s'est mis du moins, par-là, dans le cas de mépriser toutes ces petites occasions que la coquetterie des femmes fait naître à chaque moment, toutes ces agaceries qui ne sont que des piéges, toutes ces tentations qui ne sont que des malheurs; &, si l'on aime, c'est sans s'avilir & sans s'égarer.

Tel fut le caractère de mes sentimens pour Mademoiselle de *** : elle m'estima assez pour les craindre pour moi; & le sacrifice de tout l'intérêt qu'elle avoit à cacher les siens, fut la preuve qu'elle me donna de cette estime. Ici, Monsieur, vous reconnoissez une femme déjà bien forte & bien admirable : votre étonnement augmentera de moment en moment : attendez-vous à tout ce qu'il y a de plus beau & de plus touchant. Hélas! Je la loue de ce qui a fait son malheur : en ai-je le courage? Accablé de sa perte, puis-je me livrer à une admiration qui me rappelle les causes de sa mort.

J'avois vécu jusqu'alors avec elle dans cette familiarité que l'indifférence & l'estime rendent naturelle & réciproque : mon amour m'avoit ôté jusqu'au pouvoir de l'aborder librement : tout étoit devenu contrainte, & tout étoit amour. Je ne m'appercevois pas ; elle s'en apperçut, je l'aimois tant que je ne voyois pas que d'autres que moi en fussent amoureux : les soins de son Amant m'échappoient comme ceux des autres; je ne voyois personne pâlir, trembler, balbutier devant elle, & je concluois qu'elle n'avoit point inspiré de passion.

Sa générosité me désabusa. Un aveu sincère & terrible alloit me rendre ma raison : je l'appellois & la voyois revenir ; mais Mademoiselle de *** eut des chagrins & recourut à moi... On est si intéressant dans la douleur, pour un homme dont on étoit adoré ! On fait retentir dans son cœur des sons si touchans ! Cette voix, qui doit troubler toute la vie, prend un charme nouveau, en demandant du secours : on s'attache alors par les circonstances mêmes qui devroient détacher.

Le plaisir de la servir m'emporta aussi

loin qu'auroit pu faire le bonheur d'en être aimé : j'y trouvai une douceur que son amour peut-être ne m'auroit pas fait sentir ; ce sentiment est peut-être trop délicat ; jugez de l'empire qu'il a pu prendre sur moi.... Ce qui l'affligeoit, étoit une légère brouillerie avec son Amant ; brouillerie formée de quelques nuages de jalousie : c'étoit lui qui avoit tort ; je le ramenai aisément à ses pieds : il y goûta un bonheur qui n'est connu qu'après les allarmes ; ses transports le rendirent adorable, & les larmes de la plus tendre joie acquittèrent un cœur éperdu d'amour & de plaisir. Cependant je suis persuadé qu'ils ne furent pas aussi touchés de leur bonheur, que je l'étois du service que je venois de leur rendre.

Cette circonstance n'eut pourtant pas prévalu contre les réflexions que m'arrachoit un amour qui devoit être éternellement malheureux : je prévoyois des ressources contre un penchant trop fort : mes livres s'offrirent comme un moyen lent mais assuré, & je les r'ouvris avec confiance. Je n'y retrouvai pas ce charme qui m'avoit fait douter s'il

y avoit dans l'univers des plaisirs qui valussent ceux de la lecture ; mais je parvins du moins à lire ; & à m'occuper de ce que je lisois.

Mon père possédoit une grande charge dans la Province, & me destinoit à l'exercer après lui : l'étude des Loix y étoit nécessaire : je m'y abandonnai. Cette étude m'attristoit quelquefois ; j'y trouvois le malheur des hommes vainement prévu, leurs droits vainement fixés ; les ruses de la chicane se développoient à mes yeux, & je ne voyois les Loix prononcer contre elles, qu'après des discussions infinies, pendant lesquelles un innocent ou un malheureux souffroit des tourmens infinis. Mon sort étoit de me pénétrer trop des intérêts de l'humanité : ce sentiment m'a mené trop loin : il n'aura de terme que la fin de ma vie. Je ne m'en repens pourtant pas ; si j'ai quelque regret, c'est que je me sois rendu malheureux inutilement pour le bonheur de celle qui m'avoit appris à penser si délicatement.

Je devenois plus tranquille : mon amour toujours excessif, souffroit pour-

tant que Mademoiſelle de *** ne fût pas toujours au bout de ma table, au bout de ma plume, ſur mon papier, ou dans mon livre : renfermée dans mon cœur par le pouvoir de la raiſon, elle ne s'offroit plus à mon eſprit, que comme l'image d'un objet qu'on aima & qui n'eſt plus : ainſi j'étois en commerce avec elle, ſans y laiſſer entrer trop de foibleſſe : je n'étois ni obligé de la voir, ni obligé de la fuir.

Me voilà, Monſieur, dans un état où vous ſentez que mon bonheur demande que je reſte toujours : ne vous y intéreſſez pas tant pour moi ; vous m'en verriez ſortir avec trop de peine. Il faut que le cours de mes chagrins commence : il faut que ma deſtinée s'accompliſſe : je ſuis né pour épouvanter ceux qui ſe félicitent d'avoir un cœur tendre : cependant je meurs ſans avoir ſouhaité d'être né moins ſenſible : celle qui a fait mon malheur, a fait également mon courage, & je benis ſa mémoire qui l'entretient en moi, comme un de ſes bienfaits.

Mon ami (que j'appellerai *la Barre*)

adoroit Mademoiſelle de ***. Il voyoit d'autant plus de raiſon à l'aimer, que de ſa vie, il n'avoit conſulté la raiſon pour quoi que ce fût au monde. Leur naiſſance & leur fortune étoient égales. Il penſoit à l'épouſer. Il mit de la prudence juſques dans la façon de faire propoſer ce mariage, & c'étoit une preuve du grand pouvoir que l'amour exerçoit ſur ſon cœur ; car, dans ſes principes, il n'avoit pas la moindre précaution à prendre pour cela. Il auauroit dit tout uniment à la mère de Mademoiſelle de *** : *Madame, votre fille me plaît ; elle m'aime ; nous-nous convenons ; je viens vous demander ſa main.* Il penſoit qu'il faut de la ruſe avec les animaux, & de la ſimplicité avec les hommes. Mais, dans la ſuite, il apprit à penſer autrement.

Malgré la ſageſſe de ſa conduite, il trouva des obſtacles inſurmontables : Madame de *** répondit de façon à le déſeſpérer. Elle étoit maîtreſſe de la deſtinée de ſa fille : la mort avoit enlevé ſon mari depuis pluſieurs années, & c'étoit elle qui avoit apporté tout le bien qui étoit dans la famille. *La*

Barre, trop vif pour être capable de lire dans les cœurs, ne put rien concevoir au motif de Madame de ***. Cela lui parut d'une extravagance incompréhensible ; &, s'il ne l'avoit pas respectée dans sa fille, il s'en seroit expliqué avec elle un peu brusquement. Il me parla de son chagrin. J'en avois soupçonné la cause ; mais je n'osai pas la lui apprendre, tant elle étoit désespérante. Je dis à *la Barre* : C'est ici un secret, & celui des femmes se devine difficilement quand leur cœur s'est formé à l'artifice : Madame de *** eut toujours de l'aversion pour la sincérité ; vous ne l'ignorez point... Oui, répondit-il, ses vues ambitieuses, son despotisme, ses sentimens cruels l'ont réduite à tromper l'univers sur ses moindres desseins : quand on pense toujours mal & qu'on veut dominer, on est réduit à dissimuler toujours ; mais je lui arracherai son odieux secret, & je la ferai rougir.... Vous-vous perdrez auprès d'elle, lui dis-je, & vous pensez trop bien pour vouloir faire à Mademoiselle de *** des malheurs irréparables ; mais il y a des remèdes moins

violens, & je me charge de les employer pour vous, si vous voulez m'en confier le soin : il faut d'abord commencer par sçavoir au juste quelles sont ses raisons ; car, sans cette connoissance, nous n'irions pas au but, & nous-nous égarerions sans retour. J'obtins qu'il me laisseroit agir, & qu'il seroit sans mouvement, pendant que je ferois mes recherches. Il lui en couta d'y consentir : c'eſt peut-être un des momens de sa vie où il ait le plus souffert. Mais il vit, deux heures après, Mademoiselle de *** ; il prit dans ses yeux autant de déſespoir que d'amour, & il ne comprit plus que la patience & la dissimulation fussent néceſſaires. Il vint me voir avant la nuit, & m'apporta la lettre que vous allez lire.

MADAME,

» Je sens toute la témérité d'une démarche dont votre amour-propre » doit condamner le motif ; mais les » plus grands dangers ne peuvent plus » arrêter un homme que vous avez » réduit aux plus grandes douleurs. » Vous m'avez refuſé Mademoiselle » votre fille ; j'ai oſé peſer le droit

» qui vous y autoriſoit, & j'ai trou-
» vé, Madame, qu'une autorité qui
» faiſoit des malheureux étoit une
» uſurpation. Rien ne peut rendre la
» violence légitime que la néceſſité de
» l'employer pour éviter un mal :
» le deſir d'un ſimple mieux ne la
» juſtifieroit pas. Ici, Madame, il n'eſt
» queſtion que d'un mieux ; je con-
» viens à Mademoiſelle votre fille ;
» nos fortunes ſont égales ; j'ai dans
» mes mœurs & dans mon caractère
» de quoi la rendre heureuſe ; elle
» me ſouhaite & je l'adore : qu'am-
» bitionnez-vous de plus pour elle ?
» La certitude de ſon bonheur ne doit-
» elle pas ſuffire à votre tendreſſe ?
» Il faut croire, Madame, qu'une
» tendreſſe qui impoſe des loix dont
» le ſentiment murmure eſt tyrannie,
» dans les vues même les plus déſinté-
» reſſées : & qu'eſt-ce que c'eſt que
» la tyrannie ? Daignez la conſidérer
» dans ce tableau : elle fait frémir à
» ſon aſpect ; elle eſt armée de poi-
» gnards ; elle fait tomber ſans ceſſe
» à ſes côtés des malheureux ſans dé-
» fenſe ; elle proméne ſes regards ſur

» l'humaité gémiſſante, & elle marche » ſur ſes victimes pour s'aſſurer de » ſon triomphe.... Voyez-nous, Mada- » me, dans cet état; pardonnez-nous » de le ſentir; pardonnez-moi de vous » le reprocher : je n'avois que cette » ſeule reſſource pour vous rendre à » la juſtice & à vous-même. Si ma » voix devient criminelle, il en cou- » te à mon cœur plus qu'à votre va- » nité : j'aurois voulu, Madame, » qu'elle ne s'élevât jamais que pour » chanter vos bienfaits ».

Cette Lettre m'avoit fait friſſonner dix fois en la liſant; je le dis à *la Barre*; je lui dis : Mon ami, voilà un moyen bien violent & bien inutile... Comment, bien inutile ? Vous croyez qu'il y a un cœur qui ne ſe rende pas.... Je crois, repris-je, qu'il eſt toujours dangereux de parler au cœur avec autant d'eſprit; cet eſprit d'ailleurs n'eſt ici qu'effer- veſcence d'imagination; elle verra que vous avez bien examiné, bien défini la cauſe de ſes refus, & que votre pénétration eſt déjà un déſeſpoir qui cherche à la braver. Ah ! reprit *la Barre*, ſi elle fait cette réflexion, c'eſt un

tyran qu'il ne faut plus ménager : oui, lui dis-je ; mais ce tyran vous aime, & la passion.... La passion ? reprit-il, que m'apprenez-vous ! Qu'osez-vous me dire ? ne suis-je pas assez malheureux...

Je vis qu'il étoit accablé de cette confidence ; je voulus lui donner un courage que je n'avois pas ; mais le coup étoit porté. Il me quitta sans s'expliquer. Je compris qu'il venoit de former quelque projet désespéré, & je me mis à rêver aux moyens d'empêcher qu'il ne fût nécessaire d'en venir à des extrémités.

Je n'imaginois rien de consolant ni de raisonnable ; & je me perdois dans un dédale sans issue, lorsque Mademoiselle de *** me fit prier de me rendre dans une maison où elle m'attendoit. Il y avoit à-peu-près deux heures que *la Barre* m'avoit quitté. J'ai besoin de vos conseils, me dit-elle ; je suis dans une situation affreuse ; je ne me connois plus. Ce *fou* est venu me trouver dans ma chambre, il m'a regardée d'un air égaré ; j'étois occupée à faire de la broderie

pour ma mère ; il m'a arraché la mouſſeline des mains en me diſant : A quoi vous amuſez-vous, Mademoiſelle ? Eſt-ce ainſi que vous partagez mes peines ? Eſt-ce ainſi que vous-vous vengez d'une mère barbare ?... Je ſçais que ma mère a des torts avec moi, lui ai-je répondu, mais le devoir m'ordonne de les oublier... Le devoir ! a-t-il repris ſéchement ; il n'en eſt qu'un pour vous, & je vois que c'eſt celui que vous oubliez : vous êtes ma femme, & quiconque vous diſpute le droit de m'aimer & de me rendre heureux, n'eſt plus digne que de votre haine.

Je n'ai pas voulu m'étendre en grands raiſonnemens avec lui, pourſuivit Mademoiſelle de *** ; je voyois qu'il étoit hors d'état de m'écouter patiemment : je lui ai demandé ce qu'il avoit, ce qu'il ſouhaitoit de moi, & ſa réponſe m'a fait frémir. Ce que *j'ai* ne peut être ſenti que par moi, ſi vous m'aimez foiblement ; mais, ſi votre amour eſt tel que je l'ai cru, vous allez en être accablée. Votre mère s'eſt laiſſée ſurprendre de paſſion pour moi, c'eſt

c'eſt ſon amour qui nous prive du bonheur d'être unis : Vous la connoiſſez ; ſes paſſions ſont ſes loix, & ſon orgueil fait ſon opiniâtreté quand elle ne peut plaire ; elle ne changera pas, & nous ſommes malheureux & ſéparés pour jamais, ſi nous ne ſçavons nous ſouſtraire aux perſécutions que nous prépare une odieuſe paſſion. A l'égard de ce que je ſouhaite, c'eſt que vous ne connoiſſiez plus que moi, quand je lui aurai parlé, ſi je n'obtiens rien de ſon cœur.

Sa demande étoit raiſonnable : oui, je vous le promets, lui ai-je répondu ; mais comment lui parlerez-vous ? & que lui direz-vous ? Songez que vous allez attaquer une paſſion défendue par l'orgueil. Ma mère ſe croit encore jolie, ou du moins voudroit qu'on la crût telle. Ce deſir me rend odieuſe à ſes yeux : ſans ſa haine pour moi, nous n'euſſions été malheureux qu'un moment ; l'amour l'eût rendu généreuſe : mais cette haine eſt un arrêt terrible contre nous. Ménagez-la : peignez-vous comme très-malheureux de ne pouvoir vous rendre à des ſentimens qui vous flat-

teroient ; vantez-lui une beauté qu'elle n'a plus, & mépriſez la mienne ; ſacrifiez-moi ; imputez votre amour à ces coups d'étoile qui renverſent tout dans la nature ; qu'elle croie qu'elle a vos regrets, & que je ne triomphe que de votre foibleſſe : ſongez enfin que je ſuis ſa fille, ſon eſclave, & que des partis violens, dans le cas où je me trouve, n'arrachent à un eſclavage, que pour jetter dans un autre..... Je ſonge à tout, m'a-t-il répondu avec humeur ; mais vous, Mademoiſelle, vous penſez trop, vous réfléchiſſez trop : vous devriez par ménagement me paroître plus troublée ; ſongez à votre tour, que je vous aime juſqu'à l'idolâtrie ; que la raiſon m'offenſe ; que, s'il falloit vous perdre pour moi, vous n'auriez pas le droit.... Mais enfin nous n'en ſerons peut-être pas réduits à ce malheur, je parlerai à Madame votre mère ; dans deux heures notre ſort ſera décidé.... Il eſt ſorti à ces mots, & m'a laiſſée dans un état que j'aurois de la peine à repréſenter.

Mademoiſelle de *** redoutoit in-

finiment cette conversation : en effet il n'en pouvoit rien résulter de bon, du caractère dont étoit celle qu'on vouloit fléchir. Il y a bien des sortes de passion qui prennent le nom d'amour ; il n'y en a qu'une seule qui soit réellement de l'amour ; on la reconnoît à la générosité qui l'accompagne : toutes les autres se signalent tôt ou tard par des traits de barbarie, lorsqu'elles sont contrariées.

Mademoiselle de *** me pria d'empêcher que *la Barre* n'eût cet entretien redoutable. Je le lui promis, & tins parole ; j'obtins encore de lui qu'il nous laisseroit agir seuls. C'étoit une victoire remportée ; mais il falloit toujours s'attendre à voir un esprit aussi bouillant, incapable de docilité dans des circonstances plus importantes. Mademoiselle de *** avoit toujours cette pensée tourmentante : sans se plaire à prévoir un avenir malheureux, elle étoit accablée d'une douleur qu'à-peine je pouvois rendre plus légère en la supportant avec elle : je la voyois pleurer chaque jour, & ses larmes couloient dans mon cœur. Je me mettois à ses

genoux, je lui disois tout ce qui peut consoler; mais, en me flattant, en me montrant toute la douceur qu'elle trouvoit dans mon amitié, je voyois le plus grand chagrin.

Nous passions des heures ensemble à nous consulter. Il étoit toujours question d'attendrir Madame de ***; nous rejettions mille expédiens, & nous en imaginions de nouveaux; quelques-uns auroient réussi; mais *la Barre* gâtoit tout. L'amitié, selon lui, ne marchoit point assez vîte; l'esprit raisonnoit trop sensément; il n'étoit content de rien, ni de personne. Il nous tourmentoit tous, nous outrageoit tous: s'il trouvoit Mademoiselle de *** un peu triste, il l'accusoit d'avoir changé, & j'éprouvois son ressentiment comme elle. Enfin nous essayâmes tous les moyens sur l'esprit de Madame de ***, aucun ne réussit; & tous lui faisant juger que la passion de *la Barre* étoit extrême, elle porta la jalousie ou plutôt le ressentiment, jusqu'à lui faire fermer sa maison. Je sçus les ordres qu'elle avoit donnés, & je frémis des suites qu'ils pourroient avoir. Pour les

prévenir, je parlai à *la Barre;* mais je trouvai un esprit emporté, qui ne connoissoit plus d'amitié ni de raison que dans l'applaudissement à ses fureurs. Je n'ai plus besoin de votre amitié, me dit-il; vous m'avez perdu; si j'avois parlé à cette mégère, je l'aurois ramenée; j'avois seul le droit de l'attendrir, puisque j'en étois aimé; il n'y avoit pas de plus simple parti à prendre : vous en avez imaginé d'autres, vous aviez vos raisons; jouissez de l'effet qu'elles ont produit, & oubliez-moi dans les bras d'où vous m'avez arraché.....

Je ne compris rien à tout ce discours : j'en conclus seulement qu'il ne raisonnoit plus, & qu'il falloit avoir pitié de lui. Je lui répondis peu de chose, & le quittai pour aller trouver Mademoiselle de *** dans une maison où nous étions convenus, la veille, que nous nous verrions. Je ne la trouvai pas. Je compris que sa mère lui avoit retiré toute la liberté dont elle avoit joui jusqu'alors. L'entrée de sa maison ne m'étoit pas interdite comme à *la Barre*. Après avoir beaucoup rêvé, je

me déterminai à aller chez elle, jugeant bien qu'elle avoit besoin de consolation. En arrivant à sa porte, je trouvai heureusement un de mes amis qui m'arrêta : pendant que je lui parlois la porte s'ouvrit, je vis les chevaux mis au carrosse, je jugeai que Madame de *** alloit sortir, & j'espérai que sa fille, qui devoit être accablée, refuseroit de l'accompagner. Pour me donner le tems de laisser partir la voiture, j'entrai dans la maison voisine, dont le Maître étoit mon ami, & venoit d'aller en ville. Je montai dans un appartement dont les fenêtres étoient placées vis-à-vis celles du cabinet de Mademoiselle de ***. Dirai je ce que je vis en portant mes regards sur ce cabinet fatal ? Mademoiselle de *** étendue dans un fauteuil, tenant une lettre à la main, son mouchoir sur les yeux, & paroissant sangloter. Mon cœur, qui devoit à jamais se pénétrer de ses sentimens, devinoit tous ses secrets & tous ses malheurs. Je compris que le bouillant *la Barre* venoit de lui écrire en termes peu ménagés, & que c'étoit ce qui la mettoit dans cet état.

J'allois voler chez elle, au mépris de toutes les idées que cette démarche pourroit donner à sa barbare mère: heureusement le carrosse sortit au même instant, & j'exécutai mon dessein. Je trouvai cette malheureuse fille prête à s'évanouir. Eh bien, Mademoiselle, qu'est-ce donc, qu'est-il arrivé, ne suis-je plus votre ami, n'avez-vous plus de ressources en moi?..... Ah! Monsieur, je suis désespérée, je suis perdue, laissez-moi mourir, il n'y a plus d'amitié pour moi..... Si vous y renoncez, lui dis-je, je suis les plus malheureux des hommes; mais vous ne me ferez pas cet outrage..... Hélas! dit-elle, on veut m'y forcer..... Je trouvai bien du désespoir dans ces mots: je pris la lettre, & j'y lus ce qui suit:

» Tout ce que le mécontentement, » la jalousie, la violence du sang & » de l'amour peuvent rassembler contre » un objet aimé, je l'éprouve contre » vous, & je sens que je n'y oppose- » rois qu'une modération inutile. Je » ne me connois plus, & ne recon- » nois plus en moi rien de ce qui fit

» le caractère de mes premiers senti-
» mens. Je suis jaloux, & conçois que
» je dois l'être ; j'accuse un ami de
» m'avoir trompé, je lui impute des
» desseins dont le but est de nous
» désunir. Il connoissoit mon cœur,
» il sçavoit que je ne lui pardonnerois
» pas son zèle, vos attentions, ses
» services, le bonheur enfin que mon
» malheur lui fait auprès de vous ;
» & je juge qu'en se promettant de
» m'aigrir contre lui, il espéroit que
» ma jalousie dégénéreroit en outrage
» pour vous, & vous forceroit enfin
» à m'en punir, & à m'abandonner.
» Ce moment est arrivé, je sens que
» je vais vous perdre ; mais, emporté
» par mon sang qui bouillonne, je
» n'ai pas la force de m'arrêter. Je
» vois un abyme profond, & ne puis
» résister au fatal penchant qui m'y
» conduit : vous prononcerez sur cela,
» & vous réglerez ma destinée ; je
» m'attends à tout, & ne vous prescris
» rien : vous sçavez combien vous
» m'avez aimé, vous sçavez combien
» je vous aime ! considérez tout cela
» avant que de vous déterminer, &

pouvez lui parler, & daignez me communiquer ensuite sa réponse, je me flatte de trouver le moyen de ramener son esprit égaré.

Elle écrivit, & mon conseil se trouva justifié. Ce fut par *la Barre* lui-même que j'en fus instruit. Il vint me voir, & me parla avec beaucoup de douleur de son incartade. Si vous vous la reprochez, lui dis-je, il faut la mettre au nombre des maux qui produisent un bien. Vous ne serez plus tenté d'offenser deux êtres par qui vous avez appris à respecter la confiance, & vous leur ferez sentir le plaisir de s'occuper chaque jour de votre bonheur, sans contrainte. Il m'embrassa & me dit tout ce que l'amitié a de plus tendre. Pardonnes-moi un écart malheureux; mon cœur ne t'offensa jamais; mais mon esprit ne vouloit céder qu'à la violence de ses soupçons : je suis dans un état où toute pensée raisonnable est pur hazard. Il n'y a pas d'instant dans le jour où je n'aie une fièvre ardente; comment ne m'emporterois-je pas quelquefois ? Mon cher ami, tel est l'amour : s'il est rare, comme on le dit,

c'eſt un bonheur pour l'homme & pour la ſociété.

Je ne voulois pas qu'il ſe livrât trop à des réflexions qui ne pouvoient plus le guérir. Je lui montrai toute mon indulgence, toute ma pitié, & nous raiſonnâmes enſuite ſur la nature des obſtacles que Madame de *** oppoſoit à ſon bonheur, pour les lever, s'il étoit poſſible. *La Barre* n'imaginoit plus rien, ou du moins ſes propoſitions n'étoient plus qu'extravagantes. La moins folle étoit d'enlever Mademoiſelle de ***. Je lui peignis avec horreur le crime caché ſous cet expédient trompeur. A la bonne-heure que vous fuyez avec elle ſi elle y conſent, & ſi vous y êtes jamais réduit; mais l'enlever, la ravir à elle-même, lui ôter le droit & le plaiſir de vous rendre volontairement heureux? Ce procédé ſeroit digne de la vengeance céleſte, & tôt ou tard vous déploreriez le prix fatal dont ſa foibleſſe même l'auroit payé.....

Il étoit honnête-homme; il comprit que mes raiſonnemens s'appuyoient ſur des principes certains; mais il n'en

étoit pas plus avancé pour imaginer quelque chose de raisonnable. Eh bien, reprit-il, elle m'aime, je suis malheureux, mon désespoir la touchera, je ferai un pas vers la liberté, & elle me suivra au bout du monde pour être libre avec moi..... Vous-vous servez d'expressions honnêtes, lui dis-je, pour expliquer un dessein qui ne l'est pas; c'est toujours un enlèvement sous des couleurs différentes: elle ne pourroit vous suivre que par foiblesse, car elle a de l'honneur, & vous mériteriez également le titre de ravisseur. Une femme n'est plus à elle quand on l'a subjuguée, & tout ce qu'elle hazarde depuis ce moment décisif, est mis sur le compte de l'Amant qui n'a pas respecté sa gloire. Oh, dit-il, cette gloire ne vaut pas le bonheur; toutes les femmes la perdent plus ou moins quand elles aiment, & n'en sont pas plus méprisées: ce sont les circonstances qui les sauvent, & c'est le sentiment qui les excuse: il faut faire des loix au préjugé, & l'enchaîner au char de la nature.... Ne *philosophez* pas, lui dis-je en frémissant; je n'ai qu'un mot à ré-

pondre à tout ce que vous venez de dire, mais il eſt terrible; vous ne penſez pas à ce qui vient de vous échapper; il n'y a point de paradoxe de bonne foi ſur tout ce qui eſt honneur; on s'enivre, on s'abuſe, mais on ne ſe corrompt point, on ne ſe perſuade pas. Si le délire peut aller juſqu'à l'erreur comme je l'entends, elle ne dure qu'un jour; le remords l'éclaire, le remords la ſuit, le remords l'immole à coups redoublés dans le cœur qu'elle a égaré.

La Barre ſe promenoit dans ma chambre, & me pardonnoit difficilement la vérité de ma logique. Je n'allai pas plus loin; &, m'approchant de lui avec tendreſſe, ſi je diſois un mot de plus je vous déplairois, & vous me haïriez encore; je ne m'en fâcherois pas plus que la première fois; mon ſort eſt de vous aimer & de vous déplaire; un jour, vous me rendrez plus de juſtice; mais, en attendant que vous me connoiſſiez mieux, eſſayez du moins des idées que m'inſpire votre impétuoſité. Je veux parler à Madame de ***; ne vous informez pas de ce que j'ai à lui

» plaignez-moi du moins, en m'immo-
» lant ».

Rassurez-vous, dis-je à Mademoiselle de *** après avoir lu. Nous le ramènerons; c'est un homme malheureux, il faut le plaindre & le traiter comme s'il étoit capable d'entendre raison; écrivez-lui par la personne qui vous a remis sa lettre, & promettez de me sacrifier, s'il l'exige, après vous avoir lue avec attention. Ah! je ne ferai point cela, dit Mademoiselle de ***, si mon bonheur est dans de pareilles ressources, j'aurai le courage d'être malheureuse. La reconnoissance, repris-je, ne me permet pas de vous laisser ces sentimens; après vous avoir donné un conseil que je vous dois, croyez que je suis capable d'aller plus loin pour votre bien. Non, poursuivit-elle, je ne romprai jamais avec vous; la nature de mes sentimens me les rend sacrés, & *la Barre* connoîtra un cœur qu'il a osé outrager..... Je tombai à ses genoux : jamais je ne l'avois tant aimée ni tant respectée : eh bien, lui dis-je, vous me perdez pour jamais, si vous ne faites ce que

je suis forcé d'exiger : je vois que l'intérêt de mes sentimens vous retient ; j'ose vous dire qu'un intérêt plus grand doit vous déterminer : daignez considérer ma destinée, elle est affreuse, & chaque moment va la rendre plus horrible. J'ai toutes les peines de l'amour, & n'aurai jamais aucun de ses plaisirs ; toujours vos sentimens seront pour un autre que pour moi, & toujours vos chagrins me déchireront. Un pareil état seroit le comble de l'avilissement, si l'amitié ne l'ennoblissoit..... Il suffit, me dit-elle ; vous m'apprenez mon devoir, & vous êtes le maître de m'abandonner ; j'y consens en prévoyant tout ce qui peut m'en arriver ; mais je prévois aussi que l'amour me réserve des tourmens qui m'auront bientôt consumée, & je ne veux plus voir dans tout ceci que ma mort, qui sera le plus court & le dernier de mes maux.

Un pareil aveu me força de dissimuler : nous n'en viendrons point là, lui dis-je, & encore une fois, je pense que *la Barre* se rendra à vos justes reproches : écrivez-lui, puisque vous ne

dire; si je réussis, vous le sçaurez, & vous reconnoîtrez en moi l'ami le plus tendre. Il me suffira d'être payé alors de ma générosité.

Il fut touché de mes promesses mistérieuses; &, deux heures après, je me rendis chez elle. J'étois persuadé, en faisant cette démarche, qu'il n'étoit pas possible de pousser plus loin l'amitié; j'ai bien éprouvé, depuis, qu'il y a toujours quelque chose de plus à faire quand on a le cœur tendre comme je l'ai; mais n'anticipons point sur l'ordre des événemens.

J'étois amoureux de Mademoiselle de *** au point que, pour en être aimé, j'aurois donné ma vie : Il s'agissoit de me faire un bonheur plus grand que celui d'être aimé. Je croyois le pouvoir par un sacrifice d'une nouvelle espèce: mais la fortune avoit arrêté qu'aucun moyen humain ne pourroit sauver les jours d'un objet adoré.

Je ne faisois pas à Madame de *** l'honneur de croire qu'elle aimât par un principe de sentiment & de goût; les aventures de sa vie ne m'avoient pas appris à lui supposer un cœur. Mais je

qu'aux hostilités qu'on emploie dans le dépit.

Un outrage aussi compliqué, arma toute sa fureur contre lui, & ce n'étoit maintenant que de la fureur qu'elle sentoit. Cette passion lui convenoit mieux que l'amour : née méchante, elle avoit dans sa jeunesse mille fois goûté le plaisir de nuire ; dans un âge avancé pouvoit-elle être devenue plus humaine ? Elle haïssoit *la Barre*, elle lui souhaitoit du mal ; c'étoit tout ce qui l'occupoit, son ame y étoit toute entière.

Je fus donc fort mal reçu ; mais elle me fit l'honneur de motiver ses refus : sans me faire aucun aveu qui trahît ni les sentimens qu'elle avoit eus, ni ceux qui l'aigrissoient dans cette circonstance ; elle me dit qu'à son âge, sçachant se rendre justice, il lui seroit aisé de repousser tout sentiment d'amour qui viendroit la surprendre, si elle étoit dans ce cas ; mais qu'elle se sentoit d'ailleurs très-défendue contre l'appas trompeur des soins qu'on pourroit désormais lui rendre, & qu'elle ne craignoit ni de pouvoir être aimée, ni de

pouvoir aimer. Votre sécurité, lui dis-je, Madame, devient le malheur de quiconque vous aime de bonne-foi; elle ne me décourageroit pourtant pas, si j'avois un mérite dont je pusse attendre des miracles: j'insisterois, & mon ardeur vous donneroit du moins bien de l'occupation en vous obligeant à vous défendre constamment; mais, comme je l'ai dit, je ne suis qu'un homme très-ordinaire, & je ne dois plus rien me promettre, quand je vous vois si disposée à ne rien accorder..... Je me montre telle que je suis, reprit-elle, en me regardant avec malignité, & c'est un avantage que j'ai sur vous: ne pensez pas, Monsieur, qu'en vous opposant une raison sévère, je croie avoir à vous plaindre; vous êtes ici avec des desseins, je les devine.... Madame, en voyant qu'un refus me suffit, vous ne devriez pas y joindre l'offense: Je n'ai jamais trompé personne: mes mœurs, mes occupations sérieuses, ma réputation dans cette ville, où tous les hommes sont trompeurs, parce que le grand nombre des femmes y est volage, tout cela ne vous a pas appris à juger

de moi si défavorablement..... Cela est vrai, Monsieur, mais votre extrême amitié pour M. de *la Barre*, pourroit vous mener encore plus loin que je ne le suppose ici, sans que vous sçussiez vous arrêter, ni que j'en fusse étonnée : il y a des circonstances où l'on s'écarte de ses principes sans les perdre, & c'est ce qu'un honnête homme doit toujours craindre d'une amitié inconsidérée..... Madame, la mienne ne l'est pas, M. de *la Barre* la justifie, il pourroit m'avoir donné des défauts, sans en avoir.... Il en a un bien grand, Monsieur.... Lequel ? Madame ; celui de prendre la vivacité du sang, pour la sensibilité du cœur ; celui d'aimer pour lui, de sacrifier tout à ce *moi* impérieux qui le domine ; vous avez ignoré cela, Monsieur, & parce qu'il est vif, vous l'avez cru tendre ! le malheur de ma fille vous désabuseroit un jour ; & c'est pour vous épargner des regrets à vous-même, que je m'oppose aujourd'hui si fortement au mariage que vous souhaitez.

J'aurois pu insister, si Madame de*** se fût mieux déguisée, & l'espoir m'eût

été permis ; mais cette douceur fausse, cette raison tranquille qu'elle affectoit en me parlant, cachoient des sentimens furieux qui perçoient malgré elle. Je voyois qu'elle abhoroit *la Barre*, & que rien au monde ne pourroit jamais la faire pencher vers la modération. Je craignis de gâter tout en m'opiniâtrant ; j'étois accablé de la perte de mes espérances, & l'ennemi qui me les ravissoit, me paroissoit si mépriſable & si barbare (en considérant ses vrais motifs) que je n'aurois pu m'empêcher de la punir de la seule audace de vouloir usurper l'estime due à la raison.

Je fus obligé d'informer *la Barre* du mauvais succès de mes desseins. Toutes les idées de vengeance s'offrirent à son esprit : Je n'ai jamais vu un homme si peu maître de lui. C'est à présent, me dit-il, que je dois m'armer contr'elle du mépris qu'elle m'inspire. J'aurai mon tour, mon ami, j'aurai mon tour ; crois qu'une femme impudente n'est pas née pour nous faire la loi ; j'irois en ce moment chez elle, si dans le trouble où je suis, je pouvois

imaginer quelque chose dont je dûsse être content. Je modère mes transports pour signaler ma haine ; il m'en coûte de lui laisser le tems de me braver en secret ; mais crois que le coup en sera plus terrible.... Quel coup peux-tu lui porter, lui dis-je, ah ! Si elle te hait, les éclats de ta fureur sont des triomphes pour elle. Non, elle ne me hait pas, reprit-il, en me serrant fortement la main, c'est un amour changé en rage ; tu ne l'as pas vue dans ses transports, je suis gravé pour jamais dans son ame vicieuse, j'ai peint à ses sens un bonheur dont la fuite l'agite sans cesse, & ses fureurs ne sont que des desirs : Si je m'offrois à sa vue, elle tomberoit à mes genoux, sois-en convaincu ; &, si tu en doutes, je te donnerai le plaisir de la connoître.... A quoi te menera cette épreuve ? lui dis-je : à me venger. Fatale douceur, m'écriai-je ; songe que tu te perds, & que sa fille infortunée.... Je ne songe à rien, reprit-il ; on m'a rendu barbare ; on a trahi mes vœux ; & mes sentimens les plus violens sont les plus légitimes : oui, & la fille & la mère sont égale-

ment mes bourreaux. C'eſt à quoi je ſongerois, ſi je voulois réfléchir..... Voilà un langage bien étrange, lui dis-je, quoi ! le cœur le plus tendre, l'Amante la plus intrépide, l'héroïne même du ſentiment..... Ce portrait eſt trop beau, reprit-il, effaces des traits qu'elle n'a plus, ou qu'elle n'eut jamais. Nous la jugeâmes dans un état tranquille : Connois les femmes. Dans cet état, où de ſimples regards payent nos plus tendres ſoins ; où elles n'ont point de ſacrifices à faire ; où un rien, un mot, un ſoupir nous abuſent & nous tranſportent ; elles aiment ou croyent aimer : mais le calme eſt un tems peu propre pour juger de leur tendreſſe ; ce tems eſt à peine changé, que le moindre vent diſſipe le nuage qui déroboit leur cœur à notre connoiſſance : Il faut entendre ſur cela les malheureux qui ont eu beſoin de leur courage, hélas ! ainſi que moi, ils ont preſque tous éprouvé, qu'elles nous embarquent & nous abandonnent..... Je ſuis obligé de te contrarier, lui dis-je, & de faire toujours quelque choſe qui te déplaiſe : ſi ton erreur étoit néceſ-

faire à ton bonheur, ou pouvoit même te guérir d'une passion fatale, je te la laisserois toute offensante qu'elle est pour l'objet que je respecte le plus sur la terre ; mais je suis convaincu que rien ne peut te guérir, & que tes outrages sont des malheurs pour toi. Sur quoi établis-tu tes plaintes singulières ? Sur quoi ? répondit-il, sur tout ce qu'il peut y avoir de plus convaincant. Lis cette Lettre, & prononce sur mes opinions quand tu l'auras lue.

Je lus en effet un billet de dix à douze lignes dont je ne fus pas content. Avant de condamner celle qui l'avoit écrit, je voulus sçavoir comment étoit conçue la lettre dont il étoit la réponse. Je trouvai que *la Barre* avoit raison de se plaindre. Dans un moment de désespoir, il lui avoit proposé de passer avec lui dans le pays étranger. Tout ce qui peut faire excuser la témérité d'une pareille proposition étoit prodigué dans sa lettre avec les plus tendres sermens, & les instances les plus vives : tout y excusoit un Amant à qui on a ravi jusqu'à l'espérance. Mademoiselle de ***, dans sa réponse,

réponſe, ne paroiſſoit ſentir que la néceſſité de reſpecter ſa gloire, elle voyoit même de l'eſpoir où il n'y avoit que du deſir, & elle s'offenſoit de l'audace de cet eſpoir : on pouvoit la ſoupçonner d'avoir autant de vanité que de vertu.

Je prononçai contr'elle, en oſant cependant l'excuſer. Elle a tort, lui dis-je : quand on aime, le ſeul ſentiment qu'on doive laiſſer paroître avec éclat, c'eſt l'amour ; ſes droits ſont avant ceux de la gloire, ou du moins la gloire ne doit s'armer qu'avec autant de regret que de douceur contre un ſentiment qui veut l'aſſujettir ; nul objet dans l'univers ne mérite autant d'égards qu'un Amant qui, en exigeant le ſacrifice de la vertu, a ſçu prévenir le ſoupçon de témérité qu'il pouvoit faire naître. Mais imagine-toi ce que c'eſt qu'une fille élevée dans des maximes ſévères, étourdie des menaces du mépris, craignant l'inconſtance des hommes, connoiſſant l'ingratitude dont ils ſont capables envers une femme qui a tout fait pour eux : Ses devoirs l'arrêtent, ſes dangers l'effrayent ; &,

dans la crainte de céder à sa propre foiblesse, elle s'arme de rigueurs étrangères pour s'épouvanter elle-même.... Tu es aussi bon avocat que bon ami, me dit *la Barre;* mais sa cause est perdue, & j'ai prononcé contr'elle sans retour, en l'adorant. J'ai vu l'avenir que sa froideur me préparoit : je viens encore d'y rêver pendant que tu parlois, & je prens mon parti avec une tranquillité qui me prouve que la fortune me sourit & m'appelle à un autre bonheur.

A le voir, on eût cru que tout son amour venoit de s'évanouir. Il ne me parla plus qu'avec une sécurité étonnante. Etrange destinée de notre cœur qui reçoit en esclave les loix momentanées de notre imagination lorsqu'elle fermente, & qui ne reprend ensuite ses droits & son indépendance que pour se reprocher la foiblesse d'avoir cédé ! Je lui dis tout ce qu'il y avoit de plus propre à l'éclairer ; j'y j'y perdis mon éloquence. Il voulut même terminer la conversation. Je me plaignis de la promptitude de ses mouvemens ; car, lui dis je, ce n'est ici

qu'un mouvement ; tu es emporté & n'es pas réfolu : il n'eſt pas poſſible que tu veuille rompre pour jamais avec une fille charmante & que tu adores, parce qu'elle aura eu de l'honneur..... L'honneur n'offenſe point l'amour, répondit-il ; il ſçait lui faire reſpecter ſes loix ; & , quand la réſiſtance qu'il oppoſe paroît coûter des regrets, l'Amant eſt conſolé en ſecret, en ſe croyant très-malheureux. Mais, quand ce n'eſt pas à lui qu'on eſt immolé, quand on diſtingue un ſentiment de vanité dans le cœur qu'on ne peut attendrir, la réſiſtance eſt hypocriſie & outrage ; & rompre alors, c'eſt venger une offenſe. J'en conviens, lui dis-je ; mais l'offenſe ici eſt bien légère.... Légère ? reprit-il, vous n'avez pas mon cœur pour en juger : elle connoiſſoit ce cœur brûlé d'amour : s'il eſt trop rendre & trop prompt à s'irriter, elle l'a juſtifié vingt fois en ſe félicitant d'être aimée avec fureur ; c'étoit alors le tems des tranſports & de la vérité ; aujourd'hui ſon amour n'eſt plus qu'habitude ; il s'affoiblit par degrés, & je gagerois même que le ſouvenir des ſen-

timens qu'elle eut, l'étonne, toutes les fois qu'il s'offre à son esprit, & n'est plus pour elle qu'un sujet de regrets... Elle ne mériteroit pas les vôtres, repris-je, si cette définition lui convenoit ; mais je suis sûr que vous êtes dans l'erreur, & je lui aurai à peine parlé.... Non, ne lui parlez pas, tout est décidé ; je veux être tranquille, je veux l'oublier. Ma prétention peut être fausse ; mais ma résolution est raisonnable ; je ne puis plus l'aimer sans me rendre malheureux. Si je l'ai soupçonnée trop promptement, j'ai le défaut de la défiance, & je ne dois jamais attendre de bonheur ; si mon dépit est fondé, je ne puis rompre trop tôt, j'aurois toujours à me plaindre, je croirois le devoir, & de nouveaux orages se formeroient sans cesse sur nos têtes pendant que l'amour dissiperoit celui que le moment auroit formé.... J'eus beau le combattre, il ne voulut jamais penser autrement. Nous nous quittâmes, sans même avoir pris un jour pour nous revoir ; il me parut très-déterminé à suivre sa folle idée.

Il ne m'avoit pas dit si Mademoi-

selle de *** étoit instruite de sa résolution ; &, dans cette incertitude, je n'osois aller chez elle. D'un côté c'étoit une triste nouvelle à lui apprendre, & de l'autre, c'étoit la tromper que de la lui laisser ignorer. Une autre considération contribuoit à me jetter dans l'embaras. Mademoiselle de *** étoit répréhensible par la lettre qu'elle avoit écrite ; elle l'ignoroit, sa sécurité pouvoit se perpétuer ; il étoit nécessaire qu'elle fût désabusée. *La Barre* pouvoit à tout moment lui écrire qu'il rompoit avec elle, & lui apprendre pourquoi il rompoit : il étoit à craindre que se croyant irreprochable, elle n'employât, pour justifier sa conduite, les mêmes autorités & le même style qui avoient blessé son Amant ; &, si cela étoit, il ne falloit plus espérer de ramener *la Barre* qu'en se soumettant ensuite à toutes ses volontés : il étoit donc nécessaire d'éviter ce dernier malheur. Pour agir plus sûrement, je me rendis chez lui dans le dessein de le questionner ; mais je ne le trouvai pas. Les momens étoient précieux. J'allai chez elle, Madame de *** étoit sortie,

je craignois sa rencontre, & me trouvai fort soulagé en apprenant qu'elle ne compteroit pas les momens de ma visite. Mademoiselle de *** me reçut comme une personne très-impatiente de soulager son cœur. Ah! bon Dieu, me dit-elle, que vous êtes rare! Pouvez-vous me laisser livrée à moi-même dans l'état où je suis ?... A chaque instant je voudrois être avec vous, répondis-je ; les momens me sont des siècles quand je pense que vous avez besoin de moi ; mais Madame votre mère mesure ceux que je donne à l'amitié, & il est à craindre.... Bon ma mère est dans la sécurité la plus parfaite, elle vous estime infiniment, ce matin elle me parloit de vous dans les termes les plus distingués.... Demain elle changera de langage, lui dis-je ; peut-elle estimer quelqu'un ? Ses louanges cachent un artifice, défiez-vous-en. Quel supplice, reprit-elle ; il faudra donc toujours marcher avec un masque, ou craindre d'en rencontrer ? Je suis bien peu fait pour la dissimulation.... ainsi qu'à vous elle m'est odieuse, Mademoiselle ;

cependant je vous gronderai de l'avoir trop mépriſée avec *la Barre*, & je ne puis vous cacher que vous êtes fort mal avec lui. Ah! reprit-elle, ſi je lui ai déplu, je ſuis coupable, & votre leçon va reſter gravée dans mon cœur: mais que m'eſt-il donc échappé dont il puiſſe ſe plaindre? Vous avez fait, Mademoiſelle, une réponſe bien inconſidérée; j'ai lu ſa lettre, elle méritoit de balancer du moins l'autorité des refus dont elle alloit être payée, & il paroit que vous n'y avez apperçu que ce que votre gloire pouvoit y condamner.... J'ai cru devoir répondre ainſi, reprit-elle, parce que ne voulant jamais lui accorder le ſacrifice qu'il exigeoit, ni le lui laiſſer eſpérer, c'eût été le tromper que de ne lui montrer que la moitié de mes motifs.... Vos motifs, Mademoiſelle, étoient plus reſpectables que les ſiens; mais ils n'étoient pas plus naturels; &, comme tels, les ſiens méritoient ces ménagemens indiſpenſables que la raiſon doit toujours à l'amour. J'en conviens, reprit-elle; mais j'ai craint ma foibleſſe; j'ai craint les trahiſons de ce même amour

qui abuſe toujours des égards qu'on lui montre ; hélas, il n'en exige que pour en abuſer.... Cela eſt vrai, Mademoiſelle ; mais, quand on a fait cette réflexion, on eſt déjà bien forte contre le danger qu'elle éclaire, & l'on ne doit plus craindre d'y ſuccomber : on doit alors compter un peu ſur ſoi, & montrer du moins du regret de devoir plus à ſa gloire qu'à ſon amant.... C'eſt ce que j'ai voulu faire, pourſuivit-elle, & vous concevez que ce ſeroit me juger avec trop de ſévérité que d'en douter ; mais, malgré-moi je penſois à ſa propoſition, malgré-moi je ſentois ma foibleſſe, malgré-moi je m'occupois de ce quelle auroit de déshonorant pour moi ; & de deux extrêmités, j'ai cru devoir préférer celle dont les ſuites me rendroient moins indigne de lui. Vous ſavez combien je l'aime. Il eſt certain que ſi je ne m'étois pas armée contre lui d'une rigueur étrangère à mon cœur, il auroit inſiſté avec tout l'avantage que je lui aurois donné ſur moi, & qu'à préſent je toucherois au moment le plus redoutable, le plus affreux de ma

vie.... Je venois vous gronder, lui dis-je, & vous me désarmez ; la raison dans votre bouche, prend tout l'empire du sentiment ; vous m'inspirez ce que vous dites : Mais *la Barre* ne pense pas comme moi ; il vous adore, & vous l'aimez ; il a le droit de combattre vos raisons ; vos attraits sont son partage ; en l'aimant vous les lui avez soumis, & il peut s'offenser qu'en lui refusant le plaisir d'en jouir, vous ne paroissiez pas même prévoir le chagrin que vous pouvez lui causer.

Nous conclumes qu'elle écriroit à *la Barre* ; ce qu'elle fit sur le champ : je lus sa lettre. De combien d'amour elle étoit remplie ! avec quelle bonne foi elle s'accusoit ! combien son repentir étoit tendre ! Il n'y a que l'amour qui apprenne à se pénétrer ainsi de ses torts.

La lettre partit, mais *la Barre* n'étoit pas encore rentré, & je ne pus jouir de sa réponse ; je dis jouir, & ce mot peint toute la générosité de mon cœur. Un autre que moi, peut-être, avec la plus grande passion, voyant que l'orage commençoit à se former sur leur tête, eût cru pouvoir le grossir

pour les diviser tout-à-fait ; mais un autre que moi n'eût pas été capable d'aimer Mademoiselle de *** comme je l'aimois.

Je terminai en lui faisant espérer un prompt racommodement. Je n'en doutois pas, après avoir lu ses sentimens & ses regrets si tendrement exprimés. Mais elle avoit des craintes, & je m'apperçus que je ne les détruisois pas : en m'en parlant elle avoit les larmes aux yeux. Qu'est-ce qui vous afflige, lui dis-je, doutez-vous qu'il ne vous adore ? Non, répondit-elle ; il m'aime véritablement, mais son amour est cruel ; vous ne savez pas combien on le ramène difficilement.... C'est une chose que vous devez lui pardonner, repris-je ; les défauts d'un Amant ne sont que de l'amour ; un jour peut être vous-vous plaindrez d'un excès contraire ; je verrai également couler vos larmes, & il me sera plus difficile de les essuyer : de tous les maux qu'un Amant peut faire souffrir à une femme comme vous, le réfroidissement est le plus sensible.

Je la tranquillisai un peu avec ces

paroles, & je prenois congé d'elle, lorsque nous entendîmes le carosse de Madame de ***. Il ne m'étoit pas possible d'éviter sa présence, & je redoutois cette rencontre. Sa fille étoit dans l'habitude de venir au-devant d'elle, je la suivis, & mes genoux trembloient sous moi. Je fus bientôt rassuré. Ah! vous voilà, Monsieur, me dit-elle d'un air riant, je plaignois ma fille d'avoir voulu rester seule, mais je vois bien qu'elle a dû s'amuser; je ne la plains plus. Une profonde révérence fut toute ma réponse. Que répondre en effet à un pareil compliment après la conversation que nous avions eue ensemble? Une confusion singulière de pensées me rendit fort sot, pendant un quart-d'heure. Après ce supplice qui me parut bien long, je voulus me retirer; elle m'en empêcha en me disant qu'elle se flattoit que je lui ferois l'honneur de souper avec elle: je regardois toutes ces honnêtetés comme des artifices affreux, & je me hâtai de répondre que j'avois un engagement indispensable. Oh, dit-elle, vous le romprez;

ma fille a joui de votre conversation, il est juste que j'aie le même avantage qu'elle.... Imprudente ! m'écriai-je intérieurement, tu veux jouir de l'embarras d'un tendre ami qui protége tes victimes, pour l'immoler demain avec elles.... Avec une pareille prévention, il m'étoit impossible de céder; cependant je m'imaginai qu'elle pouvoit avoir mieux réfléchi aux avantages de ma déclaration, & que c'étoit ce qui la rendoit si honnête. Cette présomption me fit une résolution nouvelle, & je lui dis que j'obéirois. Ce qui contribua aussi à sa victoire, fut un regard de sa fille; j'avois compris que je l'obligerois en restant, & ce qui étoit plaisir pour elle, étoit toujours plaisir pour moi.

Madame de *** voulut badiner sur cet engagement que j'avois dit que je ne pouvois rompre. Elle me fit entendre que si j'avois été sincère la veille, avec elle, je n'aurois pas eu d'engagement. J'aurois pu lui répondre, *quand une femme comme vous a fait la sotise de refuser un homme comme moi, cet homme ne doit plus lui faire l'honneur*

de se souvenir qu'elle existe ; mais c'étoit à la mère de Mademoiselle de *** qu'il auroit fallu faire ce compliment incivil, & je n'étois pas capable d'oublier le respect infini que je lui devois à ce titre. Je ne me souviens pas de tout ce que je répondis à ses plaisanteries ; sans doute l'on ne fut jamais plus bête & moins malin. Le mépris auprès de quelques femmes donne de l'esprit, mais il y a un certain mépris qui produit un effet contraire, & c'étoit précisément celui que je sentois pour Madame de ***. Pendant que je cherchois mes réponses, elle me parut recourir à ses charmes : une femme-de-chambre fut appellée, on lui dit, *Mademoiselle, je veux me déshabiller*, & moi j'aurois dit volontiers, *Madame, attendez que je sois sorti. Voulez-vous me montrer les plus équivoques appas?* Il me fallut essuyer la toilette & l'indécence les plus hardies. J'aurois tout craint de sa témérité ; car je lui supposois tous les vices, & je supposois encore, comme je l'ai dit, qu'elle avoit réfléchi utilement pour elle à la sotise qu'elle avoit faite la

veille ; heureusement j'étois gardé par Mademoiselle de *** , qui étoit avec nous : il ne m'en falloit pas moins pour me rassurer.

On ne tarda pas à servir , & je me sentis soulagé : pendant tout le repas Madame de *** ne cessa de faire briller son esprit , & me prouva au plus juste combien elle en avoit peu. Des lieux communs, des répétitions, des coq-à-l'âne furent les traits qui caractérisèrent son génie ; elle dit du mal de tout le monde , & sa méchanceté même fut commune : il me prit une furieuse envie de lui rompre en visière ; car elle croyoit m'enchanter , & sa sécurité m'avilissoit ; mais je sçus toujours me contraindre. Enfin nous sortîmes de table ; je regardai bien-vîte à ma montre , & je vis que je ne pouvois pas encore décemment me retirer. Je souffrois exactement le martyre. Qui m'eût dit que j'aurois pu être fâché de passer deux heures de plus avec Mademoiselle de *** ? Sans ce que j'éprouvois , je ne l'aurois jamais pu croire.

Je n'étois pas au bout de mon mar-

tyre. Une femme de chambre vint parler à l'oreille à Mademoiſelle de *** & celle-ci ſortit un moment après. Ma première penſée fut que ſa mère lui avoit fait dire de nous laiſſer ſeuls. Je me trouvois pour lors aſſis auprès d'elle ; je tremblai, & ne pus m'empêcher de me lever. Elle s'imagina que je voulois partir, & me dit qu'il étoit encore de bonne heure. Je repondis machinalement que je craignois de l'ennuyer : oh : vous ne m'ennuyerez jamais, me dit-elle en minaudant ; quoique j'aie réſiſté hier à l'occaſion que vous m'offriez de m'amuſer beaucoup, je n'en ſçais pas moins combien vous avez d'eſprit ! De l'eſprit ! Madame ; je ne m'en connois point ; mais, quand même j'en aurois comme tout le monde, ce ne ſeroit pas aſſez pour pouvoir vous amuſer, ni pour me croire amuſant..... On l'eſt bien plus quand on croit ne pas l'être, reprit-elle ; il échappe mille choſes ſimples qui aujourd'hui ont le droit de charmer : car l'eſprit & la fureur d'en montrer ont tout gâté. (Cette phraſe n'étoit pas d'elle, & d'ailleurs elle

définissoit la modestie & non pas l'agrément). Votre bonté vous abuse, Madame, lui répondis-je; je ne suis rien de ce que vous dites, ni de ce que vous croyez : non, reprit-elle ; je je ne m'abuse point; mais la justice que je vous rends peut vous étonner; hier je ne me montrai pas si équitable.... Elle vouloit toujours revenir à cette déclaration dont elle avoit si mal profité. Oublions, Madame, tout ce que j'ai eu le malheur de vous dire hier ; vous m'avez guéri du défaut de sentir trop promptement.... Ce n'est pas un défaut, Monsieur ; j'ai acquis le droit de vous faire estimer votre cœur, & je veux que vous pensiez que, par cette même qualité que vous-vous reprochez, vous méritez de plaire à la femme la plus sage..... Madame, répondis-je méchamment, la femme la plus sage, c'est vous, & je ne vous ai pas plu ; je sçais à présent ce que je dois penser de moi, vous me l'avez appris, & j'ai la bonne-foi de vous en remercier. Non, Monsieur, ne croyez pas cela, j'ai résisté à l'amour, sans être aveugle ni même

indifférente ; j'ai très-bien jugé de ce que vous valiez, & de ce que vous pouviez être pour moi ; mais j'ai voulu vous faire un bonheur plus grand que celui auquel vous aviez la modestie de borner vos vœux : Nous parlerons de cela quand vous voudrez, & je parviendrai aisément à vous détromper.... Madame, il est trop tard pour vous demander ces détails intéressans ; je me souviendrai de votre promesse, & je viendrai incessament vous la rappeler.

Je la quittai en prononçant ces mots énigmatiques. Une sombre tristesse m'avoit dévoré depuis une heure ; mais une tristesse plus grande m'attendoit à la porte de l'antichambre. La femme-de-chambre de Mademoiselle de *** qui parut se trouver sur mon passage, me remit un paquet de lettres. Un noir pressentiment me fit souhaiter de les pouvoir lire avant que de sortir, & j'aurois donné tout au monde pour jouir d'un moment de liberté ; mais le laquais qui me reconduisoit m'étoit suspect, & je ne voulois rien hazarder.

Si ce paquet avoit renfermé ma destinée, il ne m'auroit pas été plus important de l'ouvrir. Je le décachetai en marchant, mais la nuit étoit obscure, & jusqu'aux rigueurs du ciel, tout concouroit à me tourmenter. A vingt pas de ma porte je rencontrai une femme qui marchoit à la foible lueur d'une petite lanterne; je l'abordai en la priant de s'arrêter un moment. Elle me repondit qu'elle ne le pouvoit pas; que son mari venoit de tomber en apoplexie, & qu'elle couroit chez le Chirurgien. Je n'insistai point, & la laissai passer; mais le désespoir de cette femme, qui dans un autre moment m'auroit infiniment touché, frappa à peine mes oreilles; je ne pouvois penser qu'aux lettres que j'avois à lire.

Enfin arrivé chez moi, je me livrai à mon impatience. Le paquet renfermoit deux lettres, une de Mademoiselle de *** & l'autre de *la Barre*; je l'avois deviné, & j'avois pressenti ce que l'une & l'autre renfermoient. Je lus d'abord la première. Elle ne

contenoit que vingt lignes ; mais vingt traits qui auroient percé mon cœur ne m'auroit pas été plus sensibles. *La Barre* venoit de percer le sien par sa réponse, & elle me le marquoit. « J'ai à » peine la force de vous apprendre le » mauvais succès de vos conseils : vo- » tre ami m'abandonne ; par sa lettre » que je joins ici, vous verrez que » c'est une rupture réfléchie, un chan- » gement d'idées, un plan de con- » duite tout nouveau ; &, dans un » homme comme *la Barre*, tout ce » qui est l'effet de la réflexion a une » solidité fatale que rien ne peut al- » térer. Dans cet état, je ne puis » avoir recours qu'à vous, détruisez » ses raisons par le témoignage de » mon désespoir : dites lui qu'en sup- » posant qu'il pût trouver son bonheur » à vivre loin de moi, il ne lui est » pas permis de se rendre heureux » aux dépens d'une fille qui ne l'é- » couta & ne répondit à son amour » que parce qu'elle crut qu'il étoit in- » capable de changer: dites-lui que mon » sort est entièrement dans ses mains ;

» que tous mes vœux, quand il me » rend infortunée, ſont de voir durer » toujours la chaîne qui nous a liés ; » que je ne redoute point les chagrins » pourvû qu'il m'aime encore ; qu'il » n'y a que ſon indifférence qui puiſſe » m'accabler, & que je mourrai ſa » victime, ſi l'humanité, en cette » occaſion, lui donne d'inutiles con- » ſeils ».

C'étoit à moi qui l'adorois, qu'elle confioit tant d'amour pour un autre, & elle attendoit de mes ſoins le retour de cet Amant cruel ! tandis qu'en uſant ſimplement du droit des ſituations, je pouvois mettre la mère dans mes intérêts, les diviſer encore, & leur porter des coups mortels, elle m'eſtimoit aſſez pour ſe réfugier dans mon cœur ; elle connoiſſoit l'excès de mon amour, & c'étoit cet excès qui faiſoit ſa confiance.... Oui, m'écriai-je, elle recevra le prix du ſentiment le plus flatteur ; nulle trahiſon ne ſouillera jamais mon cœur, je l'adorerai comme mon ouvrage. Si les paſſions rendent les hommes capables de vices, c'eſt que la

ſenſibilité de leur ame eſt bornée ; la mienne me répond de moi ; je ſens que l'amour, même le plus malheureux, peut donner toutes les vertus..... Mais liſons la lettre de *la Barre*. Elle étoit conçue en ces termes :

« Je ſerois le plus ingrat des hommes, ſi je n'étois ſatisfait & flatté » des regrets que vous voulez bien » me témoigner : je ſçais qu'un cœur » comme le vôtre exprimeroit mal ce » qu'il ne ſentiroit point ; &, quand » vous me tracez une image vive de » vos ſentimens, je dois être convaincu que c'eſt la vérité qui vous » inſpire. Le même principe d'honneur & de bonne-foi va me dicter, » malgré ma reconnoiſſance, une « réponſe dont je ſerois bien mécontent ſi je pouvois la refuſer à ma » ſituation. Il ne ſe peut pas que vous » y diſcerniez la raiſon qui m'anime ; » vous n'y chercherez que des motifs » que je ſuis incapable d'avoir, & » vous me croirez ingrat quand ce » n'eſt qu'à force d'amour que j'ai pu » parvenir à penſer raiſonnablement

» pour vous & moi. Je vais m'expli-
» quer ; puiſſiez-vous lire ſans mépris,
» ce que je ne puis vous confier ſans
» douleur !

» J'ai bien réfléchi, Mademoiſelle,
» à ce que j'avois exigé de vous, au
» chagrin dont je fus pénétré en liſant
» votre réponſe, au ſentiment vain-
» queur qui vous dicta les refus qui
» m'accablèrent. J'ai compris que notre
» caractère s'étoit montré dans nos
» mouvemens, & cette connoiſſance
» doit être aujourd'hui la règle de ma
» conduite. Eſt-ce s'aimer que de cher-
» cher à ſe rendre malheureux ? Si
» l'amour eſt capable de cette violen-
» ce, nos âmes honnêtes & humai-
» nes ne lui doivent que du mépris:
» s'il reconnoit pour un devoir le ſoin
» ſi naturel de rendre heureux l'objet
» aimé, nous devons reſpecter ſes
» maximes, & nous juger nous-mêmes,
» quand nous les avons mépriſées dans
» nos procédés. Je commence par me
» juger le premier, & par vous dire que
» d'un côté j'ai trop exigé de vous, & que
» de l'autre, il me ſeroit impoſſible
» d'exiger jamais moins. Paſſion fou-

» gueuse, opiniâtreté volontaire, re-
» pentir inutile, j'ai tout contre moi;
» ainsi je suis indigne de vous. Faites
» de même, Mademoiselle, accusez-
» vous comme moi, ou plutôt permettez
» qu'après vous être accusée comme
» vous avez fait, je croie que vous
» appercevez une disproportion extrê-
» me entre nos sentimens. Vous êtes
» infiniment plus attachée à votre
» gloire qu'à l'Amant le plus tendre;
» & moi, quand tout concourt à me
» trahir, je ne puis respecter cette
» gloire autant que vous le voudriez,
» & je sens que je serois toujours mal-
» heureux si je la laissois triompher
» des droits que votre amour m'a don-
» nés. Daignez considérer l'énorme
» barrière que la différence de nos
» opinions élève entre nous, vous con-
» clurez que notre réunion devient im-
» possible. J'ai fait cette réflexion, Ma-
» demoiselle; mon cœur gémira long-
» tems de l'empire qu'elle a pu pren-
» dre sur mon esprit; mais j'ai con-
» sulté votre intérêt, & j'ai senti un
» courage qu'on trouve en soi quand
» on ne veut pas être le tyran de ce

» qu'on aime. J'oſe vous déclarer ma » réſolution, parce que je veux ra- » vir à votre raiſon la gloire de votre » bonheur : tôt ou tard elle vous eût » dit que vous ne pouvez être heureu- » ſe qu'avec un Amant moins tendre » ou plus délicat que moi, & je la » préviens pour me faire des conſola- » tions, quand je renonce à vous pour » vous-même.

» Tout ce que je viens d'écrire eſt » penſé, combiné, réfléchi. Vous m'ac- » cuſâtes quelquefois d'opiniatreté ! Je » ne ſuis pas guéri de ce défaut, & » je me ſens incapable de m'écarter » jamais des principes qui viennent » de m'éclairer. Avant de me repro- » cher ma docilité à les ſuivre ſans » retour, daignez vous demander ſi » l'on eſt bien coupable ou bien aveu- » gle quand on s'immole à la certitude » de faire le malheur d'une femme, » par ſon obſtination à l'aimer. Vous » m'eſtimerez comme généreux, au » lieu de me haïr comme ingrat ; & » cette eſtime, dont je jouirai tous » les jours de ma vie, me fera ché- » rir à jamais le ſouvenir de ma chaîne».

Je

Je connoissois trop le cœur que cette lettre devoit accabler, pour ne pas le supposer aussi déchiré en effet qu'il pouvoit l'être. Je passai une nuit misérable & cruelle. Je voyois peu de remède à une violence de sentimens aussi marquée. Non que je craignisse que *la Barre* ne pût être ramené ; mais à quel prix voudroit-il consentir à l'être ? Il falloit bannir toute espérance chimérique, & lire courageusement dans un cœur qui nous montroit toutes ses passions : *la Barre* ne pouvoit plus céder : le sort de Mademoiselle de *** étoit décidé : fuir avec son Amant, ou renoncer à son amour, étoit le parti qu'elle avoit à prendre. Lequel des deux lui conseiller ? J'étois persuadé qu'elle ne pouvoit se déterminer que par moi, & j'allois être chargé de toute sa honte, ou de toute sa douleur..... Je l'aimois trop cependant pour consulter mes intérêts : souffrir pour elle ne m'étoit rien ; mais la voir souffrir m'étoit affreux, & je ne devois pas douter que le conseil que j'allois lui donner ne lui causât un sensible cha-

grin. Je crus du moins devoir suspendre le coup qui la menaçoit.

Je lui écrivis que je ne voyois point encore un sujet de désespoir décidé dans ce qui lui arrivoit; qu'à la vérité il falloit tout craindre de la pétulence & de l'opiniâtreté de *la Barre;* mais qu'il y avoit des feux qu'une goutte d'eau pouvoit éteindre. Je m'imagine, continuois-je, qu'en recourant à la dissimulation, nous pouvons nous permettre quelque espoir. Ne répondez point à votre cher persécuteur, ne lui écrivez plus; j'éviterai de mon côté de le voir, & d'avoir aucune explication avec lui sur votre silence; peut-être que son amour-propre en sera blessé; &, si nous pouvons parvenir à lui faire la moindre piquure, nous pouvons en attendre plus de modération: patientons pendant quelques jours, & souffrons dans le secret de nos cœurs: le mien vous est dévoué pour jamais; s'il pouvoit sentir seul vos douleurs, vous n'auriez pas souffert un seul moment.... Je finissois ma lettre par la promesse de saisir le moment où sa

mère sortiroit, pour m'aller affliger avec elle.

Sa réponse fut courte & précise. » Je ferai toujours tout ce que vous » croirez avoir pensé de plus raison- » nable pour mon intérêt. Ma mère » sortira à quatre heures, & je suis » convenue avec elle que je ne l'ac- » compagnerois pas. Je ne sçais pour- » quoi elle m'accorde à présent avec si » peu de répugnance, ma liberté. J'en » jouis sans définir ses motifs; je ne » trouve plus que du malheur à faire » des réflexions : hélas ! je me vois » pourtant bien loin de la liberté de » n'en pas faire. Mais elles me sont » douces avec vous; & je pourrois » traiter la fortune de mal-adroite, en » voyant d'un côté les coups qu'elle » me porte, & de l'autre les conso- » lations qu'elle me laisse ».

A quatre heures, je me rendis chez elle. Elle me parut extrêmement abattue; mais cette tristesse lui donnoit une beauté nouvelle. C'est dans cet état sur-tout que je l'aurois adorée. Mon esprit, naturellement triste, s'attachoit par ce caractère de ressemblance.

J'avois la cruauté de jouir de la langueur qui l'embelliſſoit à mes yeux. Il paroît bien que de pareils momens ne ſont pas ceux des réflexions; car aurois-je pu me permettre ce ſentiment homicide, ſi j'avois réfléchi à la ſource où la nature corrompue venoit le puiſer, pour me le faire chérir ?

Notre converſation ne peut ſe rendre ni ſe détailler. S'affliger, imaginer, ſe contrarier ſoi-même, redire ce qu'on a dit, rejetter ce qu'on a imaginé, c'eſt toute la marche de l'eſprit dans une converſation où le cœur eſt navré de douleur. Elle me demandoit toujours ce qu'il faudroit qu'elle fît, ſi *la Barre* ſe montroit inexorable : Il n'y avoit qu'une réponſe à lui faire, & qu'un parti à prendre; elle-même le ſçavoit : ſi je lui avois dit, *voudriez-vous ſuivre* la Barre *à Londres ou à Vienne ?* elle m'auroit répondu que je devois être ſûr qu'elle ne le voudroit jamais. Il n'y avoit donc qu'un parti à prendre, & cependant elle m'interrogeoit comme ſi l'option avoit été en notre pouvoir. C'eſt l'effet d'un extême accablement.

Pendant quatre jours, nous répétames la même scène, & Madame de *** nous laissa toujours libres. La conduite de celle-ci doit paroître inconcevable; elle me l'étoit à moi-même, & j'en faisois souvent le sujet de notre conversation. Elle s'expliquera bientôt; on connoîtra une femme digne de présider au conseil des furies. Jamais une âme ne fut plus artificieuse. Malheureusement cette âme ressemble à d'autres; il existe des femmes capables de pousser plus loin la vengeance de leurs appas; & si ceci est jamais imprimé, les jeunes-gens y puiseront d'utiles leçons: ils apprendront à couvrir de l'art le plus ingénieux, leur indifférence pour une femme qu'ils n'aiment point, & qui les aime, ou leur inconstance pour une femme qu'ils n'aiment plus, & qui les aime encore.

Nous n'entendions pas parler de *la Barre*, & ce silence, cette inaction, me paroissoient aussi surprenans qu'ils pouvoient l'être. Je ne voulois pas aller chez lui, & je souhaitois cependant de lui parler. Je me rendis dans quelques maisons où nous avions l'un

& l'autre des habitudes ; mais cette tentative fut vaine, on me dit qu'il n'y avoit pas paru depuis plusieurs jours. Je craignis qu'il ne fût parti pour la campagne ; ma présomption se trouva fondée. Je me déterminai à l'aller joindre sous un prétexte assez plausible. Je sçus qu'il alloit presque tous les jours demander à dîner à un Gentilhomme de son voisinage, qui étoit l'ami intime de mon père ; j'écrivis à ce Gentilhomme, que des raisons particulières me faisoient souhaiter une explication avec *la Barre* sur un point qui lui importoit, sans qu'il parût que j'eusse voulu me rencontrer avec lui, & que je le priois de me faire avertir un jour qu'il prévoiroit le posséder. Je n'oubliai pas de lui recommander un profond silence jusqu'au moment où il me verroit arriver, & de me recevoir alors comme un homme qu'on auroit attendu, & qu'on auroit invité.

Tout fut exécuté comme je le désirois : j'arrivai fort tard afin que nul empressement ne pût paroître. Je suis persuadé que *la Barre* y fut trompé.

Je vis que mon apparition le fâchoit : il vint cependant m'embraſſer, & dit honnêtement à notre hôte qu'il lui faiſoit une ſurpriſe agréable. Je n'affectai ni triſteſſe, ni gaieté extérieures. Il falloit que tout dans mon rôle fût naturel, & que *la Barre* ne ceſſât pas un moment d'en être la dupe. Il le fut, je vis qu'il l'étoit ; mais, à ſept heures du ſoir, je n'étois pas plus avancé qu'au moment de mon arrivée. Le cruel m'évitoit, me fuyoit, & je commençois à déſeſpérer de pouvoir exécuter mon deſſein. Mon impatience eût été extrême, ſi je n'avois pas été diſtrait par quelque choſe qui méritoit de m'occuper. Le Gentilhomme chez qui nous étions avoit auprès de lui une fille à qui on pouvoit dire que la nature & l'art avoient tout donné. Je craignois cet écueil pour *la Barre*. C'étoit un parti convenable, & une perſonne charmante. Je voyois mon ami fort empreſſé auprès d'elle ; il ne paroiſſoit pas affecter cet empreſſement ; & le père, à qui il n'étoit pas moins viſible qu'à moi, ſembloit le remarquer avec complaiſance : tout cela me faiſoit rê-

ver. Je ſçavois qu'on s'embarque bien aiſément quand on eſt dans le dépit, & je voyois ici le prétexte le plus ſéduiſant.

Je ſentis ce coup pour Mademoiſelle de *** comme elle l'auroit ſenti elle-même. J'étois convaincu que je ne pourrois jamais la conſoler, comme Amant, & il m'étoit affreux d'avoir toujours à la plaindre comme ami. Je priai Monſieur de *Méſancour* d'attirer ſa fille dans les jardins afin que je puſſe m'expliquer avec *la Barre* comme je l'avois ſouhaité. Il le fit. J'attendis pendant quelques momens que *la Barre* me queſtionnât; mais il ne m'y parut pas diſpoſé. Je rompis la glace, & lui dis que Mademoiſelle de *Meſancour* me paroiſſoit une perſonne bien aimable. Elle l'eſt beaucoup de caractère & de figure comme vous voyez, me dit-il, & elle y joint les talens les plus agréables, & tout l'eſprit du monde: C'eſt un admirable naturel, perfectionné par une excellence éducation. On ne peut pas dire plus en moins de mots, repris-je, & elle ſeroit ſûrement flattée de cet éloge. Elle s'y montreroit peu

sensible, répondit-il ; j'aurois du encore la louer de sa modestie, car elle en est remplie..... riche avec cela, repris-je, & ayant de plus, l'avantage d'une naissance distinguée ? elle court risque de trouver peu de parti qui lui convienne ou qui lui plaise... Je crois, dit *la Barre*, que son père la destine à quelqu'un avec qui elle n'aura aucune répugnance à se voir liée.... J'oserois presque penser que c'est de vous que vous parlez, répondis-je ; mais il faudroit croire que c'est une confidence que vous voulez me faire, & je m'imagine que ce seroit vous prêter des dispositions que vous n'avez plus..... Je pourrois les avoir encore & ne m'y pas livrer par intérêt pour vous, répondit-il ; je me souviens que les confidences que je vous ai faites étoient fort tristes.... Comment se porte celle qui en étoit l'objet ! y a-t-il long-tems que vous ne l'avez vue ?.... Je la vis hier, & je la vois tous les jours ; il faut bien que quelqu'un la console de ce qui lui arrive. Oui, reprit-il, je conçois qu'elle a besoin de consolation, si la raison ne l'a pas encore

guérie : cette pensée me fait souffrir tous les jours pour elle ; je voudrois qu'elle pût m'oublier..... Comment voulez-vous qu'elle vous oublie ? Pour rendre ce miracle moins impossible, il falloit lui cacher un peu mieux le desir que vous en aviez : Ce n'est pas en désespérant une femme qu'on obtient d'en être oublié..... J'espérois que vos conseils y feroient quelque chose, dit il ; je connoissois votre raison & votre amitié pour elle.... Je ne refuserai jamais de vous obliger, répondis-je, mais j'aurois craint de hâter des secours malheureux : je ne vous ai pas supposé une âme assez inflexible pour croire que vous pussiez l'abandonner sans retour..... Ce n'est qu'ainsi que l'on doit rompre, Monsieur ; on ne fait rien pour soi, & l'on fait trop contre ce qu'on aime, tant que l'on conserve le caractère d'Amant, en disant toujours qu'on y renonce ; les petites brouilleries sont des foiblesses, & non pas des remédes : elles détruisent l'estime sans détruire l'amour, & l'on devient tyran sans cesser d'être esclave.... Ainsi, elle n'a plus rien à attendre de

vous ? vous avez fait toutes les réflexions qui pouvoient vous guérir ; & votre intérêt devient la seule loi que vous vouliez reconnoître ?..... Cette loi est exactement celle de l'honneur, répondit-il ; je ne méritois pas une femme aussi aimable ; je l'aurois rendu trop malheureuse ; &, si vous n'étiez pas trop touché de ses larmes, vous sentiriez que mon procédé, dans tout ceci, est celui d'un homme de courage, qui ne veut pas faire acheter son cœur par des tourmens..... Hélas ! repris-je, n'y avoit-il que cette façon de lui rendre justice ? Est-ce en l'immolant que vous prétendez la sauver ?... Je prétens lui faire connoître que de tous les chagrins que je pouvois lui causer, j'ai sçu lui épargner du moins les plus longs & les plus sensibles.... Ah ! repris-je, le plus long & le plus grand de ses maux sera de vous avoir perdu.... Je serai toujours désespéré de le croire, dit-il ; mais, quand j'aurai fait mon devoir, j'estimerai assez le motif qui m'a conduit, pour y chercher des consolations dont je me croirai digne....

J'allois répondre, & ſon ſang froid choquant me fourniſſoit de quoi le confondre ; mais nous fumes interrompus par Monſieur & Mademoiſelle de *Méſancour*. Une connoiſſance prématurée du cœur humain me fit juger par leurs regards inquiets qu'ils avoient ſouffert à me laiſſer auſſi long-tems avec *la Barre*. Je compris qu'ils avoient leurs deſſeins, & que les plus grands obſtacles au bonheur de Mademoiſelle de *** n'étoient pas dans le cœur de ſon Amant.

Je me retirai accablé de triſteſſe, & ne voyant en ce moment rien de mieux à faire que d'aller rêver au parti que j'avois à prendre, c'eſt-à-dire, à celui qu'il falloit que Mademoiſelle de *** prît. J'étois trop attaché à cette malheureuſe fille, pour permettre qu'il ſortît pour moi des eſpérances & des plaiſirs, du ſein de ſes maux. Sans cette délicateſſe extrême j'aurois pu prendre les diſcours de *la Barre* pour des ſentimens réfléchis & pour des autorités ; &, après avoir perſuadé à Mademoiſelle de *** qu'il ne falloit plus qu'elle ſe livrât à de douces illuſions, tâcher de

faire entrer l'amour dans son cœur, sous les traits de l'amitié. Mais je n'étois pas persuadé que la passion de *la Barre* fût absolument éteinte; &, dans cette prévention, mes moindres desirs eussent été des attentats. Je n'eus point à me combattre moi-même, & mon devoir fut la seule chose que je considérai. Cependant je ne m'imposai aucune loi pour l'avenir, la probité ne me demandoit point des sacrifices dont l'inutilité me fût démontrée. *La Barre* pouvoit s'engager dans de nouveaux nœuds, ou rompre les siens à force de vouloir trouver de l'avantage pour lui, dans cette rupture : alors il me devenoit permis de songer à me faire aimer. Ma disposition étoit donc de ne me pas opposer à ce que la fortune voudroit faire pour moi, après que j'aurois tout fait moi-même pour l'amitié.

En rentrant chez moi, je trouvai un billet de Madame de ***, par lequel elle m'invitoit galamment à me rendre chez elle le lendemain avant midi. Je passe sur toutes les idées que ce billet put me faire naître; je me

rendis à ſon invitation à l'heure marquée.

J'oſerai avouer que je m'attendois à trouver les armes de la coquetterie ingénieuſement préparées contre moi : les motifs que je ſuppoſois à Madame de *** demandent de la précaution aux femmes qui ont le moins à réparer, & certainement Madame de *** n'avoit rien qui n'exigeât une réparation particulière. Mais je n'étois pas appellé chez elle par les deſirs que je croyois avoir fait naître, & je ne trouvai aucun préparatif qui pût m'alarmer. Les graces avec leſquelles elle me reçut, n'étoient point enfantines, ſes regards ne furent point embarraſſés, ſa toilette n'étoit qu'ébauchée, & l'art n'y perçoit pas. Je fus raſſuré au premier coup d'œil ; cependant je dus comprendre par l'accueil qu'elle me faiſoit, qu'un vague deſir de me voir & de s'entretenir avec moi, n'étoit pas le motif qui l'avoit déterminée à m'attirer chez elle.

Au premier mot qu'elle me dit, je devinai tout ce qu'elle alloit me dire. Il n'étoit queſtion de rien moins que

de me donner sa fille en mariage. Elle y avoit bien réfléchi, j'étois l'homme qui lui convenoit pour gendre, j'avois tout pour moi ; sa fille, quoiqu'entêtée de passion pour un autre, sentiroit bientôt toute la supériorité de mon mérite ; &, si ce pouvoit être un sujet de répugnance pour moi que de connoître l'empire de cette passion fatale, ce devoit être aussi une raison d'acceptation, que de penser que j'en triompherois.... Je répondis à cette proposition avec toute l'honnêteté imaginable ; mais je crus qu'après m'avoir entendu, elle n'insisteroit pas. Je suis, Madame, très-sensible à l'honneur que vous voulez me faire ; si quelque chose pouvoit me donner de l'amour-propre, ce seroit votre estime ; si quelque chose a pu jamais pénétrer mon cœur de reconnoissance, c'est le choix que vous daignez faire de moi : Mademoiselle votre fille est l'objet qu'il semble que Ciel devroit naturellement destiner à un honnête-homme ; elle feroit mon bonheur plus qu'aucune femme du monde, & nul homme ne pourroit être heureux par elle, autant que je le

ferois moi-même : mais, Madame, je ne ſçais point fonder mon bonheur ſur les ruines du bonheur des autres ; j'aurois des remords, & ils m'empêcheroient de plaire à Mademoiſelle votre fille ; tout en moi lui apprendroit mon crime & l'opinion que je ne pourrois m'empêcher d'en avoir ; je l'inſtruirois à me mépriſer, & à me rendre malheureux ; j'ai heureuſement aſſez de raiſon pour ſçavoir reſpecter les droits de l'humanité dans cette occaſion importante, & j'y trouve l'avantage d'être généreux, en faiſant ſimplement mon devoir.

Elle s'étoit attendue à mon refus, & ne manqua pas d'inſiſter. Par ce qu'elle me dit, je compris qu'elle ſçavoit tout l'intérêt que je prenois aux deux Amans ; je compris auſſi qu'elle immoleroit tout, ſans balancer, au plaiſir de ſatisfaire ſa haine implacable ; elle m'offrit tout ſon bien, tout ce qui pouvoit me tenter. Je crus l'embarraſſer en lui demandant à quel puiſſant motif je devois cet excès de généroſité : A vos vertus, me dit-elle, à la certitude de voir ma fille heureuſe par vos

sentimens, aux sacrifices cruels que vous avez faits en ne cessant de favoriser une passion dont vous étiez moins le protecteur que la victime, & enfin à l'envie que j'ai de faire un heureux qui ne puisse jamais être ingrat.... Eh bien, lui dis-je, en tombant à ses genoux, si ma générosité a pu vous faire naître des sentimens que j'admire, daignez me les rendre délicieux en m'imitant tout-à-fait. Songez, Madame, à l'exemple que je vous donne : je sacrifie tout ce qui peut faire le bonheur de ma vie; vous n'avez qu'à sacrifier une répugnance injuste; *la Barre* ne peut vous avoir déplu par des choses qui ne puissent pas se pardonner ; je n'exige point que vous me les appreniez, je craindrois d'avoir alors trop de raisons de vous condamner ; mais enfin, de quelque nature qu'elles puissent être, je vous invite à ne vous pas exagérer les avantages d'une vengeance cruelle : Votre haine est plus forte que la cause qui l'a produite : dites-vous cela, Madame ; vous ne vous ferez pas plutôt rendu ce témoignage, que vous sentirez la générosité couler dans

votre âme, des sources même du sentiment : Nul objet n'est plus près de se faire chérir que celui à qui on vient de pardonner, il n'y en a aucun pour qui on sente dans la suite un attachement plus tendre, quand il sçait s'en rendre digne, & j'ose vous répondre de mon ami : Daignez, Madame, écouter mon conseil & le suivre; c'est par une inspiration du sentiment que je vous parle ; elle ne vous est point étrangère, vous venez de me le prouver..... Oui, Monsieur, je vous ai prouvé qu'avec des qualités estimables on pouvoit tout attendre de mon cœur; mais Monsieur de *la Barre* n'a pas ces qualités, il a pu les feindre avec vous, il devoit les feindre avec moi ; il m'auroit trompée & il seroit heureux; il ne le sera jamais ; il est inutile que vous me parliez pour lui, songez à vous-même, Monsieur, occupez-vous de ce que je vous propose : quand on ne peut pas faire du bien aux autres, il faut s'en faire à soi-même autant que l'on peut. Vous y rêverez; je vous accorderai tout le tems qu'il faudra pour cela, car je n'agis point ici par passion.

Elle m'avoit parlé avec un sérieux affecté; je vis qu'elle étoit fâchée, & elle me tourna le dos afin de m'en convaincre. Rien ne pouvoit me faire mieux connoître son caractère & sa résolution, que la violence de ce procédé envers *la Barre*. Après m'être livré à l'indignation qu'il m'inspiroit, je crus devoir considérer la situation où il nous mettoit tous trois. J'avois jusqu'à ce moment sacrifié tous les intérêts de mon amour à l'amitié la plus généreuse : mais si *la Barre* renonçoit véritablement à Mademoiselle de ***, il devenoit ridicule que je n'essayasse pas de me procurer un bien dont il ne vouloit plus. Mademoiselle de *** abandonnée pour jamais, pouvoit par le secours du tems vouloir oublier un Amant ingrat, & en devenir capable; je pouvois espérer qu'alors mon amour trouveroit sa récompense dans un retour formé du moins par l'estime & par la reconnoissance : C'étoit même s'occuper essentiellement de son bonheur, que de songer à lui faire perdre sa passion pour un homme qui ne vouloit plus l'aimer. Je fis cette ré-

flexion, dont la probité la plus exacte ne pouvoir murmurer, & je me promis d'écarter les scrupules qui voudroient s'opposer à la nouvelle conduite qu'elle me prescrivoit. Cependant j'étois résolu à ne rien précipiter : tout dépendoit des sentimens de *la Barre ;* je ne pouvois me persuader qu'il fût aussi déterminé qu'il croyoit l'être. J'étois obligé de chercher soigneusement la vérité dans son cœur ; les questions n'y suffisoient pas ; il falloit y employer les épreuves les plus redoublées. J'en imaginai plusieurs dont une seule m'eût paru suffisante, si j'avois été moins délicat.

La première fut de lui écrire ce qui venoit de se passer entre Madame de *** & moi. Je m'imaginai que cette nouvelle lui feroit faire de terribles réflexions. Pour en rendre l'effet plus certain & plus salutaire pour lui, j'eus l'attention d'y ajouter le détail des dispositions de mon cœur. Le moindre détour m'eût rendu indigne de mon estime, & je ne voulois pas risquer de la perdre, après avoir tout fait pour l'acquérir. Je devois jusqu'au dernier

moment me représenter *la Barre* comme un homme aveugle qui ne peut plus ni se connoître, ni se conduire, & pour lequel l'humanité réclame l'assemblage de tous les rayons qui peuvent l'éclairer. Je lui disois expressément, que ce moment étoit le dernier où l'amitié auroit le droit de m'imposer des loix; que je ne connoîtrois plus d'autre autorité, que celle d'un amour qu'on auroit excité à me séduire, par une dissimulation inconsidérée, & que pouvant me procurer un bien dont la possession devoit faire le bonheur de ma vie, je n'aurois pas la foiblesse de le sacrifier à un homme qui se seroit joué de ma générosité.

Je relus ma lettre après l'avoir écrite : je fus content de la façon dont je m'y expliquois, & je la fis partir très-impatient d'en recevoir la réponse.

Je ne dissimulerai point mes véritables sentimens dans cette conjoncture décisive. Peut-être que le petit nombre d'hommes sensibles à qui cette histoire sera un jour communiquée, me sçaura gré de cette attention.

A la veille d'être, pour ainsi dire,

dans le chemin du bonheur, je ne désirois rien pour moi. Le sort de ma chere amie m'occupoit seul : je connoissois toute la vivacité de sa passion, toute l'amertume dont son âme étoit remplie, & je n'étois pas assez cruel pour souhaiter que la fortune y ajoutât l'affreuse certitude de n'être plus aimée. Je souhaitois de lui rendre son Amant, en lui faisant lire une réponse digne d'elle ; je ne pouvois ni désirer, ni concevoir un plaisir qui fût contraire à ses chers intérêts.

J'éprouvai jusqu'au soir la même agitation ; &, lorsque la réponse arriva, j'aurois volontiers consenti à en différer la lecture, si cela avoit été possible, tant mes tristes méditations me l'avoient rendue redoutable. Voici ce qu'elle contenoit :

» Si je n'avois pas fait toutes mes » réflexions en renonçant à un cœur où » je ne méritois pas de régner, j'aurois » lu avec effroi ce que vous m'appre- » nez ; &, plutôt que de me laisser ra- » vir un bien fait pour m'être tou- » jours précieux, je serois parti sur le » champ pour l'aller arracher moi-

» même aux odieuſes mains qui veu-
» lent en diſpoſer. Mais j'ai tout prévu
» en me rendant juſtice, & votre bon-
» heur ni vos réſolutions ne peuvent
» plus m'accabler. Jouiſſez de ce que
» je perds, je ne m'y oppoſe point;
» que Mademoiſelle de *** vous aime
» après m'avoir aimé, je ne trouverai
» point étrange un changement auquel
» je l'ai condamnée. Tout ce que je
» vous demande à l'un & à l'autre, c'eſt
» de m'oublier pour jamais ».

On croira aiſément que je n'éprou-vai que de la douleur en liſant cette cruelle réponſe. Mon cœur s'étoit ſa-crifié aux devoirs de l'amitié la plus pure, & c'étoit un nouveau devoir pour moi de m'affliger de tout ce qui rendoit ce ſacrifice inutile. Je pris de l'humeur contre *la Barre*; ſi je l'avois moins reſpecté dans l'objet dont il étoit aimé, je crois que je me ſerois fait de ſon procédé, un ſujet de querelle perſonnelle. Cette mauvaiſe humeur alloit me conduire aux genoux de Ma-demoiſelle de ***, pour lui apprendre le mépris que méritoit un odieux aban-don, & les favorables réflexions que

mes sentimens & ses intérêts exigeoient qu'elle fit : Je partois pour me rendre chez elle ; je m'arrêtai après avoir fait quelques pas. Non, me dis-je, je ne précipiterai rien ; j'agis ici pour moi sans m'en appercevoir, & l'amour qui m'abuse, me conduiroit trop loin : Il y a des précautions à prendre, & d'autres moyens à essayer. Ce n'est plus pour moi que je puis m'offrir comme un consolateur, à une Amante infortunée ; c'est pour elle seule ; je ne dois connoître que le plaisir de lui sauver des maux, ou d'adoucir ses chagrins.

Je voulus aussi me défier d'un zèle inconsidéré. *La Barre* pouvoit n'être ni infidèle, ni parjure. La violence de ses sentimens étoit peut-être l'unique cause de l'opiniâtreté de ses pensées ; il falloit s'en assurer tout-à-fait. Pour en juger, il eût été nécessaire qu'un heureux stratagême me l'eût pu montrer seul avec Mademoiselle de *Mésancourt* : cela n'étoit pas possible. S'il l'aimoit, son premier soin devoit être de se défier de moi, & je ne connoissois assez particulièrement aucun

des

des domestiques de la maison, pour pouvoir parvenir à me faire introduire sûrement dans sa chambre. Mais il y avoit une femme-de-chambre, assez bavarde, qui venoit quelquefois voir une femme de ma mère, & j'avois la ressource de la questionner.

A la première occasion, je me servis de cet expédient, & j'appris qu'une intelligence assez marquée annonçoit des projets de mariage. *La Barre* voyoit Mademoiselle de *Méfancourt* en particulier, dans sa chambre, & paroissoit la rechercher. Quelques particularités, que cette indiscrete ajouta, me confirmèrent ce que j'avois craint d'apprendre. J'allai peut-être trop loin, je crus trop aisément les apparences; mais la foiblesse de l'humanité m'excuse; j'étois dans une situation qui ne me permettoit pas de ne jamais faire de fautes.

Persuadé que *la Barre* avoit tous les torts, je crus qu'il ne méritoit plus aucun ménagement, & j'oubliai que Mademoiselle de *** alloit être la victime de la sévérité de mon jugement. Je parlai à cette malheureuse fille:

depuis plusieurs jours je l'avois vue sans lui laisser deviner aucune de mes idées ni de mes démarches. Elle fut prête à se trouver mal en m'écoutant ; elle pleura beaucoup, & je fus pendant une heure plus accablé qu'elle même de ce qu'elle souffroit ; car, à force de souffrir, elle ne réfléchissoit plus à la grandeur de son mal.

Lorsque ses larmes eurent commencé à couler moins abondamment, j'osai la prier de se considérer dans la situation où la mettoit l'ingratitude d'un homme qu'elle avoit trop tendrement aimé. Hélas ! dit-elle, en examinant ce que j'éprouve, je serois obligé d'envisager ce que je me dois & je n'en ai pas le courage : me laisser outrager me coûtera toujours beaucoup moins que le projet de l'oublier.... Ce seroit pourtant un effort digne de vous, répondis-je ; vous êtes bien persuadée que la raison vous le conseille. Quel autre parti pourriez-vous prendre qui ne tournât encore plus au détriment de cette ame si peu respectée. Aimer un ingrat, être témoin de son infidélité, de son bonheur auprès d'une

autre, & de son indifférence pour vous ; avoir pour témoins de ces horreurs, & pour juges de votre foiblesse, tous ceux qui connurent votre passion & la sienne ; aimer toujours & n'espérer plus ; rassembler volontairement contre soi tout ce que la fortune & l'amour réunis méchamment ont jamais pu inventer pour désespérer un cœur, voilà ce que vous voulez faire ! J'ose dire qu'un parti ou un si cruel oubli de soi-même se feroit remarquer, paroîtroit condamnable à tous les gens sensés, & je sens dans mon cœur que je vous condamnerois à mon tour..... Oui, vous me condamneriez, reprit-elle, & je ne répondrois rien à vos reproches ; mais, excepté votre mépris que je n'éprouverai jamais, & qui me feroit mourir de douleur, rien ne peut plus me toucher. Mon état est affreux, j'y succombe ; ce que vous regarderez comme obstination de mon esprit, n'est qu'épuisement de mes forces : je ne suis plus à moi, & n'ai plus le pouvoir de me conduire.... Vous auriez pourtant celui de résister à la témérité de sa passion, s'il venoit vous dire

que ſon retour vers vous dépend de votre conſentement à ſes premières volontés ? Je n'en ſçais rien, répondit-elle ? je ſuis accablée, & ne raiſonne plus : vous voyez que je fais cet aveu ſans honte ? je ne ſçais plus rougir : condamnez-moi ; mais ne ceſſez point de m'eſtimer, vous ſçavez que ma réſolution fut de ne jamais m'égarer.... Je ſçais que vous fûtes vertueuſe, & que vous l'êtes encore malgré votre aveu : ne craignez rien de la ſévérité d'un homme qui penſe avant que de juger. Si vous-vous égarez jamais, je ſçaurai toujours vous trouver des excuſes. A mon égard, je vous ai offert mon cœur parce que j'ai penſé qu'un jour il pourroit devenir conſolant pour vous d'être adorée, après avoir oublié un infidèle : vous voulez ne l'oublier jamais, & l'aimer toujours ? Votre conſtance eſt ma loi, vous n'entendrez plus parler d'un amour qui vous deviendroit odieux.

Elle fut touchée de mes ſentimens. Ses larmes recommencèrent à couler. Un excès d'attendriſſement me fit porter mon mouchoir ſur ſes yeux : elle

saisit ma main, qu'elle serra tendrement. Je me jettai sur la sienne ; ce n'étoit point un transport d'amour ; je n'étois jamais Amant avec elle, quoique toujours je l'adorasse : c'étoit le mouvement d'un cœur en qui l'attendrissement même étoit passion. Je lui dis que ce moment me payoit de tout ce que j'avois souffert pour elle ; que, tant que je respirerois, elle auroit en moi un protecteur de ses sentimens, &, s'il le falloit, un vengeur de son infortune : je ne suis rien, poursuivis-je ; &, tous les jours, le désespoir de ma vie est de n'avoir pas le pouvoir heureux de présider à votre destinée ; mais j'ai le plaisir de penser que mon courage & ma constance vous serviront quelquefois, & je ne vis plus que pour m'occuper des avantages que vous pourrez y trouver.

Nous raisonnâmes beaucoup ensuite, & nous ne conclûmes rien. J'étois assez mal secondé, à la vérité, pour imaginer quelque nouvel expédient. Elle étoit hors d'état de faire des réflexions suivies. Une des choses qui la tourmentoient le plus, étoit la beauté

de Mademoiſelle de *Méſancourt*, dont les femmes les plus vaines étoient obligées de convenir; elle redoutoit auſſi ſa coquetterie dont on parloit publiquement: elle m'en parla avec une abondance de ſincérité qui me fit craindre que la jalouſie ne détruisît les obſtacles que la raiſon avoit oppoſés juſqu'alors à la paſſion. Elle venoit de juſtifier ma crainte par l'aveu qu'elle m'avoit fait, & je jugeois que, ſi l'infidélité de *la Barre* n'étoit qu'un manége, & s'il la revoyoit avec ſes premiers ſentimens, ce moment la rendroit auſſi foible qu'elle avoit voulu éviter de le devenir.

Je la quittai, comme je l'ai dit, ſans avoir rien conclu. Je rêvai toute la nuit à ſa ſituation; &, le lendemain, le jour avoit paru avant que j'euſſe rien imaginé de raiſonnable. Je m'en ſerois moins affligé, ſi j'avois ſçu le parti qu'elle venoit de prendre. L'amour l'avoit inſpirée; &, pendant que je me déſolois pour elle, *la Barre* liſoit la lettre la plus tendre. Ce ne fut que le lendemain que je ſcus qu'elle lui avoit écrit, & ce fut par *la Barre*

lui-même que j'en fus informé. On me remit à sept heures du matin un paquet de sa part, qui renfermoit la lettre & le billet qui suivent. Le billet m'étoit directement adressé, je le lus le premier.

« Mademoiselle de *** ne veut pas » croire que la probité m'ait conduit » dans la résolution que j'ai prise ; elle » m'écrit une lettre dont je suis touché malgré son injustice : je vous » la renvoie, Monsieur, comme à son » ami & à son guide, afin qu'après » l'avoir lue & avoir pu juger de l'état où tout ceci la met, vous puissiez » me pardonner de m'adresser à vous » pour obtenir d'elle une entrevue particulière. Je présume beaucoup pour » sa tranquillité de cet entretien né» cessaire. Le moment n'en doit être » différé que le moins qu'il sera pos» sible, les circonstances me pressent, » ses sentimens me désespèrent, & je » suis forcé de paroître exiger ce » que, dans d'autres momens, j'aurois » été trop heureux d'obtenir. Si vos » conseils & son consentement font » tourner ceci comme je le désire,

» je crois que le plus court & le plus
» sûr parti seroit qu'elle me permît
» d'entrer chez elle par la fenêtre de
» sa chambre qui donne heureusement
» sur la rue. Je suis contraint, pour
» moi-même, de prendre cette pré-
« caution dont je lui demande pardon
» d'avance : elle en excusera le motif
» lorsque j'aurai l'honneur de le lui
» expliquer. J'attens une réponse déci-
» sive avant la fin de la journée; de-
» main il seroit possible qu'elle fût
» venue trop tard. Pardon, Monsieur,
» de la liberté que je prends de vous
» intéresser encore à une malheureuse
» passion qui vous a déjà donné tant
» de chagrin : j'ai besoin de me sou-
» venir combien vous futes mon ami,
» pour me permettre une démarche
» dont je sens toute l'indiscrétion ».

C'étoit bien le nom propre que *la Barre* donnoit à sa démarche; jamais je ne m'étois trouvé dans une situation aussi embarrassante. C'étoit me charger de tous les événemens qu'alloit produire une passion violente, que de s'adresser à moi pour obtenir un rendez-vous dans l'état où étoient les choses. *La Barre*

ne me donnoit pas vingt-quatre heures pour y penſer ; & , ſuivant ſes propres expreſſions , ſi je différois de le ſatisfaire , tout le bon effet de la lettre de Mademoiſelle de *** étoit perdu ; c'eſt-à-dire, qu'il ne lui reſtoit plus la moindre reſſource , & que j'allois être la cauſe du déſeſpoir , peut-être éternel, d'un cœur où j'aurois voulu répandre tous les plaiſirs. D'un autre côté c'étoit m'obliger à expoſer Mademoiſelle de *** au plus grand danger qu'elle eût couru de ſa vie. Sans expliquer mieux mes ſcrupules & mes craintes , on ſent aſſez qu'une amante éperdue d'amour & de douleur ne pouvoit que courir le plus grand riſque en recevant dans ſa chambre , pendant la nuit , un Amant pleuré comme infidéle , & craint comme abſolu.

Je fis ſur cette cruelle alternative , des réflexions ſi amères que je m'en ſentis accablé. Peut-être aurois-je laiſſé paſſé le tems preſcrit ſans me déterminer à rien , ſi les ſentimens répandus dans la lettre qu'il me reſtoit à lire , n'avoient enſuite fait paſſer dans mon cœur une pitié auſſi vive que la dou-

leur qu'ils exprimoient. Je me déterminai, & je n'aurai peut-être jamais le malheur de douter de l'innocence de ma réſolution ; mais je ne doute point que d'autres yeux ne l'enviſagent différemment, & ne me jugent avec beaucoup de ſévérité. Il faut vous faire lire cette lettre, Monſieur, afin que vous ſoyez en état de me rendre la juſtice que je crois mériter : la voici telle qu'elle fut écrite.

« Il eſt donc vrai, Monſieur, que » vous ne voulez plus être aimé de » moi ? Mon cœur me le diſoit en ſe- » cret ; je le faiſois taire, je lui défen- » dois le murmure : je me reprochois » de vous aimer trop, puiſqu'un aveu- » glement de paſſion me rendoit injuſte » & ſoupçonneuſe : c'étoit m'occuper » de votre gloire avec bien de l'opi- » niâtreté ; car, enfin, le parti que vous » aviez pris de me quitter ſans ſujet, « juſtifioit aſſez ma prévention. Je re- « ſte accablée du coup que vous me » portez ; je n'avois pas mérité d'être » malheureuſe pour vous ; il n'eſt af- » freux que ce ſoit le ſoin indiſpen- » ſable de ma réputation qui ait com-

» mencé mon horrible destinée : de
» tous les reproches que je pourrois
» vous faire, celui de m'avoir traité
» comme criminelle pour un pareil sujet
» me sera toujours le plus sensible.
» Sans mon amour, qui sera toujours
» une source de triomphes pour vous,
» vous me seriez devenu bien indiffé-
» rent après un procédé si peu croyable.
» Eh! qu'attendiez-vous donc de moi
» quand vous voulûtes m'engager à
» forcer les barrières de la dépendan-
» ce ? Quelle opinion aviez-vous prise
» de mon esprit, pour espérer que je
» pourrois y consentir? Je ne vous ferai
» point ici valoir la décence de ma
» conduite, dans tous les momens
» que nous passâmes toujours ensem-
» ble ; mais j'oserai vous dire qu'après
» m'avoir vu mille fois ne vouloir re-
» connoître de transports légitimes,
» que ceux qui me laisseroient tout à
» vous accorder, quand le devoir ne
» s'y opposeroit plus, vous ne deviez
» pas supposer qu'il pût naître des cir-
» constances où je pensasse autrement.
» Si vous aviez eu les véritables idées
» que l'amour donne, vous auriez sçu

que c'étoit pour vous-même que je me » respectois. Il y a des transports in- » nocens, je les éprouvai tous, & je » sçus pendant un tems y borner vos » desirs, ou du moins vos entreprises; » vous m'en remerciâtes souvent; vous » me disiez que vous jouissiez d'un » bonheur que vous ne pouviez pas » comprendre : je me flattois que vous » le comprendriez tôt ou tard; que » vous tireriez des lumières de votre » âme, pour concevoir que ce qui fait » le premier bonheur dans l'amour, » c'est de voir dans ce qu'on aime une » innocence défendue par l'excès de » l'amour même : J'espérois que, recon- » noissant les motifs les plus respecta- » bles & les plus flatteurs dans ma ré- » sistance, vous seriez content & char- » mé de jouir de mon âme, & vous » ne chercheriez plus à lui ravir le déli- » cieux plaisir d'être digne de vous. » Mais je me trompois, je supposois » un cœur véritablement délicat, & » il n'en existe point. L'amour n'est » que desir, on ne se propose qu'un » objet, & la constance dans les pre- » mières rigueurs n'est que condition-

» nelle. Ces rigueurs font un ingrat,
» de l'Amant le plus tendre, ſi une
» lâche eſpérance ceſſe de l'abuſer.
» Hélas! pour punir cette réſiſtance en
» nous, comme un crime, l'a-t'on
» bien définie, ſçait-on ce qu'elle nous
» coûte, & combien, ſouvent, elle de-
» mande d'amour pour triompher de
» nos ſecrets mouvemens? La nature
» eſt peu connue, l'amour mal défini
» & moins reſpecté encore; tout ce
» qui contrarie eſt odieux, & l'on ne
» voit que du caprice dans ce qui de-
» mande la peine d'être examiné pour
» paroître reſpectable..... Ce que je
» peins ici vous eſt arrivé, & m'a per-
» due. Vous avez cru que je vous
» aimois foiblement parce que j'étois
» ſupérieure à ma foibleſſe; vous-vous
» êtes fâché, vous avez pris un mou-
» vement pour une réflexion, le dépit
» a prévalu tout-à-fait, & mon déſeſ-
» poir qui n'a remédié à rien pour
» vous, qui ne m'a point ſoumiſe à
» vos deſirs, qui m'a laiſſé le courage
» d'être malheureuſe, vous a paru trop
» foible & ne vous a point touché....
» Il eſt peut-être trop tard, Monſieur,

» pour me rétablir dans votre esprit,
» ou du moins dans votre cœur ; si
» j'en crois les apparences, vous ne
» souhaitez de n'être plus aimé de
» moi, que parce que vous ne pouvez
» plus m'aimer vous-même : vous êtes
» engagé ailleurs, & vous feriez en
» vain des réflexions sur ce que je
» souffre & sur ce que je mérite. Mais
» je vous aurai du moins laissé de l'e-
» stime pour moi, en vous montrant
» un cœur que votre injustice ni vo-
» tre inconstance ne pourront jamais
» faire changer. Je vous dis ici avec
» cette franchise qui n'est connue que
» des âmes comme la mienne, que,
» dans tous les tems, & depuis le mo-
» ment où je vous vis, je vous ai
» aimé avec une ardeur qui ne peut
« être comparée qu'à celle que je crus
» vous avoir inspirée : je fus toujours
» persuadée que je ne vous aimerois
» jamais moins, & l'avenir prouvera
» que je connoissois bien mon
» cœur ; mais je fus persuadée aussi que
» jamais vous ne m'offenseriez par des
» soupçons, & vous m'avez prouvé
» que la sécurité est un faux garant du

» bonheur. De tout ce que je me pro-
» mettois d'un attachement si doux, il
» ne me reste que ce sentiment d'in-
» nocence qui subsiste malgré le mal-
» heur; &, malgré l'accablement, il ne
» peut me consoler, car il vous accuse;
» vous m'avez ravi tout ce que je tenois
» de vous, en m'ôtant le bonheur de
» vous prêter des excuses; cependant
» je vous aimerai toujours; c'est pour
» vous le confirmer que je vous écris:
» vous penserez à moi; &, sans sou-
» haiter que vous ayez jamais aucune
» raison de me regretter, j'ai le plaisir
» de penser que jamais ma mémoire
» ne vous sera indifférente, si vous
» voulez me comparer à tout ce que
» vous aimerez désormais. Cette froi-
» deur dont vous m'accusâtes quand
» je contrariai vos volontés, étoit l'ou-
» vrage d'une réflexion profonde qu'en-
» tretenoit en moi le desir d'être digne
» de vous; j'attachois à votre estime
» un prix plus grand que celui que
» vous attachiez à mon cœur; je crai-
» gnis plus de la perdre que de vous
» perdre vous-même: peut-être m'e-
» xagérai-je mon devoir; il est certain

» du moins que je m'exagérai ma ré-
» compense; mon malheur m'a éclairée
» sur le malheur de la vertu ; mais,
» quand l'amour lui refuse l'homma-
» ge qui lui étoit dû, je suis incapa-
» ble de me reprocher d'avoir trop
» exigé de lui : je m'étois peint un
» bonheur extraordinaire, je reste digne
» de ce bonheur, & je regrette qu'il
» ne puisse pas exister, sans me repen-
» tir de lui avoir sacrifié celui dont je
» pouvois jouir. Je serai toujours per-
» suadée qu'au-dessous de ces idées,
» & du rang que je voulois occuper
» dans votre cœur, on est méprisable,
» & indigne d'être aimée comme j'am-
» bitionnois de l'être. Adieu, Monsieur,
» relisez cette lettre avec quelque at-
» tention. Ne craignez pas de vous
» attendrir sur mon sort. »

Si une vague connoissance du caractère des passions avoit fait mon inquiétude en lisant le billet de *la Barre*, un respect particulier pour la vertu de Mademoiselle de *** me tranquillisa en lisant sa lettre ; & je crus devoir ne pas craindre de lui donner des conseils que sa situation exigeoit. Une lettre

si profondément pensée ; garantissoit le pouvoir d'une raison supérieure aux événemens ; &, quoiqu'elle m'eût dit elle-même qu'elle pouvoit devenir foible, je devois croire qu'elle s'étoit mal connue, & qu'elle n'avoit parlé ainsi que par désespoir.

Tranquille à cet égard, ou du moins plus agité par le chagrin de ce qui étoit, que par la crainte de ce qui pouvoit être, je ne balançai plus à la faire marcher dans la route dont *la Barre* venoit de lui ouvrir l'entrée. Vous ne vous attendez pas, Monsieur, à ne lui voir saisir que le côté favorable de la proposition qui lui étoit faite : elle ne put cacher une joie naturelle & excusable ; mais des craintes infiniment propres à me rassurer, se firent jour à travers le tumulte de ses sens. Je lui dis tout ce qui étoit propre à la déterminer, & j'eus le plaisir de voir qu'elle se rendoit à mes conseils beaucoup plus qu'à ma passion. Ce plaisir a tourné contre moi : j'éprouve, en me le rappellant, un frémissement qui approche du remords ; j'ai causé la perte de ce que j'adorois, & toujours je me

croirai criminel du mal que je lui ai fait sans le vouloir. *La Barre* n'avoit pas cessé un moment de l'aimer ; il avoit trompé le sentiment pour séduire la raison ; en revoyant l'objet le plus aimé & le plus estimable, il acquit le droit du triomphe ; il dit alternativement tout ce qu'il voulut ; la crainte, l'amour, la confiance parlèrent pour lui, il devint le maître du plus vertueux objet de l'univers, & l'excès de son bonheur rendit son amour indiscret malgré lui. Les preuves parlèrent bientôt contre eux. Madame de *** en devint furieuse. Sa malheureuse fille fut condamnée à la plus étroite prison, dans un Château abandonné : l'Arrêt du moins en fut prononcé : elle eut la foiblesse de la menacer, & nous fûmes avertis. Nous ne réfléchîmes point, il falloit l'enlever ; tous deux nous résolûmes de n'y pas perdre un moment. Si jusqu'alors j'avois conduit leur destinée par le secours d'une raison tranquille, en ce moment je ne fus plus le maître de raisonner. L'amitié aida à l'amour ; *la Barre* ne me laissa pas réfléchir un instant ; dirai-je

qu'il se mit vingt fois en un jour à mes genoux ? On le croira sans peine, si l'on a aimé tendrement : d'un autre côté, Mademoiselle de *** m'écrivit la lettre la plus touchante. Suivant ce qu'elle me marquoit, elle comptoit plus sur moi que sur *la Barre*, elle étoit prête à attenter à ses jours infortunés ; elle me prioit de me souvenir combien je l'avois aimée.... Je venois de recevoir cette lettre, & je la relisois en versant des larmes, lorsque je vis entrer dans ma chambre le frère de Mademoiselle de ***. C'étoit un jeune homme plein d'honneur, mais plus plein de morgue ; emporté, & toujours insolent dans ses discours, lorsqu'il se croyoit fondé à se plaindre. Il ne me fit pas attendre long-tems ce qu'il avoit à me dire. Son air m'annonça le plus funeste entretien, ou plutôt la scène la plus violente. Il étoit instruit du *déshonneur* de sa sœur, & de la part que j'y avois ; il étoit encore assez maître de ses mouvemens, pour ne s'en pas prendre à *la Barre*, qu'une passion fougueuse avoit emporté ; mais il n'avoit pas la même indulgence pour moi, à qui disoit-il,

la raison, la probité & les égards indispensables imposent la loi de prévenir un événement affreux pour toute une famille. Il finit son discours qui ne fut pas long, par me demander raison de l'insulte qu'il prétendoit que je lui avois faite.

Sans avoir jamais eu d'affaire dans le monde, je ne craignois pas d'être soupçonné de manquer de courage. Ce fut ce que je dis au frère de Mademoiselle de ***, en le priant avec douceur de daigner vouloir m'écouter, si une justification sincère pouvoit calmer ses sens ;..... il répondit que l'honneur ne lui permettoit pas de m'entendre, qu'il supposoit aisément que je n'avois pas agi volontairement dans ceci comme un ennemi public du bonheur des familles, qu'il jugeoit bien que j'y avois été porté par l'amitié ; mais que le public ne s'accommoderoit pas de cette excuse, & qu'il falloit se battre absolument.

En ce cas, poursuivis-je, nous nous battrons demain ; si vous agissez sans passion, le moment doit vous être égal, pourvû qu'il ne soit pas trop

différé, & je ne souffrirai pas d'ailleurs que ma chambre soit le théâtre du combat. Il y consentit, & nous convînmes de l'heure & du lieu.

Une réflexion prompte que j'avois faite, exigeoit le délai que je venois de demander. Dans quelle circonstance me proposoit-on un duel, & quel étoit l'ennemi qui me le proposoit ? Vous avez frémi, sans doute, Monsieur, en me voyant prêt à tirer l'épée contre lui : de pareils combats finissent presque toujours par la mort de l'un des deux aggresseurs ; il falloit donc que Mademoiselle de *** perdit, ou un frère, ou un ami qui lui devenoit à chaque instant plus nécessaire. Je fis cette réflexion, & elle me détermina aisément au parti que j'avois à prendre. Je fis part à *la Barre* de ce qui venoit de m'arriver. Nous enlevâmes Mademoiselle de ***, & je remis, en partant, une lettre pour son frère à un confident discret, qui se chargea de la lui faire secrettement parvenir. Je lui disois dans cette lettre, *qu'il auroit tort de croire que la crainte de la mort m'eût*

fait prendre le parti de la fuite : que je cédois à un ſentiment plus noble & plus déſintéreſſé ; & que, s'il n'avoit pas été le frère d'un objet pour qui je devois réſerver tout mon ſang & mon courage, il m'auroit vu le prévenir au lieu du rendez-vous.

Nous partîmes au commencement de la nuit, & nos meſures avoient été ſi bien priſes que nous ne fûmes point arrêtés ; j'ignore même ſi nous fûmes pourſuivis. Vous ſçavez, Monſieur, le reſte de notre malheureuſe hiſtoire juſqu'au moment où Mademoiſelle de *** nous fit craindre pour ſa vie. Je paſſe ſur tout ce qui a ſuivi ce malheureux moment. Ce ſeroit attenter à votre tranquillité pour long tems, que de vous en détailler les horreurs. Cependant vous ſeriez fâché que je terminaſſe ici un récit qui vous a attendri, & je ne ſerois pas content moi-même de mettre un terme ſi prompt à la conſolation que j'ai goûtée en vous racontant mes malheurs. Je vais donc concilier votre intérêt & le mien, en ajoutant quelques lignes à ce triſte récit.

Vous-vous êres douté, Monsieur, que lorsque *la Barre* partit de chez la Sage-Femme, ce fut pour aller se tuer : il crut que Mademoiselle de *** expiroit, & vous concevez aisément que le désespoir ait pu le porter à cette extrémité. Je fus instruit de sa mort le lendemain, & j'en fus pénétré comme d'un événement qui m'annonçoit tout ce qui pouvoit arriver de plus affreux pour mon cœur. C'est de la mort de ma chère amie que je veux parler : elle devenoit inévitable. Comment lui cacher la perte qu'elle venoit de faire ! quoiqu'accablée de son état & de ses maux, elle sentoit aussi vivement que jamais. Cet homme qui l'avoit tant tourmentée avant que de la posséder, avoit pris un caractère nouveau depuis le moment qui l'avoit étroitement uni à elle. Il étoit toujours à ses genoux ou au chevet de son lit, & lui disoit tout ce que l'amour a de plus tendre ; il ne parloit jamais que du bonheur d'avoir enfin triomphé & de sa résistance & de ses ennemis ; &, quoique ce bonheur ne fût plus que dans le sen-

timent, il en étoit transporté comme le premier jour. Nous jugions elle & moi combien il l'avoit aimée, & cette pensée nous consoloit de tous les maux que nous avoit causés son amour.

Lorsqu'elle fut revenue de l'évanouissement qui nous avoit si vivement alarmés, elle demanda où étoit *la Barre*, je lui répondis ce qui me vint à l'esprit, sans prévoir encore que mon embarras ne feroit qu'augmenter ; à chaque instant elle regardoit vers la porte, & ne le voyant point arriver, elle pleuroit & s'évanouissoit. Vers la nuit elle me dit : *Vous me trompez* ; la Barre *ne reviendra point, oh ! dites-moi ce qu'il est devenu, dites-moi s'il faut que je meure en ce moment....* Je m'épuisois à inventer des prétextes pour colorer son absence ; mais on ne trompe point le cœur d'une Amante. Enfin elle fut persuadée qu'il avoit attenté à ses jours. Hélas, dit-elle, il ne falloit pas me le cacher si long-tems ; vous m'avez laissé vivre deux jours de trop ; vous sçaviez qu'il étoit mort ; pourquoi me l'avoir dissimulé ? craignez-vous pour

pour moi une mort néceſſaire & conſolante ?

Je m'obſtinois à lui dire qu'elle le reverroit ; mais elle n'en vouloit rien croire, & toujours elle regardoit vers cette porte fatale. L'agitation de ſon eſprit étoit ſi grande, que le délire s'en ſuivit.... Je me ſentis ſoulagé. Mon plus grand tourment étoit de lui diſſimuler l'excès de ma douleur. Je me livrai à tout ce que je ſentois dès que je vis que la contrainte devenoit inutile. Combien de larmes je verſai ! avec quelle ardeur ne ſouhaitai-je pas de voir ma mort arriver avant la ſienne ! Hélas, mes vœux n'ont pas été exaucés ; j'ai vécu pour voir mourir tout ce que j'aimois dans le monde. Si quelqu'un méritoit de vivre, c'étoit elle ; jamais il n'y eut de plus parfait modéle de vertu & de beauté. Sa foibleſſe ne lui a pas fait perdre cette qualité.

L'aliénation de ſon eſprit dura pendant trois jours ; je redoutois le moment où elle finiroit, penſant très-bien qu'elle ne vivroit pas long-tems enſuite : je ne me trompois point. Dès

qu'elle eut retrouvé sa raison, elle tomba dans un accablement total ; &, je crus qu'elle alloit expirer. Pour réveiller ses sens assoupis, je lui parlai de *la Barre*, elle ouvrit les yeux ; &, me tendant la main : C'est envain que vous voulez m'abuser sur son sort, me dit-elle, il ne reviendra point, & nous l'avons perdu tous deux ; mon cœur ne s'est pas trompé un moment : vous avez vu que je n'ai jamais pu vous croire quand vous avez voulu me flatter ; je connoissois sa promptitude & sa tendresse ; hélas ! il n'a fait que ce que j'aurois fait pour lui ; mais je m'accuse de ce qu'il a souffert, & je meurs de sa mort.

Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça : elle expira une demi-heure après. N'exigez pas, Monsieur, que je vous apprenne ce que je devins, ni ce que je veux devenir après l'avoir perdue. Je n'ai plus une destinée à mon choix, & vous pouvez deviner ce que je suis capable de faire, par ce que j'ai été capable de sentir. Mes malheurs seroient finis, si ma

constance à les dévorer n'avoit été encore un peu nécessaire à la mémoire de ma chère amie. J'ai fait ce que l'amitié demandoit, & je me vois enfin au bout de la plus triste épreuve qu'un homme puisse faire de ses sentimens.

SUITE
DES FRAGMENS
DE LAURENT MARCEL.

AVENTURE D'UN NÉGRE.

HISTOIRE
D'UN HOMME SINGULIER.

L'ORAGE grossissoit à mesure que nous approchions du Village où nous devions prendre notre gîte, & nous n'étions pas sous le vestibule du premier cabaret, que le vent, la pluie, les coups de tonnerre nous annoncèrent la plus fâcheuse soirée. Néanmoins, vers le coucher du soleil, les nuages se dissipèrent, & nous commençâmes à espérer une nuit tranquille. Comme les

torrens d'eau qui avoient inondé la contrée, & pénétré jusques dans les écuries commençoient à s'écouler, nous entendimes un survenant dans la cuisine parler avec beaucoup d'action; ce qui nous obligea d'y entrer; &, comme nous lui trouvâmes un air d'étonnement mêlé de gaîté, nous le priâmes de vouloir bien nous en dire le sujet.

Un Gentilhomme, nous dit-il en riant, a pris depuis quelques mois, à son service, un petit Négre qui avoit appartenu d'abord à un Officier François. C'est ce pauvre enfant qui fait toutes les commissions de son maître. Il étoit parti ce matin pour aller à une lieue & demi, chez un Boucher faire la provision de la semaine : l'orage que vous venez d'essuyer l'inquiétant pour lui & pour ce qu'il portoit, il se prit à courir de toutes ses forces, jusqu'à ce que, se trouvant vis-à-vis notre Eglise, & voyant la porte ouverte, il y entra sans cérémonie & avec précipitation. Le maître d'école sonnoit alors suivant l'usage; &, comme de ses jours il n'avoit vu d'homme qui fût d'autre couleur que de celle de son visage, il alla se

mettre en tête que ce pauvre Laquais étoit un diable. Epouvanté de cette apparition, il abandonne la cloche & s'enfuit vers le fond du chœur. Le Négre, s'imaginant que sa terreur provenoit d'un danger pressant, le suit avec la même vîtesse. Le premier, le sentant sur ses pas, se croit à son dernier quart-d'heure. Les jambes lui manquent; il tombe sur ses genoux; &, joignant les mains, il se tourne vers le Négre & lui crie de toutes ses forces : pardon, pardon? Monsieur le diable! Je ne sonnerai plus. Cette simplicité auroit fait rire l'Africain, s'il n'eut pas été si affecté de l'orage, sans faire attention à ce risible propos, il chercha à se dérober au feu des éclairs, en se cachant derrière une armoire de la Sacristie. Le maître d'école alla pareillement se blottir sous un autel. Ces deux personnages ont passé de la sorte une heure dans les transes les plus vives. Enfin le bruit commençant à diminuer, le Laquais fut le premier à sortir de son trou; &, sans s'amuser à rassurer le maître d'école, il reprit son panier & se remit en marche. C'est lui-même

qui vient de nous conter cette risible aventure.

Elle ne contribua pas peu, en effet, à consoler tous ceux qui étoient présents aux dégats qu'avoit causés ce violent orage; & nous étions dans la disposition d'en rire, lorsqu'un Etranger, d'un maintien fort grave, s'avisa de nous imposer silence, en commençant une fort longue dissertation sur cet usage singulier de sonner pour les nuées. Je n'ai jamais approuvé, Messieurs, nous dit-il, cette coutume de sonner pour écarter les orages. Mais tel est l'entêtement des gens de village; que si le tonnerre venoit à tomber sur une Eglise, si la grêle avoit endommagé les moissons, on ne tarderoit pas de dire que cela n'est provenu que pour avoir négligé de mettre les cloches en branle; & un maître d'école qui resteroit dans son lit, au moment où l'air seroit en feu, & où la violence des vents & l'abondance de la pluie ne permettroient pas aux plus hardis d'ouvrir une porte, à coup sûr s'exposeroit à des reproches, des menaces & des injures, particulièrement de la part des femmes. Quel effet

néanmoins peuvent produire sur l'atmosphère deux chaudrons discordans, de trois à quatre cents livres pesans ; & comment une exhalaison maligne, poussée par le volume immense d'un épais nuage, peut-elle se détourner d'un Hameau, au son lugubre & sourd de quelques timbres fêlés qui ne frappent pas nos oreilles à cent pas ? Dailleurs, si telle Eglise met ses cloches en mouvement pour écarter le tonnerre, vingt autres aux environs ne manqueront pas de courir aux mêmes moyens pour se délivrer d'un aussi fâcheux voisinage, que deviendra donc la foudre ainsi conjurée de toutes parts ? Comment la tirerez vous du cercle magique où vous avez prétendu l'entourer ? Il faudra pourtant qu'elle en franchise la circonférence, & rarement elle le fera sans fracas ; ce qui est proprement provoquer le péril en voulant l'éviter. Quel est le but de ces bras vigoureux suspendus aux cordes pendant la tempête ? Pas d'autre que de s'en divertir. On sonne donc pour sonner, pour contenter les femmes & s'amuser. De telles gens ne sont pas assez philosophes pour

mesurer la distance & juger de l'approximation du tonnerre. Qu'il soit à deux lieues ou perpendiculaire à la Tour d'une Eglise, cela devient fort égal. L'espérance d'avoir une gerbe à la moisson, est un motif assez fort pour s'aveugler sur toute observation, & courir le risque d'être écrasé la corde à la main; ce qui est arrivé & arrivera, parcequ'il y aura toujours des superstitions & de l'idiotisme dans les campagnes. Ce vers d'Horace:

Feriunt summos fulmina montes

est un avertissement fondé sur l'expérience des temps; mais dont peu de gens sçavent profiter. On ne sonne pas dans les villes; mais on fait rage dans les champs, où le vulgaire grossier s'asservit à la coutume, & se gouverne par les vieux préjugés. C'est un bruit que l'on prétend détruire par un autre bruit & c'est à qui des deux fera le plus de vacarme; mais celui du Météore l'emporte sur celui des Eglises, & les grands clochers en fendant la base de la nuée, s'opposant au vent & l'arrêtant, pour

ainſi dire, dans ſon cours, facilitent la chute de l'exhalaiſon : le carreau part; &, ſemblable à une bombe, briſe l'ardoiſe, coupe les charpentes, crêve ſur la tête des ſonneurs, les tue & met tout l'édifice en flammes. Il eſt donc ſûr que ſi le ſon d'une cloche de cinquante quintaux donne à l'air aſſez d'impulſion pour écarter ou détourner un orage qui s'avance, il peut auſſi l'attirer plus promptement quand le bruit qui ſuit l'éclair eſt proche, puiſque la chûte de la foudre eſt auſſi prompte que l'éclair : il n'eſt pas moins ſûr que d'eux breloques de villages ne pourront jamais opérer le même effet, & que ſi le tonnerre ſe détourne d'un endroit où l'on ſonne, cela provient bien plus de la direction des côtes, de l'élévation des montagnes qui diviſe la colonne ſupérieure, & produit une heureuſe dérivation, que du mouvement de quelques ſonnettes diſcordantes, dont un oiſeau même, fut-il perché ſur la Tour, ne feroit point affecté. Qu'importent, après tout, ces inſcriptions gravées ſur preſque toutes les cloches : *Deum laudo, populum voco, fulgura repello.* Qu'im-

portent ces formules des rituels que les béniſſeurs de cloches ont coutume de réciter, comme pour leur procurer la propriété de détourner les tempêtes. Tout cela eſt bien plus relatif à la dévotion des Chrétiens, avertis par le ſon de la cloche qu'il faut aller à la prière, qu'à la qualité intrinſéque du métal qui ne peut cauſer d'ébranlement que par la groſſeur de ſon volume, & alors une piéce de Canon, qui n'eſt point baptiſée, peut opérer le même effet, & plus promptement encore ; parceque l'exploſion de ſix livres de poudre agite bien autrement la maſſe de l'air, que le bruit roulant d'une coupe de bronze plus propre à fatiguer l'ouïe, qu'à ſecouer les grands corps. Et, pour le dire en un mot, il eſt d'obſervation très-certaine, que de trente Egliſes la foudre tombera ſur vingt-quatre où l'on ſonne, & épargnera les ſix autres où l'on ne ſonne pas.

D'après ces réflexions il ne reſta pas le moindre doute aux gens de l'Auberge que cet Etranger ne fût un Hérétique ; &, à l'exception de Monſieur de Samberg & de moi, tous ſe retirèrent aſſez

mécontens ; en mon particulier, l'ayant observé depuis un quart-d'heure, je crus découvrir dans sa personne & même dans son habit quelque chose de singulier. Quoiqu'il parlât françois avec assez de pureté, néanmoins, par son accent, je jugeai qu'il étoit Allemand ou Polonois. Je suis très-sûr, Messieurs, nous dit-il, que mon extérieur vous a causé quelque surprise, comme il en a causé à bien d'autres personnes ; mais, quoique bien des gens se soient mis en devoir de m'interroger sur mon état & sur ma patrie, j'ai cru devoir leur refuser cette satisfaction, parce qu'elle n'avoit pour objet que la seule curiosité ; si j'en agis autrement avec vous, vous devez l'attribuer à votre discernement qui me fait comprendre que vous-vous mettez au dessus des préjugés populaires, & que vous sçavez donner aux choses leur juste valeur. Vous ne vous trompez pas en tout, lui répondis-je ; car c'est en qualité d'observateurs que nous voyageons ; &, comme vous êtes le premier sage avec lequel nous-nous soyons rencontrés, soyez aussi le premier à qui nous fas-

sions part de ce que nous sommes, & des motifs qui nous ont déterminés à quitter, pour quelque tems, notre pays. D'après le narré fidele que nous lui fimes de tout ce qui nous concernoit, il se mit fort gaiement à notre table, & ce fut à qui payeroit du meilleur appetit; puis, sans attendre que nous lui finissions une seconde prière, il se leva, fit le tour de la chambre, s'assura de toutes les portes, & reprit sa place.

Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je vais vous instruire de mon origine, de mon état & de mes sentimens. Et, d'abord, il n'est pas que vous ne sçachiez que le fameux Comte de Zinzendorf s'associa, il y a plusieurs années, quelques personnes au milieu desquelles il se flatta de vivre dans les exercices de dévotion qu'il avoit adoptés, & qu'un Charpentier de Moravie vint le joindre à Bertholsdorf, avec plusieurs familles que ces deux réformateurs ont soumises à une régle très-sage & très-humaine; toute l'Allemagne a eu les yeux sur cette nouvelle

association, connue sous le nom de *Société des Frères Moraves*; mais peu de personnes en ont jamais bien connu le gouvernement. Cette fameuse société se divise en plusieurs classes, celle des maris, celle des femmes mariées, celle des veufs & des veuves & enfin celle des filles, des garçons & des enfans. A la tête de chacune de ces Classes il y a des supérieurs, hommes ou femmes, qui doivent chaque jour en visiter les membres, leur faire des exhortations, prendre connoissance de l'état actuel de leurs ames, & en rendre compte aux anciens : sans entrer dans le détail des offices de chaque chef, je vous dirai que la plus grande partie de leur culte consiste à chanter des Cantiques ; ce qu'ils font jour & nuit, se relayant alternativement. L'esprit intérieur dont chaque membre se croit animé au moment de quelque bonne action, est le grand mobile de cette secte. Les mariages s'y font par l'autorité des anciens, qui décident si un homme est appellé par la providence à entrer dans cet état. Une parfaite égalité est établie

entre les freres : leurs biens ſon communs, & leur vie douce & innocente. Or, Meſſieurs, c'eſt dans ce corps, connu depuis ſi peu de tems, & ſi digne de l'être dans tout l'univers, que je me ſuis fait aggréger ; &, comme ſon fondateur, quoique de la confeſſion d'Auſbourg, témoigna en mourant qu'il n'étoit pas beſoin de changer de religion pour devenir ſon diſciple, j'ai ſçu juſqu'à préſent tellement allier la doctrine de l'Egliſe Romaine, à laquelle je ſuis attaché, avec le devoir des frères, que je ne ſuis ſuſpect à aucun d'eux. J'ai fait plus encore ; car, comme cette ſociété forme maintenant des établiſſemens en Vétéravie, en Hollande, en Penſilvanie, & juſques chez les Hottentots, j'ai formé le deſſein de viſiter ces différentes peuplades ; & la parfaite union qui régne dans cette ſingulière ſociété, la douceur de ſes mœurs, ſon déſintéreſſement, la ſageſſe de ſes loix, la pratique de toutes les vertus qui n'ont pas encore ſouffert de relâchement ; tout cela m'a rempli d'admiration & m'a bien dédommagé des

fatigues d'une longue navigation. C'eſt en Penſilvanie, ſur-tout, que j'ai trouvé cette image pure des premiers ſiécles chez nos bons amis les Quakers, qui, quoique diviſés des Moraves ſur quelques points & bien antérieurs à notre inſtitution, nous ont reçus & traités avec une cordialité qui ne s'eſt pas démentie, & qui, ſelon les apparences, durera long-tems. Guillaume Penn, leur inſtituteur, avoit obtenu de l'Angleterre la propriété & la ſouveraineté d'un vaſte continent dans l'Amérique au ſud de Maryland, pour le dédommager de pluſieurs avances que ſon père avoit faites dans quelques expéditions maritimes. C'eſt-là qu'il réſolut d'établir ce qu'il appelloit la première Egliſe: le climat de cette contrée, le plus doux de l'univers, lui parut fait pour ſes mœurs. Sa ſecte étoit nommée celle des *Trembleurs*, dénomination ridicule; mais qu'ils méritoient par les tremblemens de corps qu'ils affectoient en prêchant & par un naſillonement aſſez ſemblable à celui des Capucins. Fatigués des conteſtations éternelles des

gens d'Eglise : prévenus contre tout ce qui s'appelle Evêque, Prêtre, Ministre, Pasteur ; n'appercevant qu'orgueuil, rapacité, haine inplacable dans ceux qui doivent donner l'exemple des vertus contraires ; persuadés que tout étoit dégénéré en querelles scholastiques & que le fond de la doctrine évangélique étoit absolument perverti, ces hommes singuliers prirent le parti d'abolir le Sacerdoce, le culte & les traditions : plus de baptême, plus d'hierarchie, plus d'autel ; la charité fut le grand pivot de cette religion ; les biens devinrent communs ; chacun tint pour une maxime qu'il n'y avoit chez les hommes ni Sainteté, ni Majesté, ni Eminence, ni grandeur, & qu'on ne doit flatter personne : il leur fut défendu de se courber, de s'agenouiller, & même d'ôter le chapeau devant qui que ce fut, de porter des habits de soie, ni d'aucune Etoffe trop recherchée. Tous s'engagèrent à ne jamais jouer, ni chasser, ni assister à aucun spectacle. Le jurement leur parut une chose abominable, même en justice ; & il fut arrêté qu'ils ne

prononceroient jamais que le *oui* ou le *non;* en un mot, la guerre leur fit tant d'horreur, qu'il fut établi qu'on ne réſiſteroit jamais à ceux qui nous attaquent; qu'on ne prendroit les armes en manière quelconque, pas même pour la défenſe de ſes poſſeſſions & de ſa vie. Il eſt évident que de pareils ſtatuts avoient été tracés dans le fond même de l'Evangile, & tout ce que le Quakériſme admet & obſerve, a été recommandé expreſſément par Jéſus-Chriſt & ſes Apôtres; il n'eſt pas moins ſûr, que former une pareille ſociété dans les derniers tems, étoit retracer l'image des premiers ſiécles du Chriſtianiſme, & que c'eſt ainſi que Saint-Clément, Tertullien, tous les Apologiſtes de la religion du Meſſie, nous ont repréſenté ceux qui l'avoient embraſſée ſous les premiers Céſars. Toute l'erreur de ces ſages Fanatiques conſiſtoit donc à décréditer les faits, les monumens & les uſages; à ſupprimer les objets de la Foi, les Miracles, les Sacremens, les Prophéties; à rejetter toutes les autorités, & à

établir sur leurs débris l'illumination intérieure de l'esprit de Dieu prêt à éclairer tous ceux qui le servent dans la droiture & la simplicité du cœur. Cela étoit extravagant, je le sais, & rien ne caractérise plus des hommes ignorans que de confondre ainsi les abus & la doctrine, de rejetter un culte, parce qu'il a été altéré, une croyance, parce qu'elle a été combattue, & une religion, parce qu'il y a eu des Rébelles, des superstitieux & des Persécuteurs. Mais, enfin, ces Réformateurs imprudens jouissent de la paix, tandis que les autres Chrétiens se déchirent; & jamais il ne leur est arrivé de troubler l'ordre de la société : on les voit répandus dans les villes de l'Angleterre & ailleurs, saluant qui les salue, sans jamais ôter leur chapeau, traitant tout le monde de frères, ne donnant le *vous* à personne, (pas même au Roi, à qui ils disent : *sois-tu heureux & juste*) toujours tranquilles, toujours bien-veillans, toujours prêts à obliger jusqu'à leurs plus mortels ennemis. Charles II. déclara

Penn, Souverain des bords & territoire de la rivierre de Ware, qui, proprement, n'appartenoient à perſonne; ſi la Grande Bretagne n'avoit eu ce pays que par droit de conquête, les Quakers auroient rejetté un tel aſyle; ils ne regardoient le prétendu droit de conquête que comme une violation du droit de la nature, & comme une rapine : mais cette contrée n'étoit alors réclamée par perſonne : les originaires même de ce nouveau monde demeuroient aſſez éloignés dans l'épaiſſeur des forêts. Lorſqu'ils reçurent l'acte de cette propriété, le Chancelier leur dit : « Mes amis, Jupiter un » jour ordonna que toutes les bêtes de » ſommes vinſſent ſe faire ferrer : les » Anes repréſentèrent que leur loi ne » le leur permettoit pas. Eh bien, dit » Jupiter, on ne vous ferrera pas : mais, » au premier faux-pas que vous ferez, » vous aurez cent coups d'étrivières ». Un tel diſcours, dans la bouche d'un Magiſtrat, étoit une indécence révoltante; mais Penn s'en conſola, en bâtiſſant dans ſes nouveaux domaines la

ville de Philadelphie, qui signifie amitié fraternelle ; accordant à chaque Colon cinquante acres de terre, & le droit d'avoir, en conséquence, part à la législation, défendant aux Avocats & aux Procureurs de prendre jamais d'argent, permettant toutes les religions, & établissant la liberté de conscience. Douze beaux Temples ont été bâtis dans cette Cité, & un grand nombre dans sept autres villes, & plus de mille Bourgades. Le commerce y est très-florissant. Du Port de la Capitale partent tous les ans plus de cent vaisseaux pour les différens ports de l'Univers. La réputation si bien méritée de cette République est parvenue jusques dans notre établissement de la Haute-Lusace ; nous avons été charmés qu'il y ait eu au monde des hommes qui nous ayent précédés dans des maximes, des loix & une réforme si amies de la paix. Plusieurs d'entre nous se sont déterminés à aller les chercher au Cap de bonne-Espérance & dans la Pensilvanie; & la générosité avec laquelle on les a reçus, l'air d'aisance de ces

aux Quakers, aux Moraves & à tout ce qu'on nous raconte des Sauvages du Paraguay, sous la direction des Jésuites. Je me fais honneur, me dit-il, d'appartenir à ce Corps trop peu connu : leurs biens & leurs habitations sont situés dans la Baronie de Thiers, où ils s'occupent uniquement à cultiver leurs propres domaines. Chaque famille forme différentes branches qui habitent une maison commune. Le nombre des branches est fixé par une Loi qu'eux-mêmes se sont imposée. Un seul fils se marie dans la Communauté, pour entretenir la branche qu'il doit représenter après la mort de son père. Les autres enfans des deux sexes se marient au-dehors. Quelque soit la valeur des biens du père, la portion de ces derniers dans la succession est fixée, pour les garçons, à cinq-cents livres, & à deux-cents francs pour les filles ; usage consacré par l'association, mais qui n'est certainement pas dans les règles de l'équité ; c'est l'unique abus sur lequel j'ai crû devoir leur faire des observations solides qu'ils ont reçues avec docilité

qu'avoit tenu mon père, n'étoit, après tout, qu'une épreuve dont il s'étoit promis un bon succès, jamais étonnement ne fut semblable au sien quand il s'apperçut qu'il n'étoit plus question de grimaces, mais d'une maladie sérieuse. Il se repentit alors de sa trop grande rigidité, & se hâta de rappeller dans sa maison les plaisirs de la table & du jeu; & comme, malgré ses mécontentemens, il avoit toujours conservé pour son épouse un véritable fond de tendresse, elle se réveilla plus que jamais dans la circonstance où cette infortunée commençoit à succomber sous le poids de ses angoises. Il l'accabla de prévenances & de caresses; il alla jusqu'à lui demander pardon de sa prétendue barbarie: il ne quitta point le chevet de son lit. Mais il avoit affaire à un caractère revêche, & incapable de se plier à ses desirs. Elle reçut ses assiduités avec mépris; elle regarda ses excuses comme un rafinement d'insulte; elle ne cessa de lui dire les choses les plus outrageantes. Il voulut lui parler de moi; &, au nom de son fils, elle fit paroître tous les mouve-

mens de l'averſion la plus marquée. Jamais on ne vit tant de répugnance pour un enfant qui ne lui avoit jamais cauſé de déplaiſir; car, enfin, ni par lettres, ni de vive voix, ni par ma conduite, ni abſent, ni préſent, je ne lui avois jamais donné aucun ſujet de me haïr & de me perſécuter. Sa fille devoit être, à jamais, l'unique objet de ſa tendreſſe, ſi l'on peut appeller tendreſſe un attachement qui ſe bornoit à la promener dans les cercles, à lui interdire le travail, à la fixer au jeu des après-dînés entières, à lui meubler la tête de maximes pleines d'eſtime pour elles, & de dédain pour les autres. Madame de Sêle mourut donc par l'art du Médecin, par les tortures de ſon imagination, qui lui repréſenta ſon mari comme ſon bourreau, & la contrainte dans laquelle il s'étoit cru obligé de la tenir comme le plus haut période du mépris & de la méchanceté. Mon père m'apprit, par une lettre, tout le détail de cet accident inattendu. Je ne pus m'empêcher de donner des larmes à la perte d'une perſonne qui, dans la vérité, ne les

docilité, & en vertu desquelles je présume qu'ils ne feront pas long-tems à se corriger. Quoiqu'il en soit, dans chacune de ces communautés, on choisit un chef, qu'on appelle *Maître*, & qui a l'inspection générale des affaires; c'est lui qui vend, qui achète & en qui réside la confiance des Associés. Sa femme n'est employée qu'aux derniers emplois de la maison, tandis que l'épouse de celui qui se trouve le dernier de la société a le premier rang entre les femmes, & est appellée *Maîtresse*. C'est elle qui a l'œil sur la boulangerie, sur la cuisine & sur les habillemens. Excepté le Maître qui s'occupe des affaires du dehors, tous les autres Associés s'employent différemment à tous les travaux rustiques. Une femme a soin de l'éducation des enfans. Elle les conduit à l'école, à la messe de Paroisse & au catéchisme. Tous les huit jours, chaque membre de la société reçoit une petite somme d'argent pour ses menus-plaisirs. Ces bons laboureurs vivent dans l'aisance & sont fort charitables.... Il n'en fallut pas tant à mon

Auvergnat ; pour me faire naître l'envie d'ajouter à mes observations une visite à ces heureux payſans. Nous quittâmes enſemble l'Amérique, nous arrivâmes ſans infortune à la Rochelle, d'où nous-nous rendîmes en peu de tems dans la Baronie de Thiers, où je ſéjournai pendant quinze jours, qui me ſemblèrent quinze minutes. A la fin je me ſéparai de mon-ami & de ſes concitoyens, pénétré de reconnoiſſance & d'admiration. Depuis ce tems, j'ai parcouru ſix Provinces, toujours évitant les villes & les ſociétés bruyantes, faiſant ſur ma route la dépenſe d'un ſimple pélerin, & aimant mieux promener de la ſorte mon exiſtence ſolitaire, que de recourir aux Meſſageries & aux Voitures publiques, parce qu'elles ne ſont pour la plupart compoſées que de gens curieux, babillards, médiſans & indiſcrets. A préſent que je quitte les frontières du Royaume, mon deſſein eſt de traverſer, toujours inconnu, les Pays-Bas Autrichiens, la Veſtphalie, la Haute-Saxe, pour me rendre au milieu de

mes frères, où j'ai ma mère, ma femme & deux sœurs, qui toutes ont embrassé le hermétisme, ou la secte des Moraves. Je les avois quittées dans la vue de visiter les côtes du nouveau continent d'Amérique, qu'occupent les Disciples de Penn & de Fox; &, m'étant convaincu par mes propres yeux de la vie heureuse de cette respectable nation, de sa tolérance, de l'accueil qu'elle fait aux Etrangers, du goût prédominant qu'elle a pour ceux de notre secte, & des moyens qu'elle me destine pour y subsister d'un travail honorable, je me hâte d'en aller conférer avec elles, & de les engager à me suivre dans cette délicieuse contrée. C'est dans son sein que j'irai finir le reste de ma carrière; c'est dans la Pensilvanie où je trouverai des campagnes fertiles, des habitans industrieux, des manufactures en honneur. De trois cents mille habitans qui vivent sur cette côte, il y en a deux-cents mille Etrangers. On peut, pour douze guinées, y acquérir cent arpens de très-bonne terre, & dans ces cent arpens on est

véritablement Roi ; car on eſt libre, on eſt citoyen ; vous ne pouvez faire de mal à perſonne, & perſonne ne peut vous en faire. Vous ne connoiſſez point le fardeau des impôts ; vous n'avez point de cour à faire, & vous ne redoutez pas l'inſolence d'un ſubalterne important.

HISTOIRE DE M. DE SÊLE.

Nous louâmes, deux jours après, des places dans un bateau de transport qui remontoit la Loire jusqu'à Roane ; & nous sortimes de Nevers le huitiéme jour après notre arrivée en cette ville. Notre compagnie n'étoit composée que de gens grossiers, tels qu'on en trouve dans les barques & les coches d'eau, & à la réserve du fils d'un Marchand de Lyon, le reste nous parut si extraordinairement commun, que nous prîmes le parti de garder le silence pendant tout le tems de la route. Quant à ce jeune homme, sa figure, & la politesse de son abord nous flattèrent beaucoup. J'ai toujours admiré la force de cette sympathie qui, dès le premier instant, nous fait aimer

une perſonne dont la naiſſance & les qualités nous ſont inconnues. Nous ne fûmes pas long-tems ſans découvrir que l'ame de ce François étoit auſſi belle que ſa figure. Il ne fut d'abord queſtion que d'honnêtetés & de prévenances, ordinaires chez les perſonnes bien-nées ; mais le Chevalier ne lui eût pas plutôt appris qui nous étions, qu'il redoubla de conſidération à notre égard, & parut fort curieux d'apprendre les motifs & les particularités de notre voyage, qui devinrent la matière de nos entretiens pendant le reſte du jour. Nous voulumes enſuite exiger de lui la même complaiſance, & nous le ſuppliâmes, de la meilleure grace, de nous parler avec la même ſincérité. A cette propoſition, le Lyonnois pouſſa un profond ſoupir, & répandit quelques larmes qui nous touchèrent ſenſiblement. Nous ſommes ici, nous dit-il à demi-bas, confondus avec une troupe de gens groſſiers qui s'affecteroient peu de mon récit, & ne feroient que l'interrompre par leurs criaillemens & leurs ſottiſes ; mais, ſi

nous avons le bonheur d'avoir notre particulier ce soir, attendez-vous à apprendre des choses qui n'ont encore été dévoilées à personne, & qui vous feront connoître que le malheur n'est pas toujours incompatible avec une grande fortune. Nous eûmes, en effet, l'avantage de ne pas être confondus avec la troupe du bateau; &, tandis qu'elle occupoit une table commune dans une espèce de poële joignant la cuisine, l'hôte nous fit préparer le couvert dans une chambre de derrière, & hors de toute communication. Ce fut là que l'inconnu, après avoir soupé, nous fit part de ses aventures en ces termes:

Je suis, nous dit-il, fils d'un marchand Galonnier de Lyon, où ma famille, de tems immémorial, a toujours tenu un rang distingué dans le corps des Commerçans. A l'âge de seize ans, Albert de Sêle (c'étoit le nom de mon père) épousa la fille d'un riche jouaillier de Paris, qui n'en avoit que treize. Vous savez que, chez nous autres François, nous aimons à l'excès les bizar-

reries, & que nous en mettons jusques dans nos alliances. Mon père & ma mère n'étoient guères en état de connoître & de sentir la force de l'engagement qu'on leur avoit fait contracter, & l'enfance jouissant encore de ses droits, pendant plus de trois ans, la famille ne fut occupée qu'à réprimer l'excès de leurs inconséquences & de leurs folies. Les jeux les plus puériles étoient les leurs; les polissonneries de Collége, & toutes les étourderies qui caractérisent des individus sans raison, entroient absolument dans leurs goûts. Monsieur de Sèle passoit tout le jour à jouer au volant, à crayonner, sur un papier, des figures grotesques, à faire mille niches aux domestiques de mon grand père, jetter des pierres à tous les chiens dans la vue de les mettre aux prises ou les animer contre lui. Son épouse s'amusoit à monter des poupées, à briser des aiguilles, déchiqueter des dentelles, & gronder sa femme-de-chambre. Pour contenir des personnages si incommodes, il falloit recourir aux menaces, & quelquefois

aux voies de fait, ce qui les faisoit pleurer tout le jour, comme de véritables enfans. Pendant tout ce tems, il n'y eut entr'eux ni forme d'établissement, ni estime, ni goût du travail, ni amitié conjugale. A la fin, les premières idées se développèrent, le tempérament se forma, & ma mère me mit au monde quatre ans après la célébration de son mariage. Il étoit naturel que, provenant d'une pareille tige, mon éducation fut fort négligée. Madame de Sèle, en effet, prit si peu de soin de moi que la famille m'arracha de ses bras, pour me confier à une robuste paysanne qui me donna le lait, me sévra, & me tint chez elle jusqu'à l'âge de sept ans. Cet acte de rigueur fit bouder ma mère pendant plus de trois mois ; mais ce qui contribua plus que tout le reste à la consoler, fut la naissance d'une fille qu'elle aima avec fureur, & qui, ayant eu le malheur d'être élevée selon ses principes, devint encore plus ridicule que celle qui lui avoit donné le jour.

C'est bien à regret, Messieurs, que

je vous trace un portrait qui me fait rougir, & sera toujours pour moi une source d'amertume. Les parens, qui les premiers en essuyèrent tous les dégoûts, ne furent pas long-tems à se repentir d'avoir uni de si bonne-heure ces deux insensés ; mais le mal étoit sans remède, & il falloit bien se résoudre à attendre tout de Dieu & du tems. En effet, l'age qui change les caractères comme les visages & les modes, vint à bout de murir Monsieur de Sèle. Sorti comme d'une profonde léthargie, il commença à connoître le poids du lien qu'il avoit contracté ; les affaires eurent pour lui quelques attraits : il s'y appliqua peu-à-peu, il réfléchit, il eut honte de s'être livré à des amusemens qui l'avoient rendu la fable de la ville, & il se hâta de réparer cette faute par une sérieuse application au commerce, auquel mon grand-père le destinoit. Il n'en fut pas ainsi de Madame de Sèle, qui aux premières folies fit succéder des caprices, des hauteurs, des goûts si bizarres qu'ils firent le supplice de son mari.

Né avec un cœur naturellement bon, son premier soin fut de représenter à son épouse l'intérêt qu'ils avoient l'un & l'autre à se gouverner par les maximes de la raison ; qu'indépendamment de l'estime publique qu'ils ne manqueroient pas de gagner par une conduite réfléchie, il y alloit encore du crédit de leur commerce, qui exigeoit des ménagemens & des lumières qu'on n'acquéroit que par la surveillance, & par un travail constant & soutenu ; qu'enfin sa famille fondant sur eux toutes ses espérances, ils seroient bien condamnables de ne pas profiter de tous les moyens qu'elle leur offroit, pour les rendre heureux & contens. Mais c'étoit parler à une sourde, qui ne vouloit prendre leçon que d'elle-même, & qui, par un redoublement de caprices, plongea mon père dans une abyssme d'inquiétudes & de peines, dont il n'eut jamais le courage de s'affranchir. Aucun Epoux ne porta plus loin la complaisance. Croyant s'apercevoir que sa femme aimoit les fleurs, il en fit venir ; non-seulement

de Portugal & d'Italie, mais encore du Mexique, de la Chine & des Indes. Une caisse de vingt griffes & autant de cailleux, lui revenoit jusqu'à deux cents pistoles. On ne parloit à Lyon que du parterre de Madame de Sêle. Les curieux désœuvrés venoient souvent s'y extasier à la vue d'une Tulipe en beau calice, & panachée de couleurs singulières. Les Roses, les Lys, les Pivoines, tant de Fleurs si étoffées, si riches, si brillantes en étoient bannies, & ne paroissoient propres qu'à garnir les plattes-bandes d'un jardin potager. Ce n'étoit point dans ces compartimens si mignons qu'il falloit chercher l'éclat, les odeurs & le volume; la singularité en faisoit tout le mérite. Une oreille d'Ours tirant sur le noir étoit un spectacle unique pour les connoisseurs. Une plante baroque, arrivée de la côte de Malabar, & bien inférieure aux végétaux de nos prairies, donnoit matière à des dissertations ridicules, qui duroient des après-dinés entières. Mais cette fantaisie couteuse eut son période, & le goût des oiseaux

& des petits chiens succéda aux fleurs en moins de deux ans. Deux perruches criardes, & un bichon tout chassieux, coutèrent plus qu'un beau cheval de monture. A peine dix mois furent écoulés que tous ces animaux malpropres furent bannis des appartemens, & remplacés par des Pantins. Vous connoissez ces petites figures de carton, qui, par le moyen d'un fil, prennent toutes sortes d'attitudes ? Cette extravagance venoit de s'introduire parmi nous, & Madame de Sêle fut une des premières à l'adopter. Sur les miroirs & sur toutes les tapisseries, elle suspendit des Pantins qu'elle s'exercoit à faire mouvoir & à montrer à tous ceux qui avoient la bassesse d'applaudir à cette fantaisie dépravée.

Un aventurier lui persuada de faire tirer son portrait sur une pièce d'ivoire qui n'avoit pas six lignes de diamétre, & il suffit qu'il lui protesta que cela étoit absolument du bon ton, pour la déterminer à débourser, à cet effet, vingt louis. Cette miniature fut enchassée dans une tabatière d'or, qui n'en coutoit pas d'avantage.

Mon père avoit une suite de tableaux de famille depuis son tris-aïeul ; c'étoit un spectacle flateur que cette collection de graves personnages, dont l'habillement simple lui traçoit les mœurs du dernier siècle ; mais ce fut par là-même qu'ils déplurent à son épouse ; &, après avoir exercé sa raillerie sur leurs soubrevestes, leurs fraises, leur chevelure négligée, & leurs moustaches, elle porta l'indignité jusqu'à les livrer à la discrétion de ses Domestiques, qui les placèrent sous les vestibules, & jusqu'au fond de écuries : de vilains camayeux dont la France étoit alors infectée, prirent la place de ces meubles respectables, sans que mon père osât s'y opposer. Ce ne fut pas tout encore ; car il fallut avoir un cachet de famille, malgré les preuves parlantes de notre roture : on but le vin à la glace, dans une saison où le rafraîchissement couroit autant que la liqueur ; on mangea des pois verts en février, & lorsque leur valeur se portoit à dix pistoles le litron. Le seul pain-béni qu'elle fit donner à la Paroisse, à titre de Bour-

geoisie, fût payé quarante écus, parce que Madame de Sèle désiroit qu'il fût tout environné de cierges. La bénédiction d'une cloche chez des PP. Cordeliers, dont elle voulut être la maraine, lui fit dépenser cent louis en repas & en ornemens d'Eglise. Les frais de ses grossesses avoit quelque chose d'étonnant ; loin d'agir & de marcher, ma mère, sur les premiers soupçons, s'étendoit dans un large fauteuil, faisoit allumer nuit & jour, à ses côtés des bougies, & exigeoit qu'un Médecin passa, dans sa chambre, une partie de la semaine : c'est dans cet acoutrement qu'elle recevoit à toute heure des visites de condoléance, sur des maux qu'elle n'éprouvoit pas. Retournant, à pied, un Dimanche à midi & demi d'une messe basse, & ayant fait un faux pas, elle en fut affectée, au point que pendant trois semaines, elle accabla mon père de reproches & d'injures. Mais, si ma mère dans le particulier se déshonnora par des caprices & une dépravation d'idées qui la faisoit maudire de tous ses Domestiques, c'étoit en-

core pis dans la Société, où elle affichoit l'orgueil le plus indécent & la médisance la plus odieuse.

Elle avoit l'art de trouver des vices aux personnes les plus dignes d'éloges, ou de les charger de ridicules, qu'elle sçavoit grossir avec le ton de la malignité la plus insultante.

L'un de ses passe-tems chéris, étoit de troubler les sociétés, de détruire les liaisons d'amitié, de semer par-tout l'aigreur, & de mettre aux prises des familles entières par des suppositions & des bruits qu'elle répandoit avec adresse, & dont le succès lui causoit une joie qu'elle avoit la hardiesse de faire éclater sans aucun ménagement.

Mon père, qu'une telle conduite affligeoit infiniment, crut que, pour faire diversion à des amusemens si cruels, il devoit me retirer des bras de ma nourrice, & confier à son Epouse le soin de mon éducation. La voix de la nature, disoit-il, fera bientôt cesser toutes les sotises, & rectifiera les vices du cœur. Mais cet expédient, loin d'avoir un heureux succès, ne contribua

qu'à développer le mauvais caractère de Madame de Sêle. J'en fus accueilli de la manière la plus inhumaine; & à peine m'eût-elle apperçu, qu'elle cria à sa Femme-de-Chambre, « vîte vîte, » ôtez de mes yeux cette masse de » chair, cette figure platte & villa- » geoise : en vérité, Monsieur de Sêle » a bien mauvaise grâce de prendre » tant de soin d'un pareil mâgot ! »

J'avois, comme je crois vous l'avoir dit, environ sept ans; &, n'ayant jamais reçu, jusqu'à cet âge, que des prévenances & des caresses, ce procédé me frappa de telle sorte que je me mis à pleurer de la meilleure foi du monde : mes larmes ne firent qu'augmenter l'aversion de ma mère pour moi. « Ah ! le vilain, poursuivit-elle, » j'ai la tête rompue de ses brailleries. » Où est donc ma fille ? » Mais, lui dit-on, Madame, encore un coup, c'est votre enfant, « taisez-vous, imperti- » nente ; il vous appartient bien de » contrecarrer mes ordres. »

Il fallut donc obéir; on me porta dans l'appartement de mon père qui fut

touché de mes pleurs; mais, n'ayant pas assez de fermeté pour s'opposer à une pareille conduite, il fallut dès le lendemain me renvoyer à la campagne: j'y vécus encore neuf ans parmi des rustres, qui m'auroient dénaturé, si le Curé de la paroisse n'eût pris de mon enfance un soin tout particulier. Cet honnête-homme m'apprit lui-même à lire & à écrire, m'enseigna ma religion; &, en dépit de ma mère, il cultiva un fond qui lui rapporta quelque fruit. Ce fut dans ces entrefaites qu'il se hazarda de venir trouver mon père & de lui faire, à mon sujet, des remontrances, avec cette noble hardiesse que donne la vertu quand elle plaide une bonne cause. Monsieur de Sêle, pour s'épargner un détail qui ne pouvoit tourner qu'à sa honte, lui fit part d'un projet qu'il avoit, disoit-il, formé depuis quelques années; c'étoit de m'envoyer à Rouen chez un riche Négociant, son correspondant, & où j'apprendrois le commerce plus facilement qu'à Lyon, à cause de la proximité de la mer. Le bon Ecclésiastique vint

m'annoncer cette nouvelle, qui, dans la position disgracieuse où je me trouvois, ne pouvoit que m'être agréable. Je souscrivis aux vues de Monsieur de Sêle; je mis ordre à mon petit bagage, & pris congé de ma nourrice & de son mari. Le Pasteur s'épuisa en conseils, & me dit, en m'embrassant, des choses si excellentes, qu'elles se gravèrent profondément dans mon esprit, & que je m'en suis toujours souvenu avec reconnoissance.

Nous arrivâmes à Rouen vingt jours après, & j'y trouvai un bourgeois si honnête, si dévoué à me former au commerce, si plein d'estime pour ma famille, que c'est proprement de mon entrée chez lui que je commençai à sentir les douceurs de mon existence. Cependant mon père ne gagna rien en m'éloignant de chez lui; à peine en eût il annoncé la nouvelle à sa femme qu'elle répondit avec une dureté dédaigneuse. A tout cela Monsieur de Sêle ne répliquoit pas un mot, se concentrant dans ses peines, & laissant agir & parler une marâtre, sans avoir

le courage de la croiser en rien. Une modération si condamnable ne fit qu'aggraver le joug qu'elle lui imposoit ; &, quelque tems après mon départ, elle voulut lui en faire sentir toute la dureté, en prétendant marier sa fille, qui n'avoit qu'environ seize ans. Monsieur de Sêle essaya d'abord de la détourner de ce dessein, par la raison que ma sœur étoit trop jeune : « Eh, quoi ! » répondit-elle, avec fierté, étois je » beaucoup plus vieille quand je vous » épousai ». J'en conviens, dit mon père, & c'est précisément le souvenir des puérilités auxquelles nous-nous livrions alors, qui me détermine à différer cette alliance. C'étoit le premier acte de fermeté dont Monsieur de Sêle se fût encore rendu capable ; aussi fit-il sur son épouse une telle impression, qu'elle accabla son mari d'injures, & poussa l'audace jusqu'à lui interdire sa présence. « Allez, Monsieur, » lui dit-elle, vous êtes indigne des » égards qu'une femme *de mise* comme » moi veut bien avoir pour un bourgeois aussi épais que vous. Il est dé-

» cidé que ma fille épouſera le Che-
» valier de Durmont, ce Mouſque-
» taire ſi joli, ſi galant; c'eſt un parti
» pris; &, s'il vous arrive d'y trouver
» à redire, nous-nous paſſerons bien,
» pour cela, de votre avis comme pour
» tout le reſte ». Ce fut à ce coup qu'enfin la patience échappa à mon père; & que, dans le tranſport de ſon indignation, il lui répondit en ces termes: « Méchante mère, c'étoit donc
» peu d'avoir juſqu'à ce jour fermé
» les yeux ſur des caprices & des fo-
» lies qui me ruinent; c'étoit peu
» d'avoir ſouſtrait à votre averſion le
» ſeul fils ſur lequel je fondois mes eſ-
» pérances; c'étoit peu de m'être atti-
» ré le mépris des honnêtes-gens par
» l'empire que j'ai eu la foibleſſe de
» vous laiſſer prendre dans ma mai-
» ſon; vous voulez encore combler
» vos extravagances par un mariage
» qui va me rendre la fable de toute
» la ville. Je vous ai adorée, j'ai
» voulu vous rendre heureuſe, j'ai
» eu la foibleſſe d'encenſer vos défauts,
» je me ſuis aveuglé ſur vos déporte-

» mens ; mais cette criminelle com-
» plaisance n'ayant produit que des ef-
» fets malheureux, je me trouve à
» présent contraint d'en arrêter les
» progrès ; oui, je vous en priverai
» de ces plaisirs qui outragent mon
» honneur, & sont si préjudiciables
» à mes enfans. Comme votre chef
» & comme leur père, j'ordonnerai,
» selon mon gré, de leur sort & du
» vôtre ; &, dès-à-présent, je vous re-
» lègue dans cette chambre, où mes
» domestiques ne vous rendront au-
» cun service que ceux pour les-
» quels ils auront obtenu mon agré-
» ment. Adieu, Madame ; &, s'il
» vous prend envie de vous élever
» contre ma volonté, nous avons en-
» core la ressource d'un couvent, &
» quelque chose de plus redoutable,
» pour vous mettre à la raison ».

Un trait de fermeté auquel personne ne se seroit attendu, fit tomber ma mère dans des convulsions de désespoir. Tout ce dont l'orgueil méprisé, & la longue habitude de l'indépendance peuvent rendre capable, se renouvella

dans cette femme jusqu'à la fureur. Elle se mit à pousser de grands cris, comme s'il se fût agi des dernières violences. Les gens de la maison, pour se conformer aux intentions de leur Maître, affectèrent de ne pas les entendre. Le jeu, la bonne-chère, les fainéans parasites disparurent. Madame de Sèle, privée de toute société, resta étendue sur un sopha, gémissant, menaçant & se livrant à un délire de fantaisies qui faisoit le supplice de sa femme-de-chambre. Pendant cette captivité, mon père se présentoit quelque fois à ses yeux, & d'un air railleur lui offroit un cannevas & des aiguilles, en disant : « Occupez-vous, Madame, le » travail est un préservatif contre l'en» nui ». Outrée de ces avis ironiques, elle saisissoit la laine & la toile, & les lui jettoit au visage. La pauvre enfant, disoit Monsieur de Sèle avec une feinte compassion ; son poulx s'éléve, & sa bile s'échauffe : vous verrez qu'il faudra peut-être appeller le Médecin. Mon père ne croyoit pas dire si vrai ; car la prison de sa femme occasionna

une si profonde hypocondrie, qu'il fallut de nécessité recourir aux consultations & aux médicamens. Un de ces hommes qui ne prolongent les maladies des riches, que pour grossir leurs mémoires, se chargea de la traiter, & prit exprès le contre-pied du régime qui devoit rendre à ma mère le calme & la santé. Son avis fut qu'elle gardât continuellement la chambre, qu'elle se crût très-malade, & qu'elle s'interdît toute dissipation ; & il ne lui parla que des dangers qu'entraînoient le tumulte & la variété des plaisirs. Lorsque le reméde opéroit puissamment, & que la malade accablée de tristesse, éprouvoit des gonflemens sérieux qui menaçoient ses jours, cet honnête coquin changeoit alors de batterie, & ordonnoit des lénitifs & des potions antihistériques.

C'est ainsi qu'il la fit successivement passer du repos à la mélancolie, & des calmans aux boissons chaudes & destructives qui ruinèrent sa constitution délicate, & enfin lui causèrent la mort. Comme la conduite sévère qu'avoit

méritoit que parce qu'elle m'avoit donné le jour : &, malgré les dégoûts qu'elle m'avoit fait essuyer avec tant d'injustice, la voix du sang l'emporta. Comme l'intention de Monsieur de Sèle est de me rappeller à Lyon, je me suis hâté de quitter la Normandie pour venir adoucir ses peines, & lui témoigner, par mon travail & mon attachement respectueux, que je ne suis pas indigne de son estime & de son amitié.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de faire renouveller leur abonnement, si leur intention est de continuer.

TABLE

Du 1er Vol. de Janv. 1785.

La Belle Pénitente, Pag. 3
L'Ecole des Pères & des Mères, ou les trois Infortunées. 17
Hiſtoire d'Emilie, 18
Hiſtoire de la Comteſſe d'Orbeval, 23
Hiſtoire de Julie, 27
Les trois Infortunés, 30
Hiſtoire d'un homme ſingulier, 148

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume du mois de Janvier 1785 de *la Bibliothèque des Romans*. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix diſtingué de ſes Coopérateurs, & l'abondance des ſources le rendront toujours intéreſſant & précieux. A Paris, ce 20 Décembre 1784.

Signé RAULIN.

M. DCC. LXXXV.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques, concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER, 1785. 2e *Vol.*

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER, 1785. 2e *Vol.*

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LES AVENTURES MERVEILLEUSES
DE DON SYLVIO DE ROSALVA,
Par l'Auteur de l'Hiſtoire d'Agathon, traduit de l'Allemand, 2 volumes *in*-12, 1769.

C'est ici une Parodie ou plutôt une Critique de quelques Contes de Fées, genre ingenieux, agréable même dans ſes origines, mais devenu

funeſte, en général, par le grand nombre des imitations, & par le mauvais goût des imitateurs.

M. de Wielland, dont nous avons parlé avec diſtinction, plus d'une fois, & qui jouit, en Allemagne, d'une ſorte de célébrité, &, en France, d'une juſte eſtime; M. de Wielland, diſons-nous, Auteur de ce nouvel Ouvrage, laiſſe à décider ſi, en voulant faire ſentir le défaut du genre, il n'y a pas encore ajouté par le défaut de la manière, & par la liberté quelquefois indécente des idées & des images. Nous oſons lui reprocher deux torts qui ſe trouvent rarement réunis, celui de ſe faire deviner, & celui de ſe laiſſer entendre. Il régne un aſſez grand chaos dans ſes deux volumes; & cette obſcurité s'éclaircit quelquefois par des jours qui offenſent la pudeur. Nous ſommes perſuadés que le Traducteur doit prendre ſa bonne part du reproche que nous oſons nous permettre; mais nous croyons auſſi que M. de Wielland, en ayant à ſe plaindre de lui, n'auroit pas tout-à-fait raiſon de ſe plaindre de nous.

Quoiqu'il en ſoit, cette production fait honneur à l'imagination de l'Auteur. L'intention de l'eſprit y eſt par-tout répandue, & pluſieurs traits la manifeſtent ſenſiblement. Beaucoup d'Hiſtoires y ſont trop longues, & il eſt preſ-

que impossible d'en rendre compte : la morale, d'ailleurs, y est beaucoup trop épargnée, comme nous l'avons dit : quelques-unes sont plus courtes, & l'agrément, l'intérêt ou la plaisanterie y régnent incontestablement ; mais elles tiennent au tout, & il ne nous est guères possible, par cette raison, de les faire connoître sans altérer leur caractère, ou affoiblir leur mérite. Nous-nous bornerons à une ou deux seules citations qui ne peuvent que faire plaisir.

Don Sylvio, & *Donna Félicia* ont tous deux un genre de folie qui se développera dans le récit qui va suivre.

PEDRILLO après un bon repas, partagé avec Dom Sylvio, son Maître, s'étoit endormi, ainsi que lui ; & son sommeil avoit duré près de trois heures, lorsqu'il se réveilla. Se trouvant alors entièrement refait, il se leva, sortit de sa tannière, & alla voir ce que faisoit son Maître, qu'il avoit laissé couché sur le gazon, dans un endroit écarté. Mais quel fut son étonnement, à l'aspect des personnes qui se présentèrent à lui ! Deux jeunes Dames ha-

billées en Bergères, & qui cachées, en partie, par des rosiers, se tenoient auprès de *Sylvio*, qu'elles paroissoient contempler fort attentivement.

Elles étoient de l'âge de seize à dix-sept ans, & si belles, toutes deux, que Pédrillo douta si ce n'étoient pas de ces Nymphes, ou de ces Sylphides qui apparoissent ordinairement en songe à son Maître. Plus il les regardoit, plus il se confirmoit dans l'idée que, de sa vie, il n'avoit rien vu de si beau.

L'une des deux étoit plus grande, & plus dégagée que l'autre. Elle étoit vêtue tout de blanc; &, au lieu de fleurs naturelles, elle portoit des fleurs de diamans dans ses cheveux. L'éclat de ses bijoux, cependant, étoit effacé par l'éclat de ses beaux yeux, autant que la blancheur de sa gorge & de ses bras surpassoit celle de son habillement.

Pédrillo, ébloui, ne douta pas que ce ne fût la Fée *Radiante*, elle-même; & ce qui le confirmoit dans sa brillante idée, étoit de voir dans un certain éloignement, deux Pages si beaux & si reluisant d'argent, qu'on ne pouvoit les prendre que pour des *Salamandres*.

Dans ce moment, tous les petits doutes qui, de tems en tems, s'étoient élevés dans son esprit, sur l'existence réelle des Fées, disparurent; & il crut voir la Fée favorite & protectrice de son Maître.

Dans cette prévention flatteuse, il s'approcha d'elle, quoiqu'en tremblant; &, s'étant apperçu qu'elle parloit à une autre, il se cacha derrière le buisson le plus voisin, & écouta très-attentivement, osant à peine respirer.

Avouez, disoit la plus petite (qui étoit une jolie brune, des plus éveillées & des plus piquantes) avouez que vous ne pouvez regarder ce jeune-homme, sans être émue. Qu'il est beau! quelles boucles de cheveux! quel charmant visage! Ce ne sont que des lys & des roses. Je crois qu'Endymion parut moins dangereux aux yeux de la Déesse. Ne seriez-vous pas tentée d'être sa Diane!

» Je crois que tu es folle, répliqua » la prétendue Fée: quelle idée!... je » l'avoue, cependant, Laure....; en » effet, il est beau.... mais, s'il s'é-

» veilloit..... le plus ſur ſeroit de » nous retirer ».

Vous avez raiſon, Madame, répliqua la petite, d'un air malin. Auſſi que faiſons-nous ici ? Il peut s'éveiller à tout moment ; & que penſeroit-il de nous voir devant lui, occupées à le regarder comme ſi nous n'avions jamais vu un jeune garçon beau & vermeil.

» Mais, répliqua la Dame, je voudrois bien ſçavoir qui il eſt. Sa figure & ſon ajuſtement annoncent » une perſonne au-deſſus du commun ».

Oh ! je vous le promets ; il n'y a pas de ſang plus noble que celui qui coule dans ſes veines ; cela eſt évident.

» Mais qui peut-il donc être ? Je ne » connois perſonne dans tous ces environs ».

Je le crois bien, interrompit Laure. Il y a à peine un mois que Madame eſt ici ; & ſon antipathie pour ces figures campagnardes ne lui a pas encore permis de faire connoiſſance avec elles, à l'exception du Licencié Dom

Gabriel, que vous aviez déjà connu à Valence, & de Monsieur votre frère, vous ne fréquentez personne que les Rossignols de votre parc, & les Agneaux de votre bergerie.

» Ne parles pas si haut, lui dit la » Dame; je crains qu'il ne s'éveille à » tout moment: je ne voudrois pas, » pour tout au monde, qu'il nous » vît..... Mais, dis-moi, Laure, » conçois-tu ce qui peut avoir con- » duit ici, sans aucune suite, ce jeune » homme qui doit avoir un rang, & » des domestiques pour l'accompagner ».

Il n'est pas si seul que vous le pensez, mes belles Dames, leur dit Pédrillo, qui ne pouvoit plus se contenir, lorsqu'il vit que la Fée étoit une Dame, & la Nymphe une espèce de Femme-de-chambre.

La petite frayeur que cette voix causa à nos belles, parce qu'elles ne sçavoient d'où elle partoit, disparut dès qu'elles apperçurent Pédrillo, qui étoit un garçon d'une physionomie heureuse & tout-à-fait gaie.

Je vois bien, continua-t-il, que vous êtes curieuses de sçavoir le nom

& l'état de ce beau dormeur. Si vous me permettiez de n'en rien dire..... Car il nous importe beaucoup qu'une certaine vieille tante que nous fuyons, n'apprenne ce que nous sommes devenus ; mais je pense qu'à de si belles jeunes Dames, je ne risque rien de dire notre secret : vous ne ressemblez ni aux niéces, ni aux tantes de la Fée *Fanfreluche*.

Expliquez-vous un peu plus clairement, mon ami, lui dit la vive Laure, accompagnant ces mots d'un regard que Pédrillo ne laissa pas tomber à terre ; mais dépêchez-vous, sans quoi nous risquons d'éveiller votre Maître.

Soyez sans inquiétude, à cet égard, répondit Pédrillo ; il n'a pas fermé l'œil de toute la nuit ; &, quand il est une fois dans les bras du sommeil, le ciel s'écrouleroit sans qu'il s'éveillât. Il s'est endormi de lassitude ; car, depuis hier au soir, nous avons fait, au moins, vingt-quatre lieues.

Vingt-quatre lieues, & à pied, dit Laure, faisant l'étonnée !

Ma belle Demoiselle, on va très-vîte, quand on est conduit par les Fées.

Je le crois ; mais qu'entendez-vous être conduit par les Fées ?

Ventrebleu, Mademoiselle, voilà une question un peu embarrassante ; mais, pour vous répondre en peu de mots, c'est que nous cherchons (entre nous soit dit) une Princesse, proprement dit, un papillon, dont mon Maître est amoureux ; &, quand nous l'aurons trouvé, mon Maître le changera en Princesse, & l'épousera. Voilà le mot, croyez-moi ; mais, je vous en prie, bouche clôse là-dessus : il faut que nous soyons sur nos gardes contre certains Nains, qui ont des prétentions sur notre Princesse, & qui pourroient bien déranger nos projets, s'ils en avoient connoissance.

Que dites-vous de notre rencontre, Madame, dit Laure en se tournant vers sa Maîtresse ! Avez vous jamais entendu parler de la sorte ! On auroit de la peine à faire des rêves aussi extravagans.

» Mais qui est donc ton Maître, de» manda la Dame » ?

Oh, pour ce qui regarde mon Maître, Madame, c'est bien le gentil-

homme le meilleur, le plus libéral, le plus debonnaire, le plus ſçavant & le plus brave que vous ſauriez trouver dans toute l'Eſpagne.

» Je ne veux ſçavoir que ſon nom. » Comment s'appelle-t-il » ?

Il s'appelle Dom Sylvio de Roſalva, & moi Pédrillo. Il eſt fils de Dom Pédro de Roſalva, qui étoit mon parrein ; voilà pourquoi je m'appelle Pédrillo, c'eſt-à-dire, Dom Pédre en petit ; mais je grandis, Madame, comme vous le voyez ; &, quand je ſerai plus grand encore, tout-à-fait grand, j'obtiendrai un des Marquiſats ou Comtés que la Princeſſe apportera en mariage à mon Maître.

Pédrillo dit cela d'un ſi grand ſérieux, & d'un air ſi naïf, que nos belles ne doutèrent pas un inſtant du dérangement de la cervelle de ces deux honnêtes-gens. Voici plus que Dom Quichotte, dit la Soubrette à ſa Maîtreſſe : Le Maître amoureux d'un papillon, & le Valet qui compte ſur un Marquiſat ! Il y a là de quoi rire.... Mais, l'ami, vous nous avez parlé tantôt d'un papillon dont votre Maî-

tre étoit amoureux, & qu'il doit changer en Princeſſe ! Apparemment vous avez voulu dire qu'il étoit amoureux d'une Princeſſe changée en papillon par quelque Enchanteur.

Vous l'avez deviné, s'écria Pédrillo, vous l'avez deviné ; voilà le cas, préciſément ; & c'eſt qu'elle doit être paraphraſée en Princeſſe. Mais, pour ne pas mentir, il me paroit, entre nous ſoit dit, que la Fée *Rademante* qui a promis ſa protection à mon maître, n'a pas tout-à-fait le ſoin qu'elle devroit avoir de nous ; & je crains toujours que la fin de ceci ne ſoit pas fort heureuſe.

Qu'elle Fée eſt-ce donc ! demande la Soubrette. *Rademante* dites-vous !.... Eh, qu'elle s'appelle comme elle le voudra dit la Dame, d'un air chagrin, nous n'avons pas le temps de nous embaraſſer de Fées, ni de Papillons ; il ſera nuit avant que nous arrivions à *Lirias* ! que penſera mon frere de notre longue abſence !

A ces mots, elle s'éloigna, pour aller joindre ſon équipage ; & il eſt temps d'apprendre au Lecteur ce qu'étoit, de

nom, d'état, & de caractère, cette belle, que l'amour venoit de blesser d'un trait aussi imprévu.

Elle se nommoit Donna Félicia, comme je l'ai dit, & étoit veuve de *Don Miguel de Cardéna* qui avoit eu la discrétion de mourir, à l'âge de soixante dix ans, après deux mois, seulement, de mariage, & laissant sa très belle & très-jeune veuve riche d'autant de biens qu'elle avoit d'attraits. Malgré sa grande fortune, elle vivoit à la campagne, où elle avoit plus de liberté de se livrer à un certain penchant romanesque auquel l'imagination & le cœur avoient également part.

Les Poëtes avoient dérangé son esprit, à peu-près comme les Contes de Fées avoient égaré celui de Don Sylvio.

Si celui-ci avoit l'imagination remplie de métamorphoses, d'enchantemens, de Princesses, de Papillons, de Lutins, de Nains, &c ; celle de Donna Félicia l'étoit de tableaux poëtiques, de Bergers d'Arcadie, & d'aventures amoureuses ; aussi ne s'étoit elle jettée dans les bras d'un Mari qui n'étoit ni jeune, ni galant, ni poëte, que parce que ses

riéheſſes, dont elle eſpéroit diſpoſer dans peu, la mettroient en état de réaliſer tous ces beaux projets d'une vie libre & toute amoureuſe qu'elle s'étoit faite, ſelon ſes idées poëtiques.

Donna Félicia poſſédoit, outre une rare beauté, tous les agrémens qui tiennent lieu de beauté aux femmes, & des talens ſupérieurs à la beauté même; on peut bien croire que celui des vers en faiſoit partie.

Que le mot de ſympathie paroiſſe aux oreilles de beaucoup de nos ſages modernes, auſſi poëtique, auſſi myſtique, & auſſi magique que l'on voudra, nous n'en connoiſſons point d'autre pour déſigner une eſpèce d'affection que nous ſentons, au premier aſpect de telle ou telle perſonne qui nous eſt inconnue; affection, qui ſe diſtingue très-viſiblement de toutes les autres eſpèces d'inclination, d'amitié, d'amour, tant dans ſa cauſe que dans ſes effets. On diroit que les ames de ces créatures ſympathiſantes ſe ſont connues & aimées dans un état antérieur; ou qu'il y a des *ames-ſœurs*, comme le dit un Poëte Anglois.

Donna Félicia avoit vu, avoit distingué cent jeunes-gens aimables, & également riches des dons de la Nature qui tous s'étoient empressés auprès d'elle avec l'amour le plus vrai, & les manières les plus aimables ; aucun n'avoit pu lui inspirer ce sentiment si inexplicable, & si extraordinaire que Don Sylvio, sans le savoir, & sans y avoir contribué, avoit fait naître en elle, à sa première vue ; sentiment qui, dans la dixième partie d'une minute, lui en avoit plus dit, que jamais n'avoient pu lui faire éprouver tous ses admirateurs ensemble ; en un mot, un sentiment qui lui auroit fait comprendre aisément (si l'état extatique dans lequel elle se trouvoit alors lui eût permis de s'examiner un peu) qu'elle seroit capable de sacrifier avec plaisir à ce jeune inconnu, toutes les fortunes & toutes les couronnes que cent Rois aimables auroient pu lui offrir.

Voyons quels seront les effets de cette sympathie, ou par quels signes, du moins, elle commencera à se manifester.

Les deux Dames avoient déjà fait

une bonne partie du chemin, sans que Donna Félicia eût ouvert seulement la bouche. Laure, qui savoit bien à quoi elle rêvoit si profondément, attendoit qu'un soupir sortît de cette bouche adorable. Le moment vint, & la conversation commença.

Vous êtes extraordinairement rêveuse, Madame.

» Reveuse !

Oui, Madame, & presque mélancolique même, si un tel mot convenoit à un visage sur lequel le chagrin même paroîtroit charmant.

» Je ne sçais ce que tu veux dire » par-là. Il me paroit que je suis d'aussi » bonne humeur que je l'ai été toute » la journée.

Pas tout-à-fait, Madame,

» Et pourquoi ne le serois-je pas, » s'il vous plait !

Je n'en sçais rien; mais il me paroit qu'un soupir vous est échappé ?

» Un soupir !

Oui, mais un de ces petits soupirs, de cette sorte de soupirs, qui échappent à une fille de quinze ans, lorsqu'un

joli garçon demande sa sœur ainée en mariage.

» Tu fais là d'impertinentes compa-
» raisons, Laure ; tu change une sim-
» ple respiration, en un soupir, pour
» pouvoir dire une plaisanterie qui t'a
» coûté un quart d'heure de méditation.

Je vous remercie du compliment que vous faites à mon esprit ; mais, comme vous ne voulez ni paroître rêveuse, ni avoir soupiré, nous changerons de discours, si vous le souhaitez.

» Je ne suis point du tout disposée
» à causer ce soir.

C'etoit bien un charmant endroit que celui où vous avez cueilli les roses qui (pour dire la vérité) commencent à se faner sur votre sein !... c'étoit un charmant endroit !

» Il est vrai.

Un de ces charmans endroits que les poëtes se plaisent tant à décrire ; & j'espère que Madame ne se repentira pas d'y avoir mis pied à terre..... nonobstant le jeune Endymion que nous y avons trouvé endormi ; avouez, Madame, qu'on ne voit rien de si beau à Valence !

» Tu me parles avec une vivacité » qui me feroit presque croire que tu » es épriſe de lui.

Peut-être Madame auroit-elle plutôt lieu de croire cela de moi, ſi je ne diſois rien de lui.

» Je te comprens, & tu t'imagine» ras là-deſſus tout ce que tu voudras; » mais je t'aſſure que ſa beauté ne m'a » pas paru auſſi ſurnaturelle que tu » voudrois me le faire accroire.

Beauté ſurnaturelle; ce n'eſt pas ce que je voulois dire; car je ne me connois pas en choſes ſurnaturelles; mais vous avouerez qu'il eſt infiniment plus beau que *Don Alexis*, ce perſonnage ſi important à Valence que les Dames ne ſauroient attendre ſa viſite ſans impatience, & qu'il n'y en a aucune, excepté Donna Félicia de Cardéna qui ne fut très-flattée de le poſſéder pendant quelques heures.

» Plus beau que Don Alexis! ce » n'eſt pas beaucoup dire; pour moi » je ne l'ai jamais pris que pour un fat » très-inſipide, dont le plus grand méri» te conſiſte dans une main potelée, » & des dents blanches, en y com-

» prenant celui de nous dire, tout » en graſſeyant, forces platitudes, & » de les débiter avec toute la ſuffiſance » poſſible.

Mais auſſi comment ai-je pu m'aviſer de citer ce Don Alexis ! En effet je n'ai jamais pu concevoir ce que les Dames trouvoient en lui de ſi extraordinaire. Qu'il y prenne garde. Si ſon malheur vouloit que Don Sylvio ſe montrât ſeulement à Valence, il ne lui reſteroit vraiſemblablement pas aſſez de mérite pour ſéduire le cœur d'une Soubrette.

» Je ne ſcais de quel œil tu as re- » gardé ce Don Sylvio : je conviens » qu'il m'a paru aimable ; mais pour » être ſi beau que tu le dis.....

Madame s'eſt ſervi du vrai terme : aimable, voilà le mot, c'eſt ce que je voulois dire ; car en effet ſa beauté n'eſt pas ſans défauts. Des cheveux blonds.....

» Châtains, veux tu dire !.....

Eh bien ſoit, châtains ; mais comme il a de ſi belles couleurs (on diroit preſque le teint d'une femme) ſes cheveux paroiſſent blonds.

» Et à moi, il me paroit que la » nature se connoit mieux que toi en » assortimens de couleurs : ses cheveux » vont parfaitement bien à la couleur de » son visage.

Vous conviendrez, du moins, qu'il devroit avoir un air plus mâle ! si on l'habilloit en femme, *Donna Léonore de Zuniga*, qui se connoit si bien en hommes, y seroit trompé la première, je vous en réponds.

» Il est vrai que ce n'est pas un » Hercule ; mais je trouve que, malgré » la finesse & la délicatesse de ses » traits, il a quelque chose de grand » & d'héroïque dans sa physionomie, » que tu aurois du remarquer, l'ayant » examiné aussi attentivement.

Il paroit, en effet, que Madame a observé ce jeune-homme avec plus de justesse dans un moment, que moi dans un quart-d'heure. Mais que dites vous de sa bouche ? J'avoue qu'elle est belle, mais un peu trop petite, à mon avis.

» Je voudrois bien savoir pourquoi » tu affectes de ravaler en lui succes- » vement tout ce qu'il a de plus beau,

Je demande pardon à Madame, si je dis les choses comme je les pense; j'irois plus loin, sans la crainte de lui déplaire....

» Me deplaire, à moi !.... tu es » folle; mais, à dire la vérité, je ne » suis pas plus sage que toi de prêter « l'oreille à tes folies. Que me fait, » véritablement que Don Sylvio soit » beau, ou qu'il ne le soit pas !

Vous avez raison, Madame; il suffit qu'il soit *Aimable*; voilà le grand point. Je crois avoir lu, quelque part, que rien ne nous paroit si beau, que ce que nous aimons.

» Si cela étoit, tu devrois être fu- » rieusement épriſe de notre inconnu; » car, selon toi, & quoique tu en » disses, l'Appollon du Vatican n'est » pas d'une beauté plus parfaite que » Dom Sylvio ».

Ce dernier a, du moins, sur l'autre l'avantage de respirer; & c'en est un bien grand à mon avis.

» Cessons de badiner. Dis-moi, » Laure, te souviens-tu de ce que » Pédrillo nous a dit de lui » !

Si l'on peut ajouter foi à ce que ce

garçon disoit, notre inconnu doit être de très-bonne maison, fils de *Dom Pédro de Rosalva*, dont feû Monseigneur votre père parloit souvent, comme d'un Officier de grand mérite. Mais, pour dire mon sentiment, ce Pédrillo a pu exagérer la vérité.

» Cela est possible : l'extérieur trom-
» pe souvent, & il est à l'avantage
» de Dom Sylvio, sans contredit ;
» mais tes raisons, je t'en prie ».

Mes raisons..... elles peuvent n'être pas bonnes. Mais être amoureux d'un papillon ; croire qu'il a un Nain pour rival ; qu'une Fée le protége ; que, par le secours de cette Fée, le papillon doit être changé en Princesse ; tout cela est passablement fou, à ce qu'il me semble ; & ce qu'il y a de pis, c'est que le Pédrillo a proféré tout cela d'un air si ingénu, & d'un ton de sincérité si désolant, qu'il n'y a pas moyen de croire qu'il ait voulu badiner. Voilà ce qu'il y a de désespérant.

» Je t'avoue, Laure, & pour quoi
» t'en ferai-je un mystère, que ce
» jeune homme m'intéresse ».

Oh, pour le coup, vous ne disconviendrez pas d'avoir soupiré.....

Voilà certainement un Dialogue plein de finesse & de goût, & M. de Wielland, n'eût-il écrit que ce petit nombre de pages, mériteroit certainement une partie de la réputation qu'il s'est acquise. Mais achevons de faire connoître son talent pour le badinage. Voici un chapitre qui en offre, dans un autre genre, une preuve qu'on nous saura gré d'avoir donnée.

Dom Sylvio avoit toujours continué son chemin avec son fidéle *Achâtes*, s'entretenant avec lui des divers sujets que les aventures de leur voyage leur fourniſſoient : ils se reposoient de tems-en-tems dans ces agréables bosquets, dont les charmantes contrées de Valence sont entrelacées comme de guirlandes.

Ils se trouvoient dans un petit bois de cyprès, où la chaleur du jour les avoit fait entrer ; & ils s'amusoient à contempler cette vue riante qui s'étend sur les plaines fleuries des deux rivages du *Guadalaviar*, lorsque Pédrillo fit une découverte qui paroiſſoit promettre

mettre une fin heureuſe à tous les ſoucis, chagrins amoureux, & courſes déſeſpérées de notre Héros.

Allons, courage, Seigneur, s'écria-t-il en ſautant de joie; nous avons trouvé notre Princeſſe, à moins que je n'aie la berlue. Ne voyez-vous pas, là-bas, ce papillon bleu qui voltige autour des roſiers!

Pédrillo ne ſe trompoit pas tout-à-fait; car c'étoit effectivement un papillon bleu; & Don Sylvio ſouhaita trop que ce fût ſa Princeſſe, pour ne pas adopter le préjugé flatteur de Pédrillo. Allez, Seigneur, lui dit celui-ci; gliſſez-vous inſenſiblement de l'autre côté, moi j'irai de ce côte-ci; il ne nous échappera pas; & je penſe que la Princeſſe n'aura qu'à vous voir pour voler tout de ſuite entre vos mains.

Le papillon parut juſtifier l'eſpérance de Pédrillo: il vint au-devant de Don Sylvio, voltigeant toujours autour de lui: celui-ci s'en approchoit déjà, & lui tendoit les mains, treſſaillant de joie & de deſirs, lorſque le malheur de notre pauvre amant voulut

qu'un autre papillon, gris-blanc, se jetta sur le bleu avec une hardiesse qui est propre à cette espèce coquette. Ce nouveau-venu prit, à la barbe de son rival, des libertés..... des libertés à faire mourir un rival.

Don Sylvio, outré, comme on se l'imagine, entra dans une fureur d'autant plus grande qu'il crut entrevoir dans la résistance du papillon bleu, une nouvelle raison pour se persuader que c'étoit la Princesse. Il se jetta donc entr'eux, & fut assez heureux pour assommer son rival, d'une baguette qu'il avoit entre les mains. Mais ce mouvement effraya la prétendue Princesse, qui s'envola, à toutes aîles, poursuivie par Don Sylvio & Pédrillo, & mît son vengeur hors d'haleine.

Le hazard voulut que trois ou quatre filles d'un village voisin, après s'être fatiguées à couper de l'herbe, s'assirent sur le bord de la rivière pour se reposer à l'ombre : elles s'y amusèrent à faire des guirlandes des fleurs qui abondoient autour d'elles.

Le papillon bleu, se croyant hors de danger, & tenté par les fleurs,

s'approcha de ces filles : une d'entre elles fut assez adroite pour le saisir ; &, voulant le conserver, l'attacha par un fil, de manière qu'il pouvoit voltiger autour d'elle, liberté dont il profitoit assez bien.

Don Sylvio, qui étoit déjà assez proche pour observer ce jeu, dit à Pédrillo : Je vois enfin l'issue du songe dont l'explication me mit hier matin dans un si grand embarras ; c'étoit un avis de la Fée, mon amie, qui me faisoit pressentir ce qui m'arrive aujourd'hui, afin que je prisse mes mesures pour ne pas tomber dans les mains de mes ennemis. Vois-tu cette Nymphe qui est assise là-bas, à l'ombre, tenant le papillon bleu attaché à un fil, & tournant autour d'elle.

Une Nymphe, dites-vous, répondit Pédrillo. Ventrebleu, Seigneur, je crois que vous-vous moquez ; cette créature ressemble à une Nymphe comme je ressemble à une botte de foin. C'est une paysanne, tout comme ces autres qui se sont retirées à l'ombre.

Je suis déjà trop accoutumé à avoir tort avec toi, répondit Don Sylvio,

pour me fâcher de ton impertinence. Je ſçais ce que je dois en penſer, grace à la Fée Radiante; & tu la prendras, tant que tu voudras, pour une payſanne; je te dis qu'elle me rendra ma princeſſe, ou j'y perdrai la vie.

Seigneur, répondit Pédrillo, quand il s'agira de Salamandres, de Sylphes, d'Eſprits & d'autres choſes ſemblables, qui ſont au-deſſus de la portée d'un homme du commun, je céderai volontiers à votre grandeur; mais, en fait de payſannes, il en eſt tout autrement; celles-là ſont tout-à-fait de ma compétence; & je crois m'y connoître mieux que vous. Je voudrois bien ſçavoir depuis quand vos Nymphes ſentent l'ail, & portent des cotillons où les trous ſont comme le nombre des jours de l'année! En un mot, Seigneur, c'eſt une payſanne, & une des plus naturelles, des plus épaiſſes, des plus reconnoiſſables qu'il y ait au monde. Elle vous cédera ſans peine le papillon bleu; il ne vous en coûtera pas la vie, tout au plus quelques maravédis.

Don Sylvio, qui n'entendoit plus

raiſon quand ſon imagination étoit frappée, ne daigna pas répondre à ces paroles : il marcha tout droit à la Nymphe ſuppoſée, & lui demanda ſon papillon.

» Que m'en donnerez-vous, Seigneur » ? dit la payſanne, en riant.

Tout ce que tu voudras, répondit Don Sylvio.

» Eh bien, donnez-moi donc le » bijou qui vous pend au cou, lui dit » la Nymphe ; je le donnerai à ma » petite ſœur qui eſt au logis ; &, ſi » vous y ajoutez encore une demi » réale, le papillon & le fil ſeront à » vous ».

Maudit nain verd, s'écria Don Sylvio, en tirant ſon ſabre, & écumant de rage, n'eſpères pas que, ſous cette figure empruntée, qui prouve aſſez ta poltronerie, tu puiſſes te moquer de moi impunément. Meurs, ſcélérat, ou rends moi le papillon, ſur lequel tu n'as aucun droit, & que je t'arracherai de ton maudit cœur, dût-il m'en coûter la vie.

On s'imaginera aiſément que la

belle Nymphe, à une apostrophe si peu gracieuse, accompagnée de si terribles menaces, ne put faire autre chose que de crier de toutes ses forces. Pédrillo, que la folie de son maître allarmoit justement, se jetta entre la Nymphe & lui, en tâchant de le désarmer. Pendant ce tems, les autres Nymphes, qui virent traiter si mal leur compagne, étoient accourues : elles fondirent sur Don Sylvio, & sur Pédrillo, comme des furies, si bien que nos Héros eurent toutes les peines du monde à se défendre contre leurs poings rudes, & leurs ongles fourchus.

Malheureusement l'Amant de la jeune Nymphe, prise pour le nain verd, travailloit aux champs, à une petite distance du lieu de la scène, avec deux ou trois autres payſans. Les cris lamentables de ces femmes, & le danger de sa maîtresse, à qui Pédrillo étoit sur le point d'arracher les cheveux, le mit tellement en fureur, qu'il accourut, accompagné des autres payſans. Il arracha des mains de Pédrillo un gros bâton qu'il tenoit, &

en rossa les agresseurs, d'une telle manière que, malgré la belle défense qu'ils firent, ils succombèrent enfin à la multitude de leurs ennemis, & restèrent, moulus de coups, sur le gazon.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

MÉMOIRES

DE M. DE BERVAL.

1 *vol.* 1784.

SUIVANT l'Editeur, c'eſt ici une nouvelle édition faite à ſes dépens. On ſera peut-être bien-aiſe de connoître ſon motif. Nous allons le faire parler lui-même.

» Me promenant, un matin, dit-il, dans » les rues, je m'arrêtai chez un Libraire qui me » préſenta quelques livres; un ſeul petit vo- » lume m'étoit inconnu; je l'achetai. Quand » j'eus le loiſir de le parcourir, je fus étonné » de n'y point trouver ces brillantes diſparates, » ces mots empruntés d'un art, quand on parle » d'un autre; ces ah! ces réticences, ces » expreſſions ridicules, ces ſentimens exagérés,

» qui font rejetter, avec impatience & dé-
» goût, une partie des écrits du jour. Une
» élégante ſimplicité, un ſtyle aiſé, naturel,
» plutôt le ton de la converſation, que celui
» du récit me rendirent la lecture de ces mé-
» moires extrêmement agréable. Je ſouhaitai
» de connoître l'Auteur; je voulois le voir, le
» remercier d'avoir fait des portraits où l'on
» découvre le caractère de l'humanité, d'avoir
» raconté des traits honnêtes, & non pas des
» vertus giganteſques, & ſur-tout d'avoir évité
» ce fol enthouſiaſme dont on remplit à pré-
» ſent juſqu'à la plus fade brochure.

» Avec ce deſſein formé de rechercher l'ami-
» tié de cet Auteur, que je me peignois aima-
» ble, & d'un commerce doux & facile, je par-
» lai du livre à tout le monde; perſonne ne
» l'avoit lu; j'allai de Libraire en Libraire, ils
» n'étoient pas plus inſtruits, & le nom de
» l'Auteur me reſtoit inconnu. Voilà une pri-
» vation ſenſible. Pour m'en dédommager, en
» partie, je pris la réſolution de faire réim-
» primer l'Ouvrage, dont je jugeai qu'il ne
» reſtoit plus d'exemplaires; & j'exécute mon
» projet aujourd'hui ».

Une ſeconde édition d'un Ouvrage auſſi mo-
derne, que perſonne n'a lu, qu'aucun Libraire
ne connoît! cela eſt aſſez extraordinaire. Que

ſont devenus tous les exemplaires ! Un ennemi de la Société les a donc tous fait diſparoître ! Il faut le croire, & remercier l'Editeur de réparer ſi bien un tort qui, ſans lui, devoit être irréparable. Nous qui venons de lire l'Ouvrage ſi généreuſement reſtitué au Public, nous devons donner l'exemple; & nous acquittons la dette avec plaiſir.

Ce devoir rempli, nous oſerons dire à M. l'Editeur que les qualités dont il loue l'Auteur, pourront nuire au ſuccès de l'Ouvrage; & qu'il eſt plus aiſé de corrompre ſon ſiécle que de le corriger. Nous ne nous appeſantirons point ſur la conſéquence d'une eſtime peut être indiſcrète, & nous entrerons en matière.

M. de Berval a un frère qui nous a paru plus intéreſſant que lui. Pour nous renfermer dans de juſtes limites, nous bornerons, à ce que nous avons à en dire, le compte que nous devons rendre de cette fiction. La ſcène ſe paſſe à Bordeaux.

Le jeune Clérieux venoit d'être entraîné par une dévotion ardente dans l'Ordre des Chartreux. La figure la plus intéreſſante, l'humeur la plus douce, la vertu la plus gaie l'avoient rendu cher à ſes parens. Il leur manquoit : la mère la plus tendre le pleuroit jour & nuit. On venoit d'engager la main de Mademoiſelle de Berval à M. de Réziers. Toute la famille alloit

se trouver rassemblée ; c'étoit le jour de la nature : l'absence de Clérieux devoit se faire sentir plus que jamais. Le cœur d'une mère ne perd pas cette occasion de s'attendrir. Madame de Berval voulut absolument revoir son fils.

IL n'étoit pas encore engagé par des vœux irrévocables ; mais d'ailleurs il portoit l'habit de Chartreux ; il pratiquoit toutes les austérités auxquelles leur régle les soumet ; il habitoit comme eux une petite cellule embellie par la seule propreté. Son unique délassement étoit la culture des fleurs les plus belles, & les plus rares dont il avoit paré son hermitage. Absorbé dans une dévotion absolument céleste, il avoit même refusé constamment de me voir, depuis qu'il s'étoit retiré du monde. Je renouvellai mes instances dans le temps du mariage de ma sœur : enfin j'eus le bonheur de réussir. Il consentit à recevoir ma visite ; & ma mère qui brûloit de le revoir, m'engagea à négocier cette affaire pour elle & pour la famille.

Il me seroit difficile d'exprimer avec quel saisissement nous-nous embrassâmes. Je trouvai mon frere considérablement grandi. L'agrément de sa figure étoit encore augmenté par le calme de son ame. Il avoit une ingénuité tendre dans ses regards, dans sa physionomie : dans ses moindres paroles son innocence & sa candeur répondoient à la simplicité de son habit, qui paroissoit être celui du bonheur & de la vertu. La santé, la fraîcheur, la sérénité la plus inaltérable brilloit sur son visage. Je sentis, à la fois, de l'attendrissement & du respect. Je ne pouvois le regarder comme un autre homme. Je baissois les yeux en rencontrant les siens, & je gardois le silence.

Mon frere sourit de mon étonnement, & m'assura qu'il étoit l'homme du monde le plus heureux. Après m'avoir demandé avec empressement des nouvelles de la famille, il me parla du repos & de la douceur de sa solitude avec cette éloquence du sentiment, la seule qui touche, & qui persuade. Je l'admirois ; & je croyois avoir envie de l'imiter.

Mon Frere me mena dans le Jardin de sa cellule, & je fus enchanté du coup d'œil & des détails qu'il m'offrit. Nous étions dans les plus beaux jours du Printemps ; l'air étoit si tempéré, qu'on ne pouvoit ni se plaindre de la chaleur ni en désirer davantage. Un vent doux agitoit légèrement de jeunes arbres couverts d'une verdure naissante; & le Soleil ne nous envoyoit des rayons qu'à travers des nuages dorés qui nous aidoient à soutenir sa lumière. Je fus ébloui de l'éclat & de la variété d'un milieu de fleurs dont les unes se cachoient à demi dans le gazon, & les autres fleurissoient avec grâce, étaloient à nos yeux leurs couleurs brillantes, & nous embaumoient de leur parfum. Tout ce Peuple innombrable étoit rangé dans l'ordre le plus parfait. Une vigne souple & docile tapissoit les murs de cette jolie Chartreuse ; on avoit aussi ménagé dans un très-petit espace un bois composé de quelques Tilleuls toujours habités par une foule d'oiseaux, dont les chants confus égayoient encore tout ce tableau délicieux du Printemps & de la Nature.

J'eus lieu de me confirmer dans une réflexion que j'avois déjà faite souvent: c'est qu'il faut absolument à notre cœur des gouts & des plaisirs. Mon frere, au milieu des mortifications & des pénitences qui m'effrayoient, avoient eu besoin de quelques idées riantes. Il regardoit ses fleurs avec complaisance: il savoit faire entr'elles des distinctions délicates, & demêloit jusqu'à leurs moindres beautés. Rien n'égaloit son attention à les mettre à l'abri du froid piquant, ou d'une chaleur trop brûlante, à leur procurer, en les arrosant, une pluie fine & déliée, à redresser leurs tiges foibles & languissantes, à les délivrer des insectes importuns qui les fatiguoient. C'étoit une occupation dont il ne pouvoit se lasser.

Les Hommes sont faits ainsi. Ils naissent tous avec deux penchans, l'un pour la vertu, l'autre pour la volupté. Les cœurs les plus corrompus conservent le premier, malgré eux; & les Anachorétes mêmes ne triomphent pas toujours du second.

J'instruisis mon frere du desir que ma mere avoit de le voir, & il m'as-

sura qu'il en feroit charmé lui-même : ensuite il m'accorda plus que je ne lui demandois ; il consentit à voir la Famille entière ; &, quelques jours après, nous prîmes nos arrangemens pour nous rendre tous dans une Salle extérieure, où les femmes pouvoient entrer.

M. de Réziers & sa femme y vinrent tous deux. Nous amenâmes aussi Mademoiselle de Réziers, qui s'étoit extrêmement liée d'amitié avec ma sœur, & qui, par une curiosité naturelle à son âge, souhaita de nous accompagner.

Mademoiselle de Réziers possédoit tous les charmes de la première jeunesse. Mon frere n'avoit point de fleurs qui eussent un air plus frais & plus brillant qu'elle. Représentez-vous ces Nymphes qui couroient sur des épis sans les faire plier : figurez-vous une rose qui n'attend pour s'épanouir qu'un regard du Soleil : c'étoit Mademoiselle de Réziers. Elle avoit cet enjouement naïf, cette disposition à s'amuser de tout, agrément plus piquant peut-être que la beauté. Sa figure étoit de celles où l'on trouvoit moins de ré-

gularité que de grâces, & qui enchantent les hommes, tandis que les femmes démontrent géométriquement que tous les traits en sont défectueux.

Mademoiselle de Réziers plaisoit fort à mon Oncle (1). Ses plaisanteries réussissoient toujours auprès d'elle, même quand elles échouoient auprès des autres, & il lui en savoit le meilleur gré du monde. Elle aimoit à rire, & sa gaité ne la rendoit pas difficile sur la finesse, & sur le bon ton.

Mon Oncle avoit le bonheur de mettre tout le feu possible à des bagatelles, & de les concerter sérieusement avec des précautions infinies. Il imagina, par exemple, de persuader à mon frere que Mademoiselle de Réziers étoit sa sœur; & rien n'étoit plus facile. Lorsque mon frere embrassa la vie religieuse, Madame de Réziers étoit encore au Couvent; en un mot, il ne l'avoit pas vue depuis six ans, & ne s'en souvenoit point du tout. M.

(1) Appelé de Saint-Aubin: homme franc même grossier, sensible & gai.

de S.-Aubin se faisoit d'avance un plaisir extrême de sa mépriſe. Il s'amusoit ainsi des moindres choses ; & sa brusquerie, si l'on peut le dire, n'altéroit point sa gaité.

Arrivés à la Chartreuse, on nous introduisit dans la Salle où mon frere devoit se rendre ; il y arriva un moment après. Mon pere lui témoigna beaucoup de tendresse, mais on ne peut rien comparer à son entrevue avec ma mere. Jamais scene ne fut plus touchante : nous avions tous les larmes aux yeux. Elle tint long-temps mon frere serré dans ses bras, avec des mouvement de tristesse & de joie, qu'on ne peut rendre ; son cœur sembloit se renouveller dans la peine & dans le plaisir qu'elle éprouvoit en ce moment. Je vous revois enfin, mon fils, mon cher fils, mais sous quelle étrange forme...! pour vous perdre encore...; je renais, & je meurs.... Vous faites le malheur de ma vie : puissiez-vous, du moins, être heureux.

Mon Oncle qui s'étoit, disoit-il, chargé de la petite pièce, fit avancer Mademoiselle de Réziers, & deman-

da à mon frere s'il ne la connoiſſoit pas ; il avoua que non. Quoi, vous avez entièrement perdu le ſouvenir de votre ſœur ! pourſuivit mon Oncle. Enſuite il les obligea de s'embraſſer. Ils héſitoient tous deux par l'effet d'une pudeur & d'une modeſtie mutuelles qui divertit mon Oncle infiniment. Ses éclats de rire redoublèrent quand nous vîmes paroître Madame de Réziers qui s'étoit cachée dans un coin, & lorſqu'on déſabuſa mon frere de ſon ereur.

Les bouffonneries de M. de S. Aubin continuèrent. Il l'aſſura qu'il étoit le plus joli Chartreux de l'Europe ; mais, ajouta-t-il, il vaudroit mieux être le plus joli homme, dans le monde ; demandes à Mademoiſelle de Réziers. L'aimable Clérieux ſoutint tout ce badinage aſſez tranquillement, en rougiſſant un peu.

J'allai revoir mon frere, quelques jours après, & je crus m'appercevoir qu'il étoit un peu changé. Nous-nous aſſimes à côté l'un de l'autre, & la converſation languit bientôt. Je lui demandai ſi ſa ſanté n'avoit point été dérangée : il me répondit qu'il ſe

portoit à merveille. Ses réponſes étoient laconiques, ſon air diſtrait & embaraſſé. Je m'imaginai que ma préſence l'importunoit, & je voulus me retirer. Quoi ! vous me quittez déjà, mon frere, me dit-il d'un ton fort triſte : je vous ennuie ; je le vois bien ; mais ennuyez-vous encore un peu, par amitié pour moi : je ne vous dirai peut-être pas grand'-choſe, mais ſoyez sûr que je ſuis très-charmé de vous voir.

Ce diſcours me ſurprit, & me toucha. Je ne voulois ſortir, lui dis-je, que dans la crainte d'avoir choiſi une heure peu favorable, & je reſterai tant qu'il vous plaira : mais trouvez bien que je vous interroge ſur le ſujet de vos chagrins : vous n'avez pu me les dérober ; je vois dans vos yeux de l'abattement, & de la langueur : enfin vous n'êtes plus le même : qu'avez-vous? Ne me cachez pas ce qui vous afflige. Je ſerai peut-être à portée de vous conſoler.

Je n'ai rien, répondit-il ; & auſſitot il ſoupira & ſe tut. Je lui fis de nouvelles queſtions ; mais je remarquai

qu'elles lui déplaiſoient, & je m'arrêtai. Je lui propoſai de ſe promener avec moi dans ſon Jardin qu'il avoit ſi fort embelli. Qu'y ferez-vous, me dit-il; ne ſommes nous pas bien ici! J'inſiſtai, parce que j'étois bien aiſe de revoir un lieu dont il me reſtoit une idée agréable; allons y donc, répliqua mon frere, puiſque vous le voulez.

Quel changement! je ne trouvai pas ſon jardin plus reconnoiſſable que lui. Les gazons étoient arides. Toutes ces fleurs qui formoient un coup d'œil charmant, étoient fanées, deſſéchées; tout languiſſoit, tout étoit ſans vie. Voilà peut-être, lui dis-je, la cauſe de votre triſteſſe! vous avez perdu votre amuſement ordinaire. J'en aurois pu jouir plus long-temps, répondit-il mais j'ai négligé les ſoins que j'avois coutume de prendre. Et n'étoit-ce pas ces mêmes ſoins, interrompis-je, qui faiſoient une grande partie de votre plaiſir! Vous avez raiſon reprit-il, mais tout cela ne m'amuſe plus.— Que m'apprenez vous, mon frere! Ah, puiſſé-je être aſſez heureux pour ne me point tromper. Seriez-vous, en effet, dégou-

té de votre état ! Ah, mon frere, ouvrez-moi votre cœur ; cette solitude vous ennuie-t-elle ! S'il est ainsi, rentrez vîte dans le sein d'une famille qui vous aime tendrement. Quelle joie pour moi d'annoncer à ma mere une aussi bonne nouvelle....! Vous avez une idée bien étrange, me repliqua-t-il d'un air très-sérieux ; & ma vocation vous paroît donc bien peu décidée ! non, c'est ici que Dieu m'appelle ; c'est ici que je veux vivre & mourir. Pourquoi m'allarmerois-je de quelques dégouts passagers ! Dieu m'éprouve, il saura bien me donner le courage dont j'ai besoin. Peut-être ai-je été trop distrait par ces plaisirs innocens qui m'occupoient ; peut-être avoient ils répandu trop de douceur sur une vie qui doit être une mortification continuelle. Je ne les sens plus ; le goût m'en est ôté : Dieu veuille que d'autres objets ne me détournent jamais des seuls qui doivent remplir mon ame.

Mon frere exigea de moi de la manière la plus pressante, une promesse positive de ne rien dire à personne de la mélancolie qui le tourmentoit, & de la cacher sur-tout à ma mere ; Vous lui don-

neriez, dit-il, une fausse joie ; elle pourroit espérer de me voir quitter cette maison ; j'y resterai pourtant, quoi qu'il m'en coûte.

Je voulus représenter à mon frere qu'il alloit s'obstiner à se rendre malheureux. Un mouvement involontaire, lui dis-je, vous a conduit dans ce Monastère. Vous aviez alors une piété vive qui vous soutenoit ; c'étoit une vraie passion. Elle a eu son cours ; elle est maintenant ralentie ; l'ennui vous gagne : sortez promptement de ce triste lieu, tandis qu'il en est tems encore : c'est le seul conseil qu'on puisse vous donner.

Il ne me permit pas de continuer sur le même ton. Je vous vois me dit-il, avec la plus grande satisfaction ; mais, je ne vous le dissimule pas, je me priverai d'un plaisir qui m'est aussi cher, & je ne vous reverrai plus, si vous ne cessez de me tenir un pareil langage.

J'obéis avec douleur, & je le quittai convaincu qu'il auroit été dangereux de poursuivre, & que ses propres réflexions produiroient plus d'effet que tous mes discours.

Je retournai bientôt auprès de lui & j'y ſerois allé dès le lendemain, ſi je n'avois penſé qu'il étoit plus à propos de le laiſſer quelque temps livré à la noirceur de ſes penſées, pour le trouver enſuite diſpoſé plus favorablement à m'entendre.

Son abattement étoit encore augmenté. Je lui parlai du ton le plus ferme, je ne ménageai point les expreſſions; je voulois l'ébranler. Il m'avoit interdit ce ſujet; mais il ne ſongea point à ſe plaindre de mon opiniâtreté. Il eut même envie de me témoigner plus de confiance: il bégaya quelques mots qui expirèrent ſur ſes lèvres, Il détourna la converſation; il y revint de lui-même. Ses yeux s'allumoient un moment, & retomboient dans leur langueur ordinaire. Le tumulte de ſes idées, l'irréſolution, les remords ſe peignoient ſur ſon viſage. Je remarquai auſſi que ſon ame étoit agitée par je ne ſcais quel ſentiment inconnu qu'il m'étoit impoſſible d'expliquer. Je me rappelai tout d'un coup le ſort de pluſieurs ſolitaires, dont la raiſon étoit altérée. Je frémis auſſitôt; je regardai mon frère

& je ſentis mes yeux ſe remplir de larmes. Je le conjurai de nouveau, avec une tendreſſe infinie, de ne point me cacher ce qui l'affligeoit. Il étoit fort ému. Je le vis prêt à tout dire ; mais il eut encore la cruauté de ſe taire. Il faut donc que je vous quitte lui dis-je, ſans avoir ſçu le ſujet de vos peines. Je vais retrouver ma ſœur que j'ai laiſſée dans la douleur. Qu'a-t-elle donc, me dit-il ? Vous ſavez, repris-je, qu'elle aime fort Mademoiſelle de Réziers. Eh ! bien, pourſuivit mon frere ! Mademoiſelle de Réziers, continuai-je, eſt dangereuſement malade. Ah ! mon frere, s'écria-t-il en me ſerrant la main, mon frere, je ſuis perdu.

J'avoue que mon étonnement fut extrême, & je demeurai ſans réponſe. Revenu de ce premier mouvement de ſurpriſe, j'allois parler : mais mon frere ne m'en laiſſa pas le temps. Il s'enfuit ſans oſer ſeulement me regarder, & me cria de ſortir, de le laiſſer & de ne revenir que lorſqu'il m'auroit fait avertir, auparavant.

Je ne crus pas devoir l'abandonner

à

à lui-même ; je le suivis dans sa chambre : je le trouvai à-demi couché, sur son lit, plongé dans la douleur la plus amère, le visage couvert de pleurs : je voulus l'embrasser ; il s'y opposa d'abord. Il me répéta plusieurs fois qu'il exigeoit que je le quittasse. Non, mon cher frere, répondis-je, je resterai malgré vous ; vous êtes dans un état qui m'effraye. Eh, pourquoi ma présence vous est-t-elle importune ? Vous repentez-vous de m'avoir appris le secret de votre ame ? Mademoiselle de Réziers est aimable ; &, quoique vous ne l'ayez vue qu'un moment, je ne suis point surpris qu'elle vous ait touché. Votre caractère est passionné, votre imagination se frappe aisément : c'est ce qui vous a fait renoncer au monde, & c'est ce qui va vous y rappeler. En un mot, vos sentimens sont naturels & raisonnables : quoique Mademoiselle de Réziers ait une maladie sérieuse, nous avons néanmoins tout lieu d'espérer sa guérison : rien ne vous empêchera de l'épouser. C'est un parti convenable & digne de vous ; vous vivrez avec elle dans l'union la

plus délicieuse ; je serai de mon côté très-heureux de votre bonheur. Que me dites vous, répliqua mon frere, & par quelles illusions prétendez vous me séduire ! Hélas, je n'ai pas été maître de moi-même ; je me suis trahi. Vous voyez mon égarement & ma honte ; c'est dans la retraite la plus sainte que je nourris une passion criminelle. Cet Habit dont je suis trop indigne, ces Murs, cette Cellule, tous les objets qui m'environnent me reprochent ma foiblesse, & la punissent en me donnant des remords. Qui l'auroit pu prévoir ! Que j'étois heureux, il n'y a pas plus de quinze jours ! Quelle Paix régnoit dans mon Ame ! & je suis maintenant dans un trouble affreux, je suis tourmenté, déchiré.... Eh, quoi, tout cela est l'ouvrage d'un moment ! Ah, mon frere, qu'elle étoit charmante ! quels yeux, quel air enchanteur ! mais, dites-moi, ne me trompez-vous pas ? n'y a-t-il plus d'espérance ? en est-ce fait ? ne la reverrai-je plus ?

Je l'assurai de nouveau qu'elle étoit, il est vrai, dans quelque danger, mais que nous n'étions pas menacés de

la perdre. Mon frere se prosterna tout d'un coup, devant un tableau principal ornement de sa Cellule ; il demanda à Dieu qu'il lui plût de rendre la santé à Mademoiselle de Réziers : & sa prière fut si pathétique, j'y voyois une ivresse de passion si impétueuse, & si vraie, que j'en fus attendri & pénétré, presqu'autant que lui-même.

Mon frere se calma peu-à-peu, après m'avoir fait encore quelque question sans ordre & sans suite sur la maladie de Mademoiselle de Réziers, & sur mille détails qui excitoient sa curiosité parce qu'ils avoient rapport à elle.

Il crut enfin, avoir l'esprit assez tranquille pour me faire le récit de tout ce qui s'étoit passé dans son ame, depuis qu'il avoit vu Mademoiselle de Réziers. Vous savez, me dit-il, combien j'étois content de mon état ; les austérités ne me coutoient rien : j'envisageois uniquement le prix qui m'étoit réservé ; toute autre considération disparoissoit ; je ne regrettois point le monde, & d'ailleurs je ne le connoissois pas. La vue de mamere, sa tendresse, sa joie, sa douleur m'émurent beaucoup plus

que je ne m'y attendois. J'étois dans cette disposition lorsque j'apperçus Mademoiselle de Réziers. Je ne vous dirai point ce que j'éprouvai alors, parce que je ne saurois l'exprimer. Je n'avois aucune idée distincte, & je ne puis vous rendre compte du sentiment étranger qui s'éleva dans mon cœur, Je sentis aussitôt une tristesse dont j'ignorois la cause: on nous fit tembrasser. Quoique prévenu que Mademoiselle de Réziers étoit ma sœur, un trouble nouveau, un feu secret se répandit dans tout mon corps. Les traits de ma sœur étoient presqu'effacés de ma mémoire; il me sembloit pourtant que je ne les reconnoissois pas. Je cherchois à douter qu'en effet elle fût devant mes yeux. Lorsqu'on m'eût appris que ce n'étoit point elle, je trouvai qu'on m'ôtoit un fardeau pénible, qui m'accabloit. Depuis cet instant, l'image de Mademoiselle de Réziers me poursuit par-tout. Je suis entraîné par un penchant invincible qui me porte à la rêverie: en tout temps, en tout lieu, Mademoiselle de Réziers s'offre à moi. Quand je me lève au milieu

de la nuit, pour chanter les louanges de Dieu, je crois la voir traverſant un cloître ſombre & ténébreux : elle m'attend aux pieds des Autels ; elle eſt dans mon cœur, lorſque le nom du Seigneur eſt dans ma bouche : ces religieux que je rencontre ſans ceſſe, & dont la vue m'édifioit & me conſoloit, ne me paroiſſent plus que des ombres errantes qui m'inſpirent de l'effroi. Ce monaſtère eſt à mes yeux un tombeau, mes fleurs même que j'aimois tant, ne me touchent plus ; je paſſe des journées entières à rêver auprès d'elles, ſans avoir la force de les arroſer ; quelquefois je m'arme de courage ; je m'excite à repouſſer cette idée qui ne m'abandonne pas ; je l'écarte un moment, elle rentre dans mon cœur avec plus de violence ; elle en chaſſe tout le reſte ; elle y règne malgré moi.

Je reſtai encore longtems avec mon frere ; l'heure des Offices me chaſſa. Il me parut toujours dans la réſolution fixe de combattre ſa paſſion ; mais j'eſpérois qu'elle reſteroit la plus forte.

Le lendemain, Mademoiſelle de Réyiers ſe trouva beaucoup mieux ; on

jugea même qu'elle étoit absolument hors de danger. Je courus aux Chartreux pour en informer mon frere : on me dit qu'il étoit impossible de le voir : j'insistai beaucoup, & je n'eus que la même réponse : je me réduisis à prier qu'on l'avertît, du moins, que je souhaitois de lui parler. On me répliqua qu'il l'avoit expressément défendu, & qu'il ne vouloit pas même être instruit des visites qu'on pourroit lui rendre. J'assurai que j'avois les choses les plus importantes à lui communiquer : on refusa toujours de m'obéir ; & je m'en retournai avec un vrai chagrin.

Je ne me rebutai point, & ne réussis pas mieux. J'écrivis à mon frere qui ne me fit aucune réponse. Après m'être encore donné bien des mouvemens, également inutiles, j'avois pris le parti de demeurer tranquille, lorsqu'on me rendit une lettre de mon frere dans le temps que je m'y attendois le moins. Je me hâtai de la lire, & je vis qu'il souhaitoit de me voir ; dès le jour même je volai chez lui. Dès qu'il m'apperçut, il s'avança vers moi à grands pas. Pardonnez-moi, me dit-il,

toutes mes bizarreries. J'ai tout mis en usage pour éteindre une passion dont je rougissois, & j'ai cru qu'il étoit nécessaire pour y parvenir, d'interrompre tout commerce avec vous. Mon incertitude sur le sort de Mademoiselle de Réziers me désespéroit. J'avois songé d'abord à m'informer de son état par un Domestique qui nous apporte à manger; mais de peur qu'il ne remarquât mon trouble, & plus encore dans la crainte d'apprendre par lui qu'elle n'étoit plus, j'ai retenu ma curiosité; mais je n'ai pu la modérer en recevant une de vos lettres. J'ai pensé que vous ne m'auriez pas écrit, si vous eussiez eu de facheuses nouvelles à m'apprendre. J'ai donc lu cette lettre qui contenoit ma destinée; j'ai appris qu'elle se portoit bien. Elle vivra du moins, me suis-je écrié; je ne suis pas aussi malheureux que je pouvois l'être. L'espérance s'est aussitôt ranimée dans mon cœur; j'ai voulu me combattre, me vaincre moi-même. Vains efforts: j'ai souffert des tourmens incroyables qu'il m'est impossible d'endurer plus long-temps. Oui, c'en est fait; & ma résolution

eſt priſe. Il faut que je quitte un ſéjour où je ne ſaurois vivre ; il faut même que j'en ſorte ſur le champ.

Je profitai de cette heureuſe diſpoſition : j'avois un Domeſtique à la porte ; je ſortis un moment pour le charger d'aller chercher un habit chez moi. Je rentrai, & tâchai de remplir l'intervalle des momens qui devoient s'écouler avant ſon retour par tout ce qui pouvoit aſſurer l'effet d'une réſolution qui m'enchantoit. Je peignis Mademoiſelle de Réziers avec tous ſes charmes ; j'eſſayai même d'embellir, s'il étoit poſſible, le plus beau caractère, la plus aimable humeur ; je citai vingt traits charmans de ſon eſprit. Je parlai de ſon ame avec un reſpect, un intérêt, un enthouſiaſme qui auroient ſéduit, entraîné tout être ſenſible. Mon frere me regardoit, ſoupiroit, rougiſſoit. Ah ! qui pourroit être digne d'elle, s'écria-t-il ! mon frere, n'en dites pas davantage ; ne me parlez plus d'elle ; je ne ſens que trop ce qu'elle vaut ; je quitte tout pour elle ; je vais la chercher ; je vais me jetter à ſes pieds. Hélas ! c'eſt peut être pour en être re-

pouſſé ; laiſſez-moi penſer à tout ce que je dois craindre ; complice de mes ſens, n'aidez point à tromper mon eſprit, qui n'eſt déjà que trop ſéduit.

Je le raſſurai autant que je pus par les choſes agréables que m'inſpiroient ſa vertu, ſa figure, ſa jeuneſſe, ſa candeur, ſon amour, le ſacrifice qu'il alloit faire.

Mon Domeſtique revint avec l'habit que j'avois demandé, & toutes les les choſes qui complettent une toilette. Mon frere avoit à peu près ma taille La métamorphoſe fut prompte, & m'offrit, ſi j'oſe le dire, un objet raviſſant de beauté. Peu d'hommes, en effet, ont jamais mieux repréſenté la beauté ſous les traits de la jeuneſſe. En conſervant toujours le doute de plaire, il étoit animé par le déſir de ſe montrer. Partons, me dit-il ; diſons un mot au Prieur, & ne laiſſons pas à la réflexion le temps d'exercer ſon empire. Nous paſſâmes dans la Cellule du chef de la maiſon, qui fut auſſi ſurpris que touché de cette révolution, & parla le langage ſaint de ſon état.

Nous écoutâmes avec respect. Un mot fut ma réponse ; le transfuge ne répondit rien. Enfin nous voilà hors de cette prison triste & sacrée. Je dois un mot intéressant à la vérité. En sortant de l'enceinte du Monastère, mon frere se tourna brusquement, & s'écria : où vais-je ! que puis-je devenir !..... une passion..... un bonheur douteux... Mon état avoit de si grands charmes !.... Dieu que j'adore, ce n'est pas vous que je quitte ; ce sont ces murs qui me séparent d'elle : vous m'avez donné l'amour de la vertu ; elle aura toujours mon premier hommage.

Ces mots m'attendrirent. Si je n'avois pas enlevé une victime à sa destinée, un prisonnier à son cachot ténébreux, je n'aurois pas pu m'empêcher de verser quelques larmes avec lui. Arrivé à la maison paternelle, ce furent d'autres scenes plus difficiles à décrire. Je n'oublierai jamais l'état de ma mere en revoyant son fils, & en le serrant dans ses bras. On apprend à connoître la nature dans ces momens délicieux ; & le respect qui lui est du de-

vient un sentimens profond, & la plus douce jouissance.

Il manquoit à mon bonheur de voir mon frere vis-à-vis de Mademoiselle de Réziers. Ce moment s'offrit bientôt. Il faut ici quitter la plume. Heureux qui pourra concevoir ce que je ne saurois décrire. Les yeux baissés, l'embarras de la modestie, le trouble de l'ame, la pâleur de la plus douce surprise, le silence le plus expressif.... Non, la beauté ne recevra jamais un hommage plus flatteur; mais Mademoiselle de Réziers, jeune, gaie, ignorant le pouvoir de ses charmes, ne connoissant pas même son cœur, n'en sentit pas le prix. Le tems, heureusement, lui apprit à le connoître. Mon frere, toujours modeste, leva enfin les yeux sur elle; elle y vit un cœur tout rempli de son idée, un cœur brûlé d'amour: l'expression, les sermens les transports ne lui en auroient point appris davantage, & l'auroient peut-être moins touchée. Elle devina mon frere, & l'aima, sans qu'il se fût en quelque façon, expliqué. Elle ne

s'expliqua pas mieux elle-même; & l'on pourroit dire que leur union fut conclue dans le silence, après avoir été concertée dans le mystère.

Nous ne dirons qu'un mot de M. de Berval, héros du Roman. Il pensoit bien, mais il étoit sans énergie; il eut des peines, mais il ne connut pas les tourmens; il aima bien, mais il n'avoit pas l'ame de son frere.

ROMANS D'AMOUR.

Et je m'éveillai.....

MANUSCRIT.

Morceau donné ſans conſéquence.

L'HOMME laborieux pourſuit ſon travail-juſqu'à la fin du jour; mais ſes forces diminuent, ſon eſprit s'épuiſe & languit : le repos ne lui ſuffiroit pas; il a beſoin d'un baume qui le rafraîchiſſe & répare. Le ſommeil remplit ces deux objets, il annonce les heures tranquilles, il renouvelle l'âme & le corps. Dès que les travaux ſont interrompus, nos membres laſſés s'engourdiſſent, & l'eſprit dépoſe le fardeau des ſoins & des affaires : l'attention ſe réfroidit & s'émouſſe, toutes nos

facultés paroiſſent enchaînées. Pendant cet intervalle d'une douce & paiſible inaction, la machine ſe remonte, ſes reſſorts reprennent leur élaſticité : la faculté penſante ſe rajeunit, & ſon ardeur ſe renouvelle pour les travaux du matin.

Cependant l'imagination ne paroît point aſſujettie au pouvoir du ſommeil; délivrée, pendant ce temps, de l'empire que la raiſon exerce ſur elle, elle ſe livre à la fougue des paſſions, elle entraîne l'eſprit, entoure notre tête de fauſſes images, & nous ſéduit par des craintes ridicules, ou des plaiſirs trompeurs : elle nous proméne dans des plaines enchantées, nous y couronne des guirlandes d'un bonheur imaginaire, ou nous plonge dans des tourments affreux.

L'eſprit occupé pendant le jour des peines que l'on craint, ou des plaiſirs que l'on deſire, prépare pour la nuit des ſcenes cruelles ou délicieuſes, dans leſquelles les objets qui nous ont frapés, s'offrent à nous ſous des formes voluptueuſes ou terribles.

C'eſt ainſi qu'un de ces jours, plongé

dans une mélancolie douce qui répandoit la volupté sur mon âme, le soleil étant au milieu de sa carrière, je cherchois un abri contre ses rayons; ils avoient pénétré dans ma demeure, je tournai mes pas vers un bosquet, où le chevre-feuille, uni au jasmin, formoit un berceau délicieux : il conservoit encore la fraîcheur du matin; & les gouttes précieuses de la tendre rosée pendoient au bout des plantes, comme autant de diamants. L'influence délicieuse de ce réduit pénétra mes membres languissants; mes nerfs, relâchés par la chaleur, reprirent leur vigueur, & la vie circula avec plus de force & de vivacité dans tout mon corps.

Penché sur un lit de mousse embaumée du parfum que j'exprimois des fleurs, en les pressant, tout entier au plaisir..... des idées voluptueuses me conduisirent insensiblement à un sommeil doux & tranquille.

Je vis, alors, mille songes légers voltiger autour de moi. L'amour paroissoit au milieu d'eux, leur distribuoit ses ordres, & chacun partoit pour

sa destination. Un d'eux paré des couleurs les plus tendres, vint se reposer sur mon cœur. A l'instant je vis l'univers changer de forme, le ciel étoit dégagé de nuages, le soleil ne lançoit plus que des rayons dont la chaleur douce pénétroit mes membres sans les fatiguer; de riches Palais & des Jardins enchantés couvroient la surface du globe; les oiseaux, par leurs chants, célébroient la Nature, les animaux de toute espèce n'avoient plus ce cri triste & monotone par lequel ils expriment leurs besoins, leurs plaisirs & leurs douleurs; leurs inflexions s'étoient multipliées; on pouvoit les comprendre.

Mon œil étonné parcouroit avidement ce nouvel univers; tout y rempliſſoit mon âme d'un sentiment délicieux; tout y respiroit la paix & les plaisirs. La plaine étoit couverte de troupeaux qui paissoient tranquillement. L'ardent bélier, fier de sa liberté, savouroit en bondissant le plaisir que lui promettoit la jeune brebis qui broutoit l'herbe à ses côtés. Le chien, dont l'esclavage a dégradé l'instinct, & qui ressemble aux flateurs qui encensent

un tyran, pour partager avec lui le droit qu'il s'eſt fait de vexer les humains, le chien, dis-je, ne gênoit point leur liberté. Les moiſſons croiſſoient avec abondance, & n'étoient point le fruit des ſoins laborieux de l'homme; nul être n'avoit fatigué ſes muſcles pour déchirer la ſurface unie de la terre, aſſez féconde pour qu'aucun de ſes habitants ne diſputât aux autres, leur part aux bienfaits de la nature. La belle & tendre verdure s'étendoit du fond des vallons, juſqu'au ſommet des montagnes.

Cette contrée délicieuſe étoit habitée par des hommes qui conſervoient l'innocence & le caractère du premier âge. Etrangers aux arts, deſtructeurs de la liberté & de la vie, ils étoient les poſſeſſeurs & non les tyrans de cette terre. Occupés de chants, de danſes & de doux plaiſirs, leurs heures s'écouloient délicieuſement dans la vraie jouiſſance, & dans des entretiens pleins de ſageſſe. L'amour faiſoit entendre ſes ſoupirs, mais dégagés de ce qu'ils ont de cruel; libres de toute inquiétude,

ils ne connoiſſoient que cette peine qui ajoute au bonheur.

Ces hommes fortunés ignoroient le menſonge, l'envie, la fraude & l'injuſtice. La raiſon étoit chez eux dans tout ſon luſtre. Leurs loix étoient dictées par la nature; & elles étoient ponctuellement obſervées. Auſſi cette mere bienfaiſante les traitoit en enfants dociles & chéris.

Aucun nuage n'obſcurciſſoit le ſoleil, & l'humeur des habitants étoit toujours la même. Un vent frais & conſtant parfumoit l'air, & ſembloit apporter la gaieté ſur ſes aîles. Les hommes, les animaux, les oiſeaux de toute eſpèce étoient confondus, vivoient enſemble avec ſécurité & contribuoient de tout leur pouvoir, au bonheur de la ſociété. Tous s'abreuvoient du nectar de la vie, tandis que nous cherchons à épuiſer un calice d'amertume qui ne tarira plus. Que nous ſommes loin maintenant, m'écriai-je; de cette harmonie qui conſtitue le bonheur! Nos paſſions ont franchi toutes les barrières; la raiſon, éteinte ou du moins impuiſ-

ſante, n'oppoſe plus que des armes émouſſées aux affreux déſordres qui lui font la guerre. La colère dégénère en fureur, & produit la vengeance; l'affreuſe envie s'eſt emparée de tous les cœurs, elle a étouffé la piété, la ſenſibilité, elle a donné l'être à tous les crimes; la crainte effraye l'homme par mille fantômes qu'enfante la corruption; l'amour, oui, l'amour même eſt un ſupplice pour l'homme dont il devoit couronner les plaiſirs; ce n'eſt plus pour celui qui en eſt atteint qu'une angoiſſe qui répand l'amertume ſur ſa vie. L'eſpérance, Divinité des malheureux, flotte incertaine ſur une mer orageuſe, où elle ne rencontre que des débris: que de maux ſe ſont accumulés ſur nos têtes, lorſque nous avons quitté les routes que nous avoit tracées la nature.

« Elle vous en punit, me dit un » Vieillard qui s'étoit approché de moi. » Chez vous les ſaiſons tyranniſent l'u» nivers; leur marche n'eſt plus uni» forme, les glaces viennent arrêter les » progrès du printemps, & vous privent » ſouvent du fruit de vos travaux. Les » chaleurs outrées de l'été corrompent

» l'air que vous respirez, & répandent
» la contagion parmi vous. Ici, fidèles
» observateurs de ses loix, nous obte-
» nons la récompense de notre fidélité.
» Un doux printemps régne sur l'année
» entière: la terre fournit seule à tous nos
» soins; jamais aucun de nous n'a trem-
» pé sa main ni sa langue dans le sang;
» nous trouvons sur la même branche
» un fruit pour nous nourrir, des fleurs
» pour parer nos amantes, & un om-
» brage agréable : l'air est pur comme
» l'âme des habitants; le souffle seul
» du zéphir y cause une douce & né-
» cessaire agitation; les cœurs n'y con-
» noissent d'émotion que celle de l'a-
» mour; les ouragans furieux & la
» foudre effrayante ne troublent point
» la sérénité du ciel, & nous ne connois-
» sons ni le soupçon, ni l'inconstance,
» ni les bouillantes fureurs de la ja-
» lousie; les eaux y sont toujours lim-
» pides, & coulent tranquillement;
» les simples promesses sont des ser-
» ments qu'on ne trahit jamais. Les
» brouillards ne dérobent point la vue
» du soleil; l'on ne connoit point ici
» l'art de feindre; on lit aisément dans

» les yeux ce qui se passe au fond des » cœurs.

» Oublies le monde que tu viens » de quitter ; oublies ses erreurs, ses » préjugés, ses fureurs ; deviens di- » gne de vivre parmi nous : tu y trou- » veras le bonheur que tu chercherois » vainement ailleurs ».

Le vieillard me quitta en achevant ces mots, & me laissa transporté d'admiration.

Comment peindrois-je les différens mouvemens qui m'agitèrent ? L'imagination, aidée de la plus séduisante fiction, ne pouroit rendre ce qui se passoit en moi. Comment ferois-je passer dans mes expressions le charme dont j'étois pénétré ? Quel tableau j'aurais à tracer ! Tous mes sens étoient suspendus, à l'aspect & dans l'attente du bonheur qui s'offroit à moi sous mille formes. Là, des Bergers auprès de leur Amante, dont le maintien doux & modeste pénétroit l'âme d'amour & de plaisir ; lançant un regard où se peignoient à la fois la volupté, la sagesse, le desir & la raison. D'autres occupés à cueil-

lir des fleurs fraîchement écloſes, pour orner les treſſes & le ſein d'un objet adoré, tous offroient l'image touchante du bonheur; leur gaieté, leur empreſſement ſe peignoient dans tous leurs mouvemens; leurs chants faiſoient retentir la plaine, les échos répétoient leurs accens, les oiſeaux y mêloient leur ramage : le tout enſemble formoit un concert délicieux. L'amour, cette âme univerſelle de la Nature, échauffoit l'air, les cœurs & les eſprits; les hommes, les oiſeaux & tous les animaux le célébroient à l'envi.

Le plaiſir couloit doucement dans mes veines, & le déſir s'emparoit de mon âme. Que leur ſort me paroiſſoit doux ! Rempli de l'idée de leur félicité, je ſentois combien j'étois loin encore de mériter d'y être aſſocié.

Amour ! m'écriai-je, fais ce prodige; rien ne t'eſt impoſſible ! Tu changeras mon être. Oui, je le ſens; qu'une de ces Nymphes charmantes ſe laiſſe toucher par mes ſoupirs, & le prodige eſt opéré. Le feu dont je brûlerai pour elle, purifiera mon

cœur ; je deviendrai digne du bonheur où j'aſpire. A peine avois-je fini cette exclamation (que j'avois proférée du ton de l'enthouſiaſme) qu'une créature céleſte dreſſa ſes pas vers moi : ſa figure étoit parfaite ; ſa taille étoit l'ouvrage des grâces & de la ſymmétrie ; ſon teint brilloit du plus vif incarnat, qui perçoit doucement à travers une peau d'albâtre. Ses lèvres reſſembloient à deux boutons de roſes, humectés de la roſée du matin ; elles étoient un peu entr'ouvertes & laiſſoient appercevoir des dents ſemblables à deux rangs de perles de la plus belle eau ; ſon haleine ſortoit par intervalles inégaux, & formoit, autour d'elle, un atmoſphère de volupté. Son cou, légèrement ombragé ſous des cheveux de jais, dont les boucles éparſes laiſſoient appercevoir la forme, paroiſſoit ſoutenir ſa tête avec peine. Le mouvement de ſon ſein qui s'accéléroit par dégrés, ébranla toutes mes fibres : une robe de ſimple toile cachoit le reſte de ſes charmes. Elle me tend la main..... j'oſe à peine.....

ou plutôt la force me manque pour y joindre la mienne; un tremblement subit s'empare de tous mes membres; une nouvelle vie m'anime: je goûtois ces délices qui précédent un bonheur parfait: ma main tremblante est enfin dans la sienne; une attraction véhémente nous entraîne l'un vers l'autre; nos lévres se touchent!.... nos âmes se confondent, je connus un plaisir que je n'avois jamais senti. Hélas! il fut trop vif; car il mit fin à une si charmante illusion.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

GRIGRY.

C'est encore ici un de ces Romans connus de tout le monde, que l'on doit donner par lambeaux, & non par extrait. La Féerie & l'intrigue y sont le prétexte de l'esprit; c'est une ame à laquelle on a donné un corps, pour le faire agir, & pour nous faire rire.

On sait que les mœurs ne sont pas trop consultées dans cet Ouvrage; on sait aussi que les Ouvrages de ce genre ne sont plus lus, après qu'on en a beaucoup parlé. On ne revient guères à ce qu'on n'estime point. Mais il y a des idées brillantes, des pensées fines, des traits *applicables*, des réflexions utiles, dans *Grigry*; & tout cela nous autorise, nous oblige même à en remettre quelques pages sous les yeux de nos Lecteurs. Nous croyons que ce

sera un moyen pour empêcher de relire l'Ouvrage que l'honnêteté condamne à l'oubli.

LE Royaume de Biriby étoit protégé par une Fée, & gouverné par une Reine. Cette Reine étoit d'abord nommée par la voix publique ; après son élection, elle passoit une année dans une espèce de retraite, où elle recevoit, cependant, les soins des courtisans qui n'étoient point mariés. Elle jugeoit leur qualité, & faisoit un choix, qu'elle déclaroit à la fin de l'année. Il falloit, pour devenir Reine, qu'elle n'eût jamais aimé ; &, pour mériter d'être son époux, qu'on eût un cœur tout neuf à lui offrir. Lorsque cette condition ne trouvoit point d'obstacles, & que la Princesse avoit nommé l'objet de sa préférence, la Fée protectrice paroissoit, au même instant ; & sa voix majestueuse prononçoit, sans appel, l'approbation ou la réprobation du choix. Si elle le désaprouvoit, la Princesse étoit condamnée à se trouver pendant vingt ans avec une fem-

me plus jolie qu'elle (ſupplice affreux) ; ſi elle le confirmoit, elle plaçoit elle-même les deux Amans ſur le Trône ; & les uniſſoit par un mouvement de ſa baguette.

« On s'imagine peut-être que les conditions, qui dans le Royaume de Bitiby étoient exigées pour parvenir » à la couronne, rendoient les élections très-difficiles ; on ſe trompe. » Les hommes ſe laiſſent tous conduire » par leurs intérêts ; & l'éducation qui » étoit en uſage à cette cour, fourniſſoit également aux deux ſéxes, les » moyens de préſerver leur cœur des » pièges de l'amour, juſqu'à ce qu'ils » euſſent paſſé l'âge où ils peuvent aſpirer à la ſuprême dignité.

» Ainſi les filles de qualité étoient » élevées dans la plus rafinée coquetterie (on ſavoit par expérience à » cette cour, que la fureur de plaire » émouſſe toujours le ſentiment). Cet » avantage y étoit pouſſé au point » qu'on trouvoit des femmes, & en » grand nombre, qui avoient eu la » gloire de trainer à la ſuite de leurs » charmes juſqu'à vingt jeunes ſei-

» gneurs, vifs, ſémillans & preſ-
» que auſſi empreſſés qu'ils auroient
» pu l'être, s'ils avoient éprouvé une
» veritable paſſion. Sans que l'amour
» eût jamais effleuré leur ame, elles
» avoient joui de tous ſes avantages;
» elles s'étoient ennivrées de ſes plai-
» ſirs, elles croyoient le connoître,
» le vantoient, le regardoient com-
» me le Dieu tutélaire de leur vie
» elles comptoient bientôt trente ans
» ſans les avouer; & il étoit cepen-
« dant prouvé qu'elles n'avoient jamais
« aimé qu'elles mêmes.

» Les hommes de la cour naiſſoient
» preſque tous petits-maîtres. L'édu-
» cation cultivoit merveilleuſement ce
» rare talent; ils le poſſédoient dans la
» plus haute perfection. Dès l'âge le
» plus tendre, ils ne connoiſſoient,
» ne déſiroient, ne cherchoient que
» l'écorce du plaiſir. Dans l'Iſle entiè-
» re on auroit trouvé à-peine deux
» de ces engagemens ſolides, formés
» par le rapport d'humeur, & ſoute-
» nus par l'eſtime mutuelle: cela n'em-
» pêchoit pas que tout le monde ne
» fût arrangé. On ſe plaçoit ſuivant

» les circonſtances : les jeunes-gens
» paſſoient leur vie à lorgner, à mé-
» dire, à ſe brouiller, à ſe revoir,
» à jouer le bonheur : ils courroient,
» chantoient, interrogoient, embraſ-
» ſoient, faiſoient la *Gargouillade*,
» diſoient une plaiſanterie, en rioient
» les premiers, repouſſoient un trait
» par un jeu de mots, tout cela dans
» le même-temps, ſans réflexion
» & ſans conſéquence.

» L'opinion générale, au reſte, étoit
» que l'amour ne devoit avoir jamais de
» chaînes ; on ne vouloit en connoî-
» tre que les fleurs : un vain inſtinct,
» en ſéduiſant la cour, l'avoit aſſu-
» jettie ; la néceſſité ou étoient le roi
» & la reine de s'aimer toute leur
» vie, étoit regardée comme un eſ-
» clavage effrayant. Un pareil préjugé
» étoit le bouclier du cœur des hom-
» mes, pendant leur jeuneſſe : tout
» concouroit pour le fortifier, & pour
» lui donner un air de raiſon. Si par
» hazard on découvroit à la cour une
» de ces unions tendres, qu'on ſe fi-
» gure, fauſſement ailleurs, pouvoir
» faire ſeules les délices de la vie,

» elle étoit bientôt l'objet de la plai-
» santerie publique ; les poëtes, at-
» tentifs au bonheur de l'état, se hâtoient
» de la donner en spectacle à la Na-
» tion, comme un ridicule dangereux,
« capable d'altérer la pureté des mœurs,
» ou de troubler l'ordre de la Société.

On sent, dans tout ce qui précéde, quelles sont les intentions de l'auteur, & l'application que l'on peut faire de la peinture qu'il trace, aux habitudes d'une Nation où l'amour est encore plus rare qu'à la cour de Biriby.

» Le Roi & la Reine venoient de
» mourir assez subitement. Les or-
» dres furent donnés sur l'heure pour
» convoquer les Etats. Ils furent assem-
» blés le troisième jour, & toutes
» les voix se réunirent en faveur de
» la belle *Amétiste*.

» Elle étoit fille unique de *Phénix*,
» qui avoit été pendant long-temps
» premier Ministre du Royaume. Il
» étoit mort depuis six mois, estimé
» des grands, & pleuré du peuple.
» Les charmes & les heureuses qua-
» lités de la fille, lui donnoient un
» droit absolu à la préférence ; les

» vertus du pere servirent à le con-
» firmer.

» Le choix qu'on venoit de faire
» fut confirmé par *Singulière* (c'étoit
» le nom de la Fée protectrice). *Amé-*
» *tiste* fut portée au Palais, couron-
» née, & bientôt entourée de tout ce
» qu'il y avoit à la cour d'hommes
» aimables, ou qui croyoient l'être.

» Elle entroit dans sa seizième an-
» née; elle avoit les cheveux & les
» sourcils noirs, les yeux grands,
» bleus, tendres & vifs, la taille
» belle, le bras admirable, le pied
» charmant, le sourire flatteur, &
» les dents d'une eau parfaite.

» Malgré l'éducation qu'elle avoit
» reçue, son caractère penchoit vers
» la solidité; elle étoit moins coquette
» par goût, que parce que c'étoit la
» mode de l'être. L'exemple l'avoit
» entraînée, & ne l'avoit pas encore
» gâtée: moins superficielle qu'on ne
» l'étoit pour l'ordinaire à Biriby, elle
» avoit réfléchi plus de dix fois,
» en sa vie, elle avoit même entrevu
» une espèce de vuide dans son cœur.
» Cette découverte est presque toujours

» l'avant-coureur du sentiment ; mais » les objets qui l'avoient entourée l'en » avoit distraite. Devenu Reine, in- » struite des loix de l'état, & voulant » les respecter, elle crut devoir son- » ger sérieusement au plan qu'elle de- » voit faire. Elle déclara donc publique- » ment qu'elle prendroit une heure, par » jour, pour penser.

» La Cour fut confondue de cette ré- » solution extraordinaire, la loua avec » exagération en sa présence, & la » blama hautement, lorsque la Reine » ne put plus l'entendre. Il n'en fut pour- » tant ni plus ni moins. Amétiste » suivit son projet.

» A force d'y rêver, elle trouva en- » fin que, pour faire un choix raison- » nable, il falloir fermer les yeux sur » les agrémens des prétendans à la » couronne ; les ouvrir sur leurs dé- » fauts, les comparer les uns aux au- » tres, & ne se déterminer qu'en fa- » veur de celui qui, avec quelques gra- » ces & quelques vertus, auroit moins » de ridicules.

» Cette heureuse découverte la tran- » quillisa : il ne fut plus question que

» de la mettre à profit ; la chose n'é-
» toit pas aisée. Tous les aspirans au
» Trône lui paroissoient également ai-
» mables, parce qu'ils louoient tous
» sa beauté, que tous lui rendoient,
» des soins, qu'ils lui disoient des
» douceurs, & qu'ils lui donnoient,
» chaque jour, des fêtes nouvelles.
» Hélas ! la vanité la séduisoit ; & l'a-
» mour seul est capable de bien in-
» struire.

» Elle étoit, par exemple, enchan-
» tée de la gaieté, du bon ton, de
» l'agréable badinage de *Brillant*. Il
» lui faisoit des contes, les plus jo-
» lis du monde ; la Cour en étoit
» charmée, & c'étoit par respect pour
» la Reine, qu'on attendoit pour en
» rire, qu'il eût parlé.

» *Papillon* paroissoit à la Reine ex-
» trêmement amusant & ce qu'on ap-
» pelle utile dans le monde : il jouoit
» de toutes sortes d'instrumens *comme*
» *un Ange*, & chantoit à ravir. Ajou-
» tez à cela que personne à l'Opéra ne
» dansoit mieux que lui ; il réunissoit
» la force, la justesse, la légèreté &
» les graces.

» Elle étoit fort prévenue pour *Guimauve*. Quoique blond, tirant sur » le fade, il avoit une grande & belle » figure ; c'étoit la taille la plus fine » de Biriby ; il savoit avec plus de » profondeur que personne tous les » jeux de société, & il étoit d'un » *liant*, d'une douceur inaltérables : on » l'avoit vu perdre jusqu'à trois boîtes » dans une partie, avec une égalité » d'ame surprenante ; il possédoit, de » plus, un talent unique, il jouoit » supérieurement de la Guimbarde, » & sans se faire prier, comme s'il » n'avoit pas été un homme extraordinaire.

» *Babiole* faisoit encore passer à la Reine des momens bien doux. Il brodoit » comme les Fées. Personne n'avoit » d'aussi beaux bijoux, ni en si grande » quantité. Il se donnoit tous les jours » quelques nouveaux meubles qui faisoient la conversation & l'envie de » toute la Cour. On ne fut jamais si curieux en dentelles, il avoit des » manchettes *du dernier beau*, sur lesquelles on avoit représenté, avec la » plus grande précision, la guerre des

» Titans. Au reſte, il avoit toutes les » modes de la première main, en ima- » ginoit d'auſſi bizarres que la *Duchapt*, » faiſoit des nœuds dix heures de » ſuite, n'ignoroit aucune nouvelle, » épioit toutes les aventures, médiſoit » avec aſſez d'eſprit, & aſſortiſſoit des » porcelaines à *enlever*.

» Malgré tout cela, la Reine étoit » forcée de convenir que *Verluiſant* » avoit quelque ſupériorité ſur eux. Il » faiſoit toutes ſortes de vers avec une » extrême facilité; pour tout dire, en un » mot, c'étoit le bel-eſprit de la cour. » A vingt-un ans il avoit fait lui ſeul » deux grandes Comédies qui auroit » du réuſſir, & qui ne furent ſifflées » que parce qu'il les donna imprudem- » ment ſous le nom de ſon Intendant, » qui avoit eu la mal-adreſſe de ſe faire » beaucoup d'ennemis dans la finance. » On venoit de jouer un Opéra dont il » avoit compoſé les paroles, la muſi- » que, les décorations & les ballets; » on mettoit cet ouvrage bien au-deſſus » de tout ce que le ſiècle précédent » avoit produit de meilleur. Tous les

» matins, il portoit à la Reine des vers » galants qu'elle vantoit pendant une » demi-heure ; toute la Cour en pre- » noit des copies qu'elle ne lisoit plus. » Outre ces avantages, Verluisant » étoit d'une figure régulière ; il rioit » avec grâce, marchoit les épaules » hautes, jouoit passablement bien la » comédie, étoit fort distrait, & disoit » de très-plaisans coq-à-l'âne.

Avec tant de mérite, on ne doit pas s'étonner si Amétiste le distinguoit. Mais Anémone, Dame d'honneur de la Reine, présenta bientôt Grigry *à sa Majesté, & ses idées changèrent.* Grigry *petit-fils de la Fée Prudente, étoit envoyé à la Cour de Biriby pour y conquérir le cœur qui attendoit le moment de se donner.*

» Cette idée, quoique d'une Fée » raisonnable pourroit paroître singu- » lière. Ce n'est pas que *Grigry* ne » fût d'une assez jolie figure ; ses traits, » sans être fort bien, avoient quel- » que chose d'agréable ; il avoit une » physionomie d'esprit, & c'est la » beauté des hommes ; mais ces » bonnes qualités étoient balancées &

» même obscurcies par des travers » qui, vraisemblablement, devoient » l'empêcher de réussir dans une cour » aussi eclairée que celle de Biriby. Il » étoit timide : il avoit près de dix- » sept ans, & il étoit encore modeste ; » le plus léger éloge le faisoit rougir : » il avoit passé sa vie à s'instruire, & » il avoit la foiblesse de croire qu'il sa- » voit fort peu : sa conversation étoit » aisée, légère, badine, mais jamais » libre. Il agissoit sur des principes, » il connoissoit les convenances, osoit » excuser les fautes des autres, & n'a- » voit pas de honte de réparer les sien- » nes : il étoit doux, poli, sûr, atten- » tif, faisoit cas du bon sens, & ne rioit » qu'à propos : enfin rien de si extra- » ordinaire n'avoit encore paru à la » cour de Biriby ».

Néanmoins la Reine l'aima ; & cet être, si raisonnable & conséquemment si singulier, lui fit insensiblement un esprit & un caractère parfaitement conformes au sien. Mais, malgré sa promptitude à s'expliquer par les regards les plus tendres, la Reine ne parla pas encore assez tôt

pour ſauver Grigry *des pièges de la ſéduction. Il étoit ſi modeſte & ſi tendre.....*

Qu'une femme impudente
Eût bientôt égaré ſa jeuneſſe innocente.

On devinoit tout à Biriby, & l'on aſſuroit ce qu'on ne pouvoit que préſumer. La Reine n'eût pas cru le bruit public ; mais la ſéductrice parla, & Amétiſte ne put plus douter. Le reſſentiment n'eût pas été à ſa place. Ce n'étoit pas une infidélité, puiſqu'aucun aveu ne leur etoit encore échappé. La pitié fut le ſentiment qu'elle éprouva. Pour le lui rendre utile elle alloit prevenir peut-être le terme preſcrit par les loix, & l'inſtruire de ſon amour : mais une autre femme, douée du don de Féerie, qui avoit lu dans ſon cœur, & qui ne l'aimoit pas, s'étoit déjà promis de lui ravir l'objet de ſes tendres ſollicitudes. Grigry *eſt enlevé ; & va ſe voir livré à tous les pièges de l'amour & de l'art. Heureuſement la Reine l'a regardé ſi tendrement, avant ce moment funeſte, qu'il trouvera peut-être dans le ſouvenir de ce qu'il a éprouvé, & des motifs & des moyens pour ſe défendre.*

Cicloïde peu faite pour l'amour, malgré la beauté de ſes traits, peu digne même des plaiſirs qu'on lui ſubſtitue, éprouva bientôt que Grigry *la jugeoit dans ſon cœur, & ne cédroit à aucun de ſes artifices. Les premiers momens de ſa réſiſtance auroient du ſuffire pour l'éclairer. Mais le vice ſe flatte toujours. Elle employa tous les moyens pour ſoumettre un cœur dont la réſiſtance irritoit en elle plus d'une paſſion. L'inutilité des premiers lui annoncèrent envain que les autres ne réuſſiroient pas mieux. On s'étonnera de l'empire qu'elle put conſerver ſur elle-même & de la galanterie qui régna dans une dernière Fête qu'elle lui donna. Il faut l'aimer;* Grigry *penſa en faire les frais.*

» Elle raſſembla tous les efforts de » ſa puiſſance; elle fit les plus myſté- » rieuſes conjurations, & les fumiga- » tions les plus redoutables; elle in- » voqua toutes le Fées amoureuſes de » l'univers; elle mit en œuvre, en un » mot, toutes les reſſources qu'eſt ca- » pable d'imaginer une grande paſſion, » lorſqu'elle eſt ſecondée par un pou- » voir preſque ſans bornes.

» En un moment, le Palais déjà ſi

» ſuperbe, prit une forme & une face » nouvelles. Les appartemens, les grands » & les petits cabinets, les tapiſſeries, » les tableaux, les ſtatues, tout repré- » ſentoit, tout inſpiroit, tout ſembloit » reſſentir les feux, la puiſſance & » les délices de l'amour.

» Les jardins, les arbres, les fleurs, » embellis par le ſouffle des plus ten- » dres zéphirs offroient l'image ſédui- » ſante des premiers jours du printems. » Mille allées couvertes de feuilles » nouvelles, aboutiſſoient, par les plus » voluptueux détours, à des cabinets » enchantés; la plus agréable verdure, » le chant des oiſeaux, le parfum des » fleurs, la chute ménagée des eaux, » la nature renaiſſante, tout, dans ce » délicieux ſéjour, portoit dans les ſens » la douce agitation du deſir, & la » tendre impreſſion de la volupté. — » Quel enchantement, s'écria *Grigry*! » Avez-vous rien vu de ſi agréable! » Que ces jardins ſont beaux! Que ces » lieux ſont charmans! — J'éprouve, » comme vous, un plaiſir extrême, dit » la Fée en l'entraînant dans des boſ- » quets; quel ſpectacle! Quel raviſſe-

» ment! Sentez-vous l'aimable frai-
» cheur de ces bois! Que cette allée
» eſt belle!..... en diſant ces mots, ils
» avancoient.

» Ils arrivèrent à une Salle plantée de
» myrthes & d'orangers qui embau-
» moient les airs : on y voyoit un
» grand baſſin de porphyre rempli de
» l'eau la plus pure. Dans le milieu
» une Venus de marbre blanc, entourée
» des Grâces & des Amours étoit repré-
» ſentée ſortant des flots, & dans une
» attitude..... *Grigry* frappé de l'expreſ-
» ſion, en éprouvoit tout l'effet, &
» commençoit à rêver à ce qu'il ſentoit
» quand les accords de la muſique la
» plus tendre le réveillèrent. Cicloïde
» & lui, entraînés par un charme ſi
» doux, tournèrent leurs pas vers l'en-
» droit d'où partoit ce concert.

» Sur les bords d'un canal dont les
» eaux préſentoient à la vue le plus
» agréable tapis de cryſtal, les jeunes
» filles de la ſuite de la Fée, raſſem-
» blées par ſes ordres, formoient, au
» ſon des inſtrumens les plus mélodieux,
» ces jeux aimables que le goût du plai-
» ſir a inventés, & qui le font naître;

» leurs habits dessinés avec art, différens » suivant les caractères qu'elles devoient » rendre, les uns galants, les autres lé- » gers & tous taillés par la main des » Grâces, étoient moins faits pour dé- » rober la vue de leurs charmes, que » pour satisfaire d'une manière plus dé- » licate une tendre curiosité.

» Quelques-unes couchées molement » sur l'herbe fleurie, mêloient leurs voix » aux accords des instrumens : elles » chantoient l'Amour : ses charmes, son » agitation, ses douceurs étoient dans » leurs inflexions, dans leurs gestes & » dans leurs traits.

» D'autres folâtroient avec des amans » vifs & enjoués; les ris badins ani- » moient leur teint, & rendoient leurs » attitudes plus séduisantes : elles finis- » soient leurs jeux en s'unissant mutuel- » lement avec des chaînes de fleurs.

» On en voyoit qu'une course légè- » re éloignoit de leurs compagnes : des » Silvains empressés couroient sur leurs » pas; ils étoient déjà sur le point de » les atteindre; elles faisoient un dé- » tour, elles échappoient à la main » prête à les saisir. Enfin elles étoient

» surprises ; un baiser donné avec grâce » & reçu avec transport, étoit le prix » du vainqueur.

» Plusieurs, par des danses naïves » exprimoient le vol du papillon amou- » reux. Au lever du soleil il déploye » ses aîles, il part, il vole, parcourt » avec agitation les plus belles fleurs, » cherche celle qui doit le fixer, la » trouve, s'arrête, s'avoure son parfum, » & s'envole.

« De même ces Nymphes charman- » tes commencèrent, par le déployement » de leurs bras, une danse animée : une » troupe de bergers conduits par l'A- » mour, accourut à leurs jeux : alors » leurs pieds légers volèrent sur le gazon » avec la vivacité du desir, qui l'ex- » prime & qui l'inspire : leurs pas » vifs, coupés & pressés, leurs re- » gards flatteurs, leurs sourires badins » devinrent l'image de ces artifices in- » nocens, de ces petits soins qui don- » nent de l'âme à la beauté, & de » nouveaux feux aux desirs. Elles pa- » rurent fuir pour être suivies, pour » se donner le temps de choisir. Bien- » tôt l'amour les assortit : on ne vit plus

» alors que des pas moëlleux, des bras » ouverts à la tendreſſe, des regards » ſatisfaits : c'étoit l'expreſſion du plai- » ſir, de la volupté, du bonheur ».

La danſe finit. Qu'ils ſont heureux, s'écria Grigry...! *Ce moment pouvoit être déciſif ; mais le ſouvenir d'Amétiſte, les regards qu'elle lui avoit donnés avant ſon enlévement, furent un charme plus fort que tous ceux dont il éprouvoit l'effet ; & la Fée ne put jouir que de ce premier moment d'illuſion, qui prépare un déſeſpoir éternel. Trop convaincue de l'inutilité de ſes enchantemens, elle déteſta celui qui ne pouvoit l'aimer ; & la liberté lui fût enfin rendue.*

Il faudroit n'avoir jamais aimé pour demander quel uſage il en fit. Mais, avant que de le préſenter aux yeux d'Amétiſte, traçons, d'après l'Hiſtorien, un Tableau qui ne peut qu'intéreſſer.

» La cour de Biriby étoit bien chan- » gée, depuis le départ de *Grigry*. Tout » y reſpiroit l'ennui, la triſteſſe & la lan- » gueur. Le tems fixé par les Loix, pour » choiſir un Roi, s'approchoit ; & les » chagrins de la conſtante Amétiſte, » devenoient tous les jours plus cuiſans.

» L'idée de faire un choix, d'engager sa
» foi, de se donner pour toute la vie à
» tout autre que *Grigry*, étoit pour elle
» un supplice anticipé, qui lui déve-
» loppoit toute l'horreur du cruel avenir
» qu'elle devoit attendre. Le sentiment
» du plaisir paroissoit avoir fui, pour
» jamais, de son cœur. Souvent pour se
» livrer plus particulièrement à ses
» réflexions, elle déclaroit, sous diffé-
» rens prétextes, qu'elle vouloit garder
» son appartement, & ne recevoir
» personne. On juge que, ces jours-là,
» la cour étoit déserte : les uns partoient
» rapidement pour aller souper dans
» de petites Maisons ; ils y passoient
» la nuit, en se persuadant qu'ils se
» divertissoient, qu'ils avoient assu-
» jeti le plaisir. Les autres se répan-
» doient comme des torrens dans les
» Maisons de la Ville ; ils y exagé-
» roient l'ennui dont en étoit excédé
» à la Cour ; ils donnoient des rendez-
» vous pour y manger, & couroient
» à d'autres où ils arrivoient les der-
» niers : quelques-uns rompoient leurs
» premiers engagemens, pour se ren-
» fermer chez eux, avec un air de

» myſtère; il y en avoit, mais ils étoient » rares, qui ſe portoient juſqu'à l'ex- » trémité d'aller voir leurs propres » femmes en bonne fortune. Les Dames » vieilles, prudes & délaiſſées, reſtoient » ſeules à la Cour; &, pour imiter la » Reine, autant qu'il étoit en elles, » leurs Suiſſes avoient ordre de dire à » leur porte, qu'elles n'y étoient pas.

» La Reine avoit reçu, d'une Fée, » un Bouquet dont toutes les fleurs » avoient une propriété particulière. » La fleur d'orange, en la reſpirant, » changeoit toutes ſes idées, & lui » procuroit les réflexions les plus rai- » ſonnables & les plus profondes. Elle » macha un jour une de ces fleurs. Il » ſeroit difficile de peindre le trait de » lumière intérieur qui, dans ce mo- » ment, frappa ſon eſprit. Un bon » gout naturel avoit été le principe de » ſes ſentimens pour *Grigry*; les bonnes » qualités qu'elle avoit apperçues en lui, » avoient aidé l'amour à décider ſon » ame: en général tout ce qui n'étoit » pas cet amant chéri, lui paroiſſoit » aſſez inſipide; mais l'eſprit de juſteſſe » dans la comparaiſon lui manquoit,

» pour tout ce qui n'avoit point de rap-
» port à ſon amour. Son goût n'étoit
» pas entièrement développé ; elle ne
» ſentoit pas encore la juſte valeur des
» choſes. La fleur d'orange fit paſſer
» rapidement cette connoiſſance pré-
» cieuſe dans ſon ame. Elle ſe crut
» tranſportée tout à coup dans une
» Cour étrangere ; ſes regards erroient
» ſur tous les objets ; ils lui paroiſſoient
» tous nouveaux ; &, en effet, ils s'étoient
» toujours préſentés à elle ſous des faces
» bien différentes. Maintenant toute
» eſpece d'illuſion étoit diſſipée. L'uſage,
» la mode, la naiſſance, la réputation
» même, rien à ſes yeux ne ſuppoſoit,
» ni ne pouvoit ſuppléer le mérite,
» les femmes étoient rigidement évaluées
» à proportion de leurs talens, & de
» leur vertus.

» La coquetterie ceſſa de ſe montrer
» à ſon imagination, comme un art
» innocent ; inventé pour donner un
» nouveau prix au don de la Nature.
» Elle la vit comme un vice de l'eſ-
» prit, nourri par une folle vanité,
» & capable de gâter le cœur ſans
» pouvoir le ſatisfaire. Par une ſuite

» néceſſaire, elle ne trouva plus dans » les femmes de Biriby, qu'un jargon » apprêté, aulieu de l'eſprit, qu'un » deſir empreſſé de jouir, à la place » de l'amour. Les jeunes-gens de la » Cour, ces petits-maîtres par état, » ne lui parurent que des êtres ſuper- » ficiels, animés par des mouvemens » approchant du mécanique, rarement » au-deſſus de l'inſtinct, & jamais au » niveau de la raiſon. Les traits, les » ſaillies, les hiſtoires de *Brillant*, » perdirent tous leurs charmes; à travers » l'orgueil inſupportable qui l'envelop- » poit, elle apperçut un fat ennuyeux, » dont tout le mérite conſiſtoit dans » une mémoire mal-meublée, & qui » devenoit en lui une qualité aſſom- » mante pour la Société.

» On juge bien que l'inutile *Babiole* » fut apprécié à ſa juſte valeur. Son » mérite fut placé immédiatement au- » deſſus de celui de la femme la plus » ſuperficielle de la Cour. Son eſprit » inventif pour les modes fut regardé » comme un de ces fades ridicules, qui » n'ont pas même l'avantage de faire » rire; & ſes ſoins pour recueillir

» &

» & pour répandre les nouvelles du » jour, comme un emploi de plate » commère, digne tout au plus d'amuſer » la Bourgeoiſie de mauvais goût. La » ſupériorité de *Guimauve* dans tous » les jeux, fut imputée, ſans ména- » gement, à une médiocrité d'eſprit » auſſi fatiguante que la bétiſe, qui ne » lui avoit laiſſé que cette miſérable » reſſource pour ſe rendre ſupportable » dans le monde. Sa figure tant vantée, » fut trouvée d'une inſipidité, plus dé- » plaiſante que la laideur; & pour ſa » triſte Guimbarde, elle fut condamnée » à faire déſormais l'amuſement des » premières Antichambres.

» L'œil clair-voyant de la Reine » traita encore plus rigoureuſement les » talens ſuperieurs de *Papillon*. Elle » jugea qu'ils étoient hors de leur » place; qu'une femme de qualité de- » vroit, ſans doute, aimer, pro- » téger, encourager tous les talens, » mais que ceux dont Papillon fai- » ſoit gloire, devoient être aban- » donnés à ces hommes rares, uti- » les, eſtimables, mais malheureux,

» dévoués par leur état, aux amuse-
» mens Publics.

» Les talens de l'esprit, ces rayons du
» génie, qui élévent l'ame, qui rendent
» l'homme propre à remplir avec dignité
» les plus grands emplois, parurent à
» la Reine mériter seuls d'occuper les
» grands de l'état. Elles les regarda
» comme le germe heureux de toutes
» les connoissances utiles, comme la
» source féconde de l'instruction des
» Peuples, comme le principe assuré
» de la grandeur, de l'abondance &
» de la supériorité des états.

» Mais quel fut son étonnement,
» lorsquelle apperçut que ces talens
» estimables n'étoient pour l'ordinaire
» possédés, chéris, cultivés que par
» des hommes simples, obscurs, con-
» fondus dans la foule, peu estimés à
» la Cour, rebutés de la fortune, jouets
» infortunés du caprice, ou du mau-
» vais goût du Public, déchirés par
» l'énemi, mépriſés des sots opulens,
» mais fermes dans les orages, tran-
» quilles dans le sein du malheur,
» inébranlables dans les plus grands

» revers, consolés & peut-être heureux » par l'étude, dignes d'un sort agréable, » & assez philosophes pour l'attendre, » sans se donner la peine de le cher- » cher.

» Cette découverte émut le cœur de » la tendre Amétiste ; elle fut pénétrée » en voyant cet injuste partage du bon- » heur, & elle se proposa dès-lors, de » réformer, quand elle prendroit les » rênes de l'Etat, un abus aussi déf- » honorant que bizarre.

» En portant plus loin ses vues, » elle vit à découvert cette machine » immense qu'on appelle Gouverne- » ment, tous ses ressorts, ses défauts.... » Elle en conclut qu'elle y raméneroit » le bon ordre, ainsi que dans la » société entiere, en proposant des » récompenses si attrayantes pour la » vertu, & en prononçant des sup- » plices si effrayans pour le crime, que » tous ses Sujets pussent trouver un » avantage évident à devenir ver- » tueux.

» La même justesse guida la Reine » dans l'espece de revue de tout ce qui

» frappa ſes regards ; &, de ce moment, » chaque choſe fut placée dans ſon » eſprit, à ſon rang propre.

» Mais, le croiroit-on ? ce fut ſur une » femme qu'un cœur trop-tendre avoit » ſouvent rendu l'objet des médiſances » de la Cour, qu'elle jeta les yeux pour » s'éclairer de lumieres nouvelles, & » aſſurer par là l'effet de ſes heureuſes » réſolutions.

» Rien n'eſt moins juſte que la balance » avec laquelle on péſe la réputation. » Dans le tourbillon du monde, l'eſ- » prit arrêté, diſtrait, entrainé par » mille précieuſes bagatelles, a t'il le » tems d'approfondir le caractère des » hommes ? Il ſont, pour l'ordinaire, » jugés ſans appel, ſur quelques ridi- » cules qui frappent ; & les femmes le » ſont toujours ſur leurs foibleſſes con- » nues. On s'arrête à cette premiere » impreſſion ; la malignité s'en amuſe, » & l'amour-propre y trouve ſon » compte.

» Ce n'eſt cependant qu'en faiſant » une compenſation exacte des vices » & des vertus, des ridicules & des

» agrémens qu'on peut parvenir à » une appréciation équitable. L'eſtime » deviendroit un tréſor inutile, ſi elle » étoit réſervée pour les êtres ſans » imperfection. Elle eſt due, on » doit la prodiguer à tous ceux en qui, » compenſation faite, on trouve plus » de vertus que de vices.

» On pouvoit reprocher des foibleſ- » ſes à la rendre *Opale* (c'étoit le » nom de la nouvelle amie de la Reine); » elle n'avoit pas l'art de les cacher. » L'eſpece perfide des hommes lui » étoit, ſans doute, trop chère; & » la légèreté, l'inconſtance, la perfidie » de *Brillant*, lui avoient cauſé des » regrets trop ſinceres pour lui laiſſer » la force de les diſſimuler.

» Mais les qualités les plus rares » cachoient en elle les défauts qu'on » pouvoit lui imputer. On les trouvoit » d'ailleurs dans toutes les autres femmes » de la Cour, & c'étoit un libertinage » d'eſprit, un égarement de l'imagina- » tion qui en étoit le principe. *Opale*, » au contraire, n'avoit paru foible, que » parce qu'elle avoit reçu du Ciel une

» ame sensible. Si l'amour lui eut offert » un amant estimable, il l'auroit fixée. » Son cœur trop tendre cherchoit un » objet qui pût le remplir, & elle » n'avoit rencontré que des ingrats, des » volages, des perfides; elle n'avoit » changé que parce qu'elle avoit été » quittée.

» Toutes les autres femmes s'hono- » roient de leur inconstance; elle avoit » souvent gémi de la sienne. Son goût » pour le plaisir étoit beaucoup moins » vif, que le penchant qu'elle avoit à » l'amour. Le sentiment, en un mot, » l'avoit égarée, & la cause même de » ses erreurs étoit estimable.

« *Opal*, au reste étoit capable de la » plus solide amitié. On ne pouvoit » lui imputer aucune sorte de mauvais » procédés, & elle en avoit eu d'excel- » lens, en grand nombre. Sensible aux » malheurs d'autrui, rien ne pouvoit » la rebuter, lorsqu'elle entrevoyoit quel- » que espoir de les soulager. Gaie, vive, » aimable dans la société, éclairée, » ardente, infatigable pour ses amies, » habile à couvrir leurs fautes, tou-

» jours généreuſe, jamais médiſante, » il ne lui manquoit que d'être femme » de vertu. Elle étoit plus; elle étoit » femme de mérite.

» Lorſque Brillant l'avoit indigne- » ment abandonnée, elle n'avoit eu » recours, pour ſe diſtraire de ſes peines, » à aucune de ces bizarres extravagan- » ces qui étoient en uſage, en pareil » cas, à la cour de Biriby : l'orgueil » ne l'avoit point engagée à maſquer » ſa douleur des airs légers de la co- » quetterie ; elle avoit oſé paroître » triſte au milieu du grand monde, » mais ſans afficher l'infortune, & ſans » ſe précipiter, par dépit, dans la ré- » forme.

» Telle étoit *Opale*. Amétiſte avoit » diſcerné, d'un coup d'œil, tout ce » qu'elle valoit. L'amitié lui avoit parlé » en ſa faveur, & c'eſt avec elle qu'elle » s'entretenoit de ſes chagrins, qu'elle » ouvroit ſon âme, qu'elle ſe livroit aux » douceurs d'une entière confiance : » elle trouvoit dans ſon cœur un intérêt » tendre à ſes peines, & dans ſon » eſprit des conſeils capables de

» les lui faire ſupporter ſans déſeſ-
» poir.

» *Opale* avoit ſçu le détail de l'a-
» venture que *Grigri* avoit eue en
» arrivant à la cour. Convaincue que le
» cœur n'y étoit entré pour rien, &
» que la foibleſſe avoit tout fait, elle
» en avoit parlé ſérieuſement à la Reine,
» & l'avoit juſtifié de ce premier crime.
» Prévenue pour lui, le ſervant ſans
» aucun deſſein pour elle-même, & ſeu-
» lement parce qu'elle le trouvoit ai-
» mable, elle affermiſſoit l'âme de la
» Reine dans les tendres ſentimens
» qu'elle avoit pour lui. Elle rappeloit
» dans ſon cœur une tendre confiance;
» toutes les reſſources de ſon eſprit lui
» ſervoient à découvrir des lueurs
» d'eſpoir qui ranimoient ſon amour;
» &, dans l'impoſſibilité où elle étoit
» de faire un choix conforme aux vues
» de *Singulière*, elle l'engageoit à s'a-
» vouer à elle-même que *Grigri* ſeul
» régneroit toujours dans ſon cœur. La
» Reine, en effet, étoit obligée de
» convenir qu'aucun des Amans qui l'en-
» touroient ne méritoit de partager ſa

» couronne : le tems preſſoit; *Grigri* » étoit abſent, & peut-être infidèle ; » mais les vices de ſes rivaux avoient » frappé les yeux clair-voyans d'Amé- » tiſte, & elle leur avoit envain cher- » ché des vertus ».

Elle faiſoit cette réflexion, & en paroiſſoit accablée, lorſque Grigri *s'offrit à ſes regards. Elle étoit ſeule. Il étoit ſi rempli du bonheur de la revoir ; elle diſſimula ſi peu le plaiſir qu'elle reſſentoit, qu'aucun langage ne pourroit rendre le charme de ce moment. Le teint le plus animé, le ſilence le plus expreſſif, le trouble le plus touchant furent, pour* Grigri, *des aveux, & pour la Reine des garants. Cependant il revenoit d'auprès d'une Fée qui l'avoit enlevé. Elle eût voulu l'interroger, du moins, avant que d'écouter les ſermens qu'il étoit pret à lui faire. La délicateſſe ne le lui permit point ; & ce ſacrifice ne fut point perdu.* Grigri *pleura en exprimant ce qu'il avoit ſouffert loin d'elle ; & ſes larmes en dirent plus qu'elle même n'oſoit en attendre. S'il avoit pu lui reſter quelque doute, il eût été bientôt détruit. La méchante Fée l'avoit*

ſuivi à la cour ; & la Reine l'eût à peine enviſagée, quelle comprit combien Grigri *venoit d'être ſincère. Elle le fut aſſez elle-même pour déclarer ſon choix dès le même jour ; on devine qu'il fut confirmé par* SINGULIÈRE.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE BEAU GARÇON,

OU LE FAVORI DE LA FORTUNE.

1784.

ANIMONS-NOUS; aiguiſons nos traits; lançons contre les femmes des épigrammes, toujours des épigrammes..... Quel rôle, ſi notre intention eſt de leur nuire; quelle ſingerie, ſi nous ne voulons que nous amuſer, ou faire briller notre eſprit! Il y a mille ans que tout eſt dit ſur ces maîtres de notre deſtinée. Depuis le premier trait juſqu'au dernier, un ſeul a-t-il pu les bleſſer ſans nous nuire. Eh, ne voyons-nous pas que c'eſt la balle pouſſée contre la murailll, qui retombe ſur notre nez!

Quoiqu'il en ſoit, voici encore un Ouvrage contre les femmes. C'eſt un beau garçon qui les ſéduit par ſa figure, & qui paye leurs bon-

tés, comme tant d'autres, par la plus perfide dénonciation de leurs foiblesses. Il est juste qu'aimant tant à accuser, il ait quelquefois à se plaindre; & j'avoue qu'en homme équitable, j'ai lu, avec un certain plaisir, une aventure où le *beau garçon* devient un petit monsieur bien maltraité, bien digne de pitié, par le rire qu'il excite. Plus d'un Lecteur partagera le motif secret qui m'engage à lui donner une nouvelle publicité.

NOTRE héros Anglois voyageant par par une suite d'événemens, étoit arrivé à Kelles, où il attendoit son diner, assis à la porte de l'Auberge. En ce moment, un caroſſe à quatre chevaux arrive. La curiosité engage Patrick à regarder ce qu'il contient. Il y voit une jeune Dame qui, sans être belle, a une figure très-agréable. De son côté, elle remarque, & semble dire à une femme qui est auprès d'elle : Mon Dieu le joli homme ! le plaisir qu'elle trouve à le regarder prenant toute son attention, le pied lui gliſſe en descendant de voiture, & elle tombe dans

les bras de notre héros qui s'étoit précipité galament pour la recevoir. Leurs lèvres se rencontrent dans la chûte, & cet accident joint à la rougeur qui couvre les joues de la jeune Dame, donne beaucoup d'humeur à un gros homme qui est avec elle.

Vous êtes bien impertinent, dit-il à Patrick, d'oser embrasser cette Dame.

Auriez vous voulu, reprit-elle, que Monsieur m'eût laissé tomber, au risque de me casser le col ?

Oserois.je vous prier, Madame, de me dire quel est cet homme, demanda notre heros !

Eh ! Monsieur, quel autre qu'un mari pourroit se conduire aussi maussadement !

Comment, Madame, il ne vous a pas embrassée ?

Quand cela seroit, voyez le grand malheur ! mais il n'en est rien.

Et moi je dis que si.

Et moi je dis que non.

J'en suis certain.

Et il leva la main pour la frapper.

Frappez si vous l'osez, dit alors la Dame d'un ton d'héroïne. Qui pour-

roit, à vos manières brutales, vous prendre pour un Alderman de Dublin, pour le juge de paix, M. Dalton? L'auriez vous pris pour cela, Monsieur.

Non en vérité, Madame, répondit Patrick, en regardant le juge d'un air de mépris.

Oh, bien, moi, je vous ferai voir qui je suis.

De la modération M. l'Alderman, de la modération, je vous prie.

Il tremble, dit l'Alderman au maître de l'auberge; j'aurai bon marché de lui; &, se tournant vers Patrick, je crois, faquin, que vous-vous imaginez me faire peur?

Et, en enfonçant son chapeau, il se campa fièrement devant lui.

Monsieur le juge de paix, dit alors Patrick très-froidement, je ne doute nullement de votre courage; mais je me ferois un scrupule d'assommer le mari d'une aussi jolie femme que Madame; d'ailleurs permettez-moi de vous observer que vous êtes un peu trop vieux, & pas assez à jeun pour entreprendre un pareil combat.

Vous tenez le langage d'un poltron,

dit l'Alderman, en mettant son poing sous le nez de Patrick.

Madame, voulez-vous bien m'accorder la permission de donner une petite correction à votre mari ?

Oh, Monsieur, je vous l'accorde toute entière ; puisque M. d'Alton est si curieux de se battre, c'est son affaire.

C'est pour vous, ma chère ; c'est pour soutenir votre honneur, dit l'Alderman à sa femme, que je vais combattre.

Mais Monsieur ne m'a pas offensée ; c'est vous qui êtes l'aggresseur : il paroit trop bien né pour souffrir tranquillement un affront. Allons, qu'on me donne une chambre, & que ces Messieurs s'arrangent : je vous souhaite bien du succès, M. d'Alton.

Et ses yeux disoient à Patrick que tous ses vœux étoient pour lui.

Le bon naturel de femme, s'écria M. d'Alton ! je suis si satisfait de ce qu'elle vient de dire, que cela m'ôte l'envie de me battre.

Oh ! parbleu, M. le juge, le vin est tiré ; il faut le boire, & vous-vous battrez, répliqua notre Héros.

Mais si je ne le veux pas..... si je ne le veux pas..... reprit M. d'Alton tremblant de tous ses membres, & engageant par sa triste contenance son hôte à les séparer, & ses gens à venir à son secours.

Allons, M. l'Aderman, défendez-vous; me voilà prêt.

Eh bien tant mieux pour vous.... attendez que je le fois aussi.

Alors notre héros le prenant par les épaules, & lui faisant faire la pirouette, lui appliqua vigoureusement le pied à cette partie charnue ou *Hudybras* prétend que réside l'honneur de l'homme.

Eh bien, mon ami, comment vous trouvez vous de la bataille, dit Mistriss d'Alton.

Il doit s'en trouver à merveille, répondit Patrick; je l'ai guéri de la fureur de se battre, & j'ose vous assurer qu'elle ne le reprendra de sa vie.

Je le ferai pendre le Médecin; ou le Diable s'en mêlera, reprit l'Alderman; allons notre hôte, aidez-moi à entrer chez vous; je vais signer un *commitimus*, & faire mettre ce coquin-là en prison.

Vous me permettez du moins de dîner, M. le juge de paix, repliqua notre héros, riant de tout son cœur, & saluant M. d'Alton très-profondément.

Battre un homme de justice ! un Alderman de Dublin ! & de plus lui rire au nez, c'est un crime de haute trahison.

Ne vous tourmentez pas de cette force pour une bagatelle mon ami. dit Mistriss d'Alton, prenant son mari par le bras, & l'aidant à monter dans sa chambre. C'est la fortune de la guerre ; vous avez été vaincu aujourd'hui ; eh bien, demain peut-être serez-vous vainqueur.

Peste soit du coquin & de son courage ! je croyois qu'il n'en avoit point. Je crains de ne pouvoir partir d'aujourd'hui de ce maudit endroit.

Eh bien, mon cher, nous attendrons à demain. Asseyez-vous près de cette fenêtre, le grand air vous soulagera.

Ce Drole là me donne de l'humeur... il m'inquiète : ce baiser qu'il vous a donné.... n'êtes-vous pas honteuse.....

ſi la femme d'un Alderman de Dublin ſe reſpecte aſſez peu pour ſouffrir un baiſer de la part d'un faquin de cette eſpèce! je n'aurai pas le cœur de vous embraſſer d'un mois.

Vous êtes prodigieuſement délicat.... Eh bien, ſi vous ne m'enbraſſez pas.... d'autres s'en chargeront; n'eſt-ce pas cela que vous voulez dire?.... Juliette, ces airs là ne vous réuſſiront pas avec moi; je vous en avertis..... ſans vous, ſans votre eſpèce d'approbation, ce maudit ſcélérat n'auroit oſé me toucher, vous l'avez pouſſé à me battre.... Eh bien ne voila-t-il pas encore que vous le cherchez des yeux? nierez vous le fait?

Quel mal y a-t-il donc, Monſieur, à regarder un homme bien-fait; toutes les fois que je vous ai vu lorgner de jolies femmes (& cela vous eſt arrivé ſouvent) ai-je été vous en faire des reproches.

Oh! le cas eſt bien différent;..... mais allons, plus de querelle..... verſez-moi un verre de vin.

Un homme de votre âge inſulter un jeune-homme pour une bagatelle!

Un homme de mon âge !..... mais finissons..... plus de querelle ; venez, baisez-moi..... plus de querelle.

Vous embrasser après les indignes soupçons que vous avez eus sur mon compte ?..... non , certes , je n'en ferai rien..... vous ne méritez pas une femme aussi honnête que je le suis....

J'avois tort, ma Mie ; pardonnez,... allons , embrassez-moi..... plus de querelle.

Chaque jour vous dites la même chose..... je suis bien-malheureuse..... je vous aime trop..... si j'étois coquette, je crois avoir assez de charmes.

Je le sçais , je le sçais , j'avois tort , ne vous chagrinez pas Juliette ; je ne puis souffrir de vous voir pleurer.

Pourquoi donc me tourmenter sans cesse ? Vous êtes jaloux de tous les hommes que je vois ; si ce n'est l'un c'est l'autre ; je ne puis ni regarder , ni parler , ni sourire, ni lire , ni écrire, ni penser , que vous ne vous imaginiez que j'aime quelqu'un , & que je cherche à vous trahir ? c'est un supplice continuel..... ah , certainement vous me ferez mourir.....

Ma chere Julliette, oubliez le passé... je ne ferai plus jaloux ; je vous le promets..... allons plus de querelle.

Tandis que tant de jeunes Maris se ruinent pour des femmes qui (vous me l'avez dit si souvent) ne sont point aussi jolies que moi, n'êtes vous pas sans cesse à me reprocher des dépenses dont je ne suis pas même l'objet ? Me voyez vous partager tous les plaisirs dont jouissent les femmes de mon âge, de mon rang & de ma fortune ? Notre voisine la femme du Député ne m'éclipse-t-elle pas en bijoux, en ajustemens & en équipages ? Me voyez vous donner des bals & des assemblées ? Je ne vis que pour vous, & encore vous-vous plaignez de moi.

Je ne m'en plains pas..... tant s'en faut..... je suis trop heureux ; plus de querelle, ma chère Julliette.

Un bon politique songeroit du moins à contenter ma vanité..... Cette passion satisfaite feroit diversion aux desirs qu'un homme de votre âge ne peut trop.....

La paix, la paix, ma chère Juliette, plus de querelle..... Tenez voici un

billet de cinquante guinées sur mon banquier..... Eh bien ! la paix est-elle faite ?

Vous ne serez plus jaloux ?

Non, non.

Allons je consens à vous embrasser.... là....: je vais appeler pour le dîner.

Alors elle se mit à la fenêtre & apperçut notre héros dont les yeux..... les yeux..... Elle entendit leur langage..... y répondit-elle....? C'est ce que nous verrons bientôt.

Je souffre si cruellement, dit l'Alderman, que j'ai peine à me soutenir.

Un Pouding qu'on lui servit alors, mit fin à ses complaintes ; &, semblable aux eaux du fleuve Léthé, lui fit oublier le passé. Le dîner se trouvant heureusement de son goût, la joie rentra dans son cœur, & il remercia le Ciel de lui avoir donné un bon appétit, & les moyens de le satisfaire. Mais, dès qu'on eut desservi, ses esprits tombèrent, sa bonne-humeur s'évanouit, & le sentiment de ses peines renouvella sa colère.

Peste soit du scélérat, s'écria-t-il

en s'eſſayant, mais envain, de ſe lever!

Je voudrois bien ſavoir qui il peut être, dit Miſtriſſ d'Alton.

Qui? un vagabond, ou un voleur de grand-chemin, reprit le Mari; car quel autre n'auroit pas reſpecté un Alderman de Dublin.

Oh! à cet égard, mon cher ami, convenez que c'eſt un peu de votre faute....Vous avez été l'agreſſeur: pouvoit-il penſer à votre dignité lorſque vous l'oubliez vous-même?

Fort bien, prenez ſon parti, le parti d'un vagabond, contre moi!

Je ne prends point ſon parti, à Dieu ne plaiſe, mon cher; mais je ſuis juſte. Tenez; vous buvez un peu trop le matin; en vérité vous buvez trop.. l'eau de-vie finira par vous tuer; vous le verrez.

Je n'en ai bu que trois verres, en attendant que vous fuſſiez prête; & vous n'ignorez pas que ce n'eſt rien pour moi.

Notre hôte ſait peut-être qui il eſt; voulez-vous que je le ſonne.

Vous me ferez plaiſir.

L'Hôte monta & répondit aux interrogations de l'Alderman d'une manière satisfaisante pour sa femme.

Son air annonce ce qu'il est, dit-elle en elle-même ; j'ai deviné d'abord que c'étoit un homme bien-né, & il y a dix à parier contre un que je lui tiendrai ce que mes regards lui ont promis.

Eh bien ! ma chère, que dites-vous du compte qu'on nous rend de ce jeune-homme ?

Je dis que je suis faché qu'il appartienne à Sir James Walter ; la façon dont il vous a traité m'auroit fait désirer qu'il eût été en votre pouvoir de le faire punir.

Oh, puisqu'il est de condition, dit l'Alderman, je suis moins faché de ce qui m'est arrivé ; j'ai même envie de vuider une bouteille avec lui.

Non pas, s'il vous plaît, je ne pourrois me voir de sang-froid à côté d'un homme qui vous a traité aussi cruellement.

En honneur je commence à croire que je le méritois.

Cela peut-être ; mais tout en ap-

prouvant sa défense, je ne puis m'empêcher de le haïr ; &, si vous le faites monter, je quitterai la chambre.

Oh puis qu'il vous déplait si fort..... je.....

S'il me déplaît ? je le déteste ; ainsi, mon cher, si vous voulez m'obliger, n'en parlons plus.

Je suis brisé, dit l'Alderman ; je souffre de tous mes membres.

Eh bien ! mon ami, couchez-vous ; quelques heures de repos vous feront du bien : je resterai près de vous pendant votre sommeil.

Que vous êtes bonne ! trop bonne, ma chère Juliette.

On fit préparer une chambre, & les deux Epoux y entrèrent en se tenant sous le bras : le vieux Mari enchanté de se voir caressé par une femme, & la jeune femme enchantée de pouvoir trahir bientôt un vieux Mari.

Par ma foi ! je ne déplais pas à la femme de l'Alderman, se dit notre héros.... La chose n'est pas étonnante ; il est vieux & laid ; je suis jeune & bien-fait. Ses regards m'ont fait connoître son inclination ; c'est à moi de la

la convaincre que j'en suis digne. Je n'ai nul danger à courir en liant une intrigue avec une femme de sa sorte. Ses sentimens s'accordent sans doute avec son rang. Elle peut être fausse mais non vile & mépriſable..... Ainſi je n'ai rien à craindre, & jai tout à eſpérer de sa conquête..... D'ailleurs une pareille amie peut m'être d'une grande utilité à Dublin; &, quand cela ne seroit pas, elle est jolie, cela suffit.

En conſéquence de ce raiſonnement, notre héros tâchoit d'exprimer à Miſtriſſ d'Alton, par ses regards & par son maintien, tout ce qui se paſſoit dans son ame; & la belle Lady qui partageoit ses desirs, & ne se trompoit point à ce langage muet, y répondoit de manière à augmenter ses eſpérances.

Il ne nous manque plus qu'une occaſion, se diſoit notre héros, qui liſoit son bonheur dans ses yeux & dans ses sourires; il faut que je me la procure, ou que je tire parti de celles qu'elle fera naître. Il se mit donc à veiller tous les pas de la dame; &,

la voyant se retirer dans une chambre avec son mari, il présuma que son dessein étoit de le laisser d'abord s'endormir afin qu'il ne pût s'opposer à ses plaisirs, ou les troubler. Il avoit d'autant plus lieu de le penser, qu'en montant l'escalier, Mistriss d'Alton avoit tourné plusieurs fois la tête, comme pour le chercher, & avoit rougi en l'appercevant.

A peine la chambre des deux epoux étoit-elle fermée, que Patrick étoit déjà au haut de l'escalier pour reconnoître la situation de la place, & avoit découvert dans un coin de la galerie un petit passage solitaire qui conduisoit à un réduit plus solitaire encore.

Voilà précisément mon affaire, dit notre héros: si les yeux de ma belle ne sont pas des menteurs, je ne resterai pas long-temps seul ici.

En effet il n'étoit pas resté une demi-heure en embuscade, qu'il vit Mistriss d'Alton sortir de sa chambre, regardant à droite & à gauche de la galerie. Comme l'obscurité de l'endroit où il étoit, le cachoit à sa vue, il découvrit dans tous ses mouvement la surprise & le cha-

grin où elle étoit de ne pas l'appercevoir. Elle étoit réellement étonnée & prête à accuſer Patrick de peu de galanterie & de diſcernement, lorſque, réfléchiſſant ſur le caractère d'un homme d'honneur, elle ſe dit : C'eſt le ſoin de ma réputation, & non défaut d'amour & d'intelligence qui l'empêche de ſe montrer..... Il ne doit pas être bien loin..... Ce petit coin ſemble être fait pour ſervir de retraite aux amans..... Grand Dieu, que je hais mon Mari ! quand je ſonge à Patrick ; ne me ſuis-je donc mariée que pour ſacrifier mes deſirs, & n'avoir qu'une idée des plaiſirs pour leſquels le Ciel m'a formée ? La Nature m'a-t-elle donné un cœur pour n'en pas uſer..... & des paſſions pour ne pas les faire ſervir à mon bonheur.

Tout en parlant, l'Amour la conduiſoit, malgré elle, vers l'endroit où étoit ſon Amant. A peine y avoit-elle poſé un pied tremblant, qu'une voix partie de la cour arrêta ſa marche, & fit naître en elle un combat entre l'honneur & le deſir. Il ne fut pas long; le

dernier triompha.... elle fit un pas de trop.....

Tandis que nos Amans, oubliant l'univers, se livroient aux plaisirs les plus doux, leur mauvais génie cherchoit à leur nuire & se félicitoit du malheur qui etoit prêt à fondre sur eux. Une maudite toux éveillant M. d'Alton, il tira ses rideaux; &, ne voyant pas sa digne Epouse, le démon de la jalousie s'empara de son cœur, & y versa ses poisons les plus subtils. Il pensa à notre héros, & son imagination lui traça fidélement la peinture de sa disgrace.

Je suis trahi, s'écria-t-il, se jettant de son lit avec précipitation.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous le dise, je le crois comme vous, lui dit son cocher, qui entroit dans sa chambre au moment de son exclamation. Habillez-vous, sans perdre de tems, ou les oiseaux seront dénichés.

Où sont-ils, où sont-ils? Un Alderman de Dublin outragé à ce point!

Allons vîte, Monsieur; ne faites point de bruit; je sais où ils sont;

j'étois dans la chambre voisine ; j'ai tout entendu ; venez vîte.

Que le ciel te confonde, malheureux ! pourquoi, dès le premier instant que tu les as entendus, ne leur as-tu pas dit que tu étois là ?

Monsieur, je voulois être sûr que ce fussent eux. D'abord ils parloient si bas..., puis, pendant quelque tems, ils ne parloient plus du tout.... Comment pouvois-je deviner que c'étoit ma maîtresse ! Ce n'est qu'au bout d'un certain tems que j'ai reconnu sa voix.... Allons, Monsieur, pressez-vous donc.

Morbleu ! je veux les exterminer tous deux ; donnez-moi mes pistolets ; appellez mes gens. Trahi ! un Alderman de Dublin trahi, outragé ! Allez toujours devant, je vous suis ; par la mort.....

Le discret Alderman cria, & jura si fort que nos Amans eurent le tems de se préparer au danger qui les menaçoit.

Sautez vîte par la fenêtre, dit Mistriss d'Alton, toute effrayée, à notre héros.

Je ferai face au danger, répliqua-

t-il..... Et non; ce ſeroit le moyen de me perdre.

Comme Patrick héſitoit, & que la ſituation de la Dame venoit de plus en plus critique, elle jugea très-prudent de ſe ſauver au dépens de ſon Amant.

Au ſecours, au ſecours, s'écria-t-elle, ou je ſuis perdue; mon cher mari, jettez la porte en dedans; délivrez moi de ce miſérable.

C'eſt donc ainſi que vous m'aimez, Madame, dit Patrick, étonné de tant d'audace? Comment, vous me traitez de miſérable, & me chargez d'un rapt.....

M. d'Alton, enchanté des cris de ſa femme, faiſoit toute diligence pour la ſecourir, & s'écrioit, lorſque ſes gens travailloient à enfoncer la porte: elle eſt innocente ma pauvre chère femme; elle eſt innocente, écoutez comme elle crie! La porte fut bientôt enfoncée; & notre héros, que l'ingratitude & la perfidie de Miſtriſſ d'Alton avoit privé de ſa préſence d'eſprit & de ſon courage, ſuivit l'avis qu'elle lui avoit donné; & ſauta par la fenêtre avant que perſonne pût le ſaiſir.

Ne laissez pas échapper ce scélérat, dit Mistriss d'Alton, fondant en larmes, & se précipitant dans les bras de son mari : oh, mon ami, vous êtes justement arrivé au moment où les forces commençoient à m'abandonner; je voudrois qu'il se fût rompu le col : qu'on courre après lui ; il faut qu'il soit puni, ce ravisseur..... Je n'en puis plus..... Soutenez-moi, mon cher, mon cher petit mari!

Eh bien, tu vois que tu n'es qu'un sot, dit le crédule Alderman à son cocher; ne prétendois-tu pas que j'étois outragé?

Moi, Monsieur, répondit le cocher; je n'ai jamais prétendu pareille chose; vous-vous trompez; certainement vous vous trompez : je vous jure n'avoir jamais eu une opinion semblable de ma maîtresse, & j'assurerois qu'elle est aussi innocente que l'enfant qui vient de naître.

Oh, vous le pouriez en toute assurance, Pierre, dit Mistriss d'Alton.

Tu disois cependant les avoir entendu parler bas, & puis qu'ils ne parloient plus du tout.

Vous l'avez rêvé, Monsieur; je ne suis point responsable de vos rêves..... Je ne me rappelle pas un mot de tout cela, & suis bien certain de n'avoir rien entendu.

Il ne s'agit pas de parler, mon cher, dit Mistriss d'Alton à son mari, en lui donnant un baiser. Songez plutôt à me venger. Le drôle mérite, pour son impudence, qu'on le fasse sauter sur la couverture : ressouvenez-vous des coups qu'il vous a donnés.... il mérite la corde..... & je voudrois l'y voir attaché.

Mais, par quel hazard vous êtes vous trouvée ici? lui demanda l'Alderman?

Je vais vous le dire, mon ami. J'étois sortie de votre chambre pour prendre un peu l'air; &, comme je me promenois dans cette galerie, le coquin est venu derrière moi, m'a saisi d'un bras vigoureux, &, prévenant mes cris, en mettant sa main sur ma bouche, m'a entraînée malgré moi dans cette chambre : le danger que je courois me donnant un courage au-dessus de mes forces, j'ai jetté des cris perçans, & me suis défendue

comme une lionne ; j'étois presque épuisée, & j'allois probablement succomber, lorsque vous m'avez entendue, & êtes venu à mon secours.

Dieu soit béni, dit l'Alderman, je ne suis point trahi.

Parbleu le conte est bien trouvé, dit le cocher en allant chercher ses compagnons pour venger sa maîtresse.

Tombez sur ce misérable, dit l'Alderman à ses gens; allez je vais vous suivre.

Ne l'épargnez pas de grâce, mon cher Billy, ne l'épargnez pas, ce ravisseur, je resterai dans votre chambre.... Dites que vous m'aimez, mon cher Billy.... dites-le moi donc..... Que je l'ai échappé belle!.. Soutenez-moi..... je ne puis marcher..... Comme le cœur me bat..... Mettez-y la main..... Le drôle est si fort, si vigoureux!..... & moi si foible, si délicate!... Baisez-moi avant que de sortir..... Mon cher petit Billy, comme je t'aime!

La joie de l'Alderman étoit à son comble : *ma poule*, *mon bijou*, étoient

les seuls mots qu'il pût proférer pour répondre à ses caresses.

Monsieur, Monsieur, nous le tenons, s'écrièrent alors plusieurs voix.

Ah ! voici vos gens qui vous appellent, dit Mistriss d'Alton à son mari : le drôle est pris ; ne l'épargnez pas ; de grâce, mon cher ami, ne l'épargnez pas.

Notre héros s'étoit jetté par la fenêtre avec tant de précipitation, que n'ayant pas eu le temps d'examiner ce qu'il y avoit au-dessous, il étoit tombé dans une mare, dont il sortoit à peine, qu'il fût saisi par quatre à cinq gaillards vigoureux, qui l'entraînèrent dans la cour de l'hôtellerie. L'Alderman parut alors sur la galerie, où, ayant d'un ton magistral établi les charges que sa femme portoit contre le coupable, il le condamna à sauter sur la couverture en expiation de son offense.

Mistriss d'Alton avoit entr'ouvert la fenêtre, pour examiner la contenance de notre héros, & entendre ce qu'il allégueroit pour sa défense. Il étoit furieux ; mais, ne pouvant faire usage de

ſes forces, il ſe voyoit en butte aux railleries de ſes boureaux, qui s'arrangeoient pour exécuter la ſentence prononcée. L'hôtellerie étoit remplie de gens qui, attirés par la nouveauté du ſpectacle, étoient venus de tous les côtés du village pour prendre part au divertiſſement qui ſe préparoit. On apporta une couverture, on y mit le pauvre Patrick, & on le lança en l'air, au milieu des huées & des applaudiſſemens d'une foule de ſpectateurs inſenſibles.

La belle moitié du mauſſade Alderman ſeroit une femme ſans caractère, ſans honneur & ſans eſprit, ſi elle abandonnoit le beau garçon à ſon dépit & à ſa mauvaiſe fortune, après l'avoir ſacrifié un moment au beſoin de ſa ſituation. Elle lui écrivit pour s'excuſer, & le revit à Dublin, pour lui devenir utile. Patrick commença par bouder, & finit par s'attendrir. C'eſt à-peu-près comme nous faiſons tous dans certaines circonſtances : c'eſt bien la peine d'écrire contre les femmes !

L'Auteur, dans cet Ouvrage, prouve qu'il a de l'imagination, & une connoiſſance aſſez ap-

profondie des défauts des deux ſexes. Ses perſonnages ont une phyſionomie d'où il réſulte un intérêt généralement répandu dans les aventures, & dans l'intrigue générale. Ce n'eſt pourtant qu'une foible imitation du *Voyage Sentimental*; & nous ne croyons point l'Ouvrage Anglois, quoique les ſcènes ſe paſſent en Angleterre.

QUATRIÈME CLASSE.

SUITE
DES FRAGMENS
DE LAURENT MARCEL.

DUEL
ENTRE DEUX AMIS.

Les réflexions de Monsieur de Courvin furent interrompues par un spectacle également frapant & affreux. Nous étions aux fenêtres d'une de ces vastes salles, où une multitude d'Ouvriers occupés à mettre en jeu cent machines, s'inquiétoient assez peu de nous entendre philosopher sur le luxe. Tout-

à-coup nous apperçumes la rue pleine de monde, &, au milieu de cette foule, quatre hommes chargés d'un brancart, sur lequel se trouvoit le cadavre ensanglanté d'un Officier. A cette vue, nous-nous hâtâmes de descendre, & de faire des questions aux uns & aux autres; on arrêta vis-à-vis d'une grande Cour où le peuple se pressoit d'entrer, & où chacun débitoit, à-demi bas, des choses qui nous parurent si décousues & si contradictoires, qu'il ne nous fût pas possible de nous y arrêter. Mais, le lendemain, un Marchand étant venu faire visite à Monsieur de Sèle, voici ce qu'il nous raconta.

» Le Cadavre que vous vîtes hier, » Messieurs, est celui d'un Officier, » qui, depuis six ans, servoit dans le » Régiment de la Reine infanterie, & » à qui sa famille, qui est une des pre- » mieres du Languedoc, avoit acheté » une Compagnie, dont il n'a pas joui » longtems. Se trouvant en garnison à » Briançon, il y fit connoissance, & » lia une amitié fort étroite avec un » Gentil-homme de son âge, qui étoit

» dans la Commissaire générale. Pendant » près de deux ans que ces deux Corps » resterent dans la même Ville, le Che- » valier Dardeuil, & son ami, le Baron de » (Sabanes, c'étoit leurs noms) étoient » toujours ensemble; ils vivoient dans une » union si parfaite, & paroissoient si occu- » pés à se rendre de mutuels services, & » à se prévenir en tout, qu'on les citoit » comme le modéle de la plus parfaite » amitié. Ils étoient tous deux d'une » figure noble; leur abord étoit civil & » galant, & leurs inclinations étoient » à-peu-près les mêmes, si ce n'est que » l'un avoit plus de goût pour la société » des dames, & l'autre pour le jeu. » Mais ils se chérissoient encore plus » que toutes choses; &, pour jouir plus » long-tems d'eux mêmes, ils quittoient » volontiers tous les plaisirs. »

Le Baron de Sabannes, qui est originaire de Lyon, étant sur le point de retourner en semestre, proposa à Dardeuil, de l'y accompagner. Jamais invitation ne fût acceptée de meilleure grace. Nous les vimes arriver en cette Ville, où ils figurerent pendant un mois dans les premieres sociétés, & où l'on

ne pouvoit se lasser d'admirer leur esprit & leur union; on les trouvoit également éloignés de ces débauches qui caractérisent une Noblesse mal élevée, riche & indépendante. Nulle hauteur dans les façons, nulle affectation dans l'entretien, coujours empressés, & nuls propos indécents, respectueux envers le sexe, dont leur aimable figure leur captivoit les bonnes graces; circonspects dans leurs plaisirs, jusqu'à s'interdire les délassemens trop établis & trop communs dans un certain rang; d'une politesse & d'uue affabilité qui s'étendoient jusques sur leurs Domestiques, & les Personnes de la plus basse condition; ils étoient l'objet de tous les applaudissemens & de toutes les préférences. Telle étoit la conduite de ces deux amis depuis environ trois mois, quand tout-à-coup une demoiselle, fille d'un Echevin de Lyon, sentit trop de penchant pour Sabanes, & se promit, pour réussir mieux à se l'attacher, d'affoiblir les sentimens qu'il avoit pour le Chevalier; qui ne parut pas d'abord s'en appercevoir. Cette fille étoit une de ces coquettes

à intrigues, qui, profitant des charmes que leur a départis la Nature, se font une gloire de multiplier le nombre de leurs adorateurs. Elle aimoit d'abord ceux que son art pouvoit lui procurer, avec tout le feu qu'inspire la présence d'un objet nouveau, & s'en détachoit avec la même facilité. Le Baron de Sabanes lui plut, avant même qu'il l'eut distinguée des jeunes personnes avec qui il se trouvoit tous les jours; mais il y eut bientôt quelque chose de si marqué dans les agaceries de cette fille artificieuse, qu'il ne pût se défendre d'y faire attention & même d'y être sensible. Son ami, plus clairvoyant & moins dupe, parce qu'en effet il connoissoit mieux le monde, souffrit avec peine ce commencement d'intrigue. Il en parla au Baron, en termes qui devoient lui faire assez sentir les inconvéniens d'une passion pour une personne si peu digne d'en inspirer. Sabanes l'écouta avec docilité, & alla jusqu'à lui promettre de rompre avec la fille de l'Echevin. Malheureusement elle apprit, quelques jours après, à qui elle étoit redevable du réfroidissement du Baron;

soit qu'il eut eu la foiblesse de lui en faire la confidence, soit par quelqu'autre voie que j'ignore, quoiqu'il en soit, elle jura de s'en venger, & l'expédient auquel elle eut recours, tout singulier qu'il étoit, eut tout le succès qu'elle pouvoit s'en promettre.

Le goût de cette fille étoit absolument tourné vers la raillerie; &, non contente de censurer de vive voix les personnes qui ne lui plaisoient point, elle avoit encore le talent dangereux de les chansonner & de les décrier dans des lettres qu'elle semoit adroitement dans le Public, où, sous des noms supposés, ses ennemis étoient peints avec les plus odieuses couleurs. Elle remit donc au Baron quelques unes de ces lettres, qu'elle avoit copiées, disoit-elle, pour son plaisir, & par ce qu'elle les trouvoit originales. Celui-ci les lut & les trouva si spirituelles & si singulieres qu'il n'hésita pas d'en faire part au Chevalier Dardeuil. C'étoit Lundi dernier vers le soir, pendant qu'ils prenoient dans le Cours le plaisir de la promenade; Sabanes tira de sa poche une espece de Porte-feuille, dans

lequel se trouvoient plusieurs de ces lettres; la premiere dont il fit lecture étoit la réponse d'un oncle à son neveu qui lui avoit demandé de l'argent pour fournir à ses plaisirs. L'oncle s'y égayoit au sujet de ce jeune-homme qui n'étoit rien moins que riche, & vouloit le paroître.

Il rappelloit à cet étourdi la perte de deux procès qui avoient épuisé les finances de sa famille, & la peine qu'elle avoit eue de trouver de quoi solder le grade qu'elle lui avoit obtenu dans le service. Il le railloit sur la qualité de *Marquis* qu'il s'étoit avisé de prendre, & sur son orgueilleuse opiniatreté à vouloir faire descendre sa maison des plus anciennes Noblesses du Royaume. Tout cela étoit assaisonné d'un sel si piquant; on y trouvoit une ressemblance de caractere si frapante, des portraits dont le raport étoit si juste, que Dardeuil en fût vivement choqué; & qu'en interrompant Sabanes, il lui dit: Est-ce le hazard ou quelque dessein particulier qui vous à fait ouvrir cette lettre par préférence

à vingt autres que renferme ce porte-feuille ? Le hazard, sans doute, répondit en riant le Baron ; car à quel but aurois-je affecté de l'ouvrir avant tout autre ? Il est bon que vous sachiez que cette lettre étoit analogue à une réponse que le Chevalier avoit reçue d'une tante à qui il demandoit de l'argent, la quelle étant tombée de sa poche & ayant été ramassée par la Maitresse de Sabannes, avoit servi à ourdir le libelle qu'il avoit sous les yeux, sans que cette méchante fille en eût fait part au Baron. Voilà pourquoi celui-ci ne parut point affecté de l'air sérieux qu'il vit prendre à son ami, & sur lequel même il s'avisa de le babiner avec assez de liberté. Cette hardiesse mit en feu le sensible Dardeuil, qui prenant son ami à la boutonniere, lui dit : Tréve de railleries, Monsieur ; on ne porte pas impunément à un ami des coups aussi sanglants ; & l'heure & la place m'engagent d'en tirer raison, sans délai. Sabannes eut beau protester qu'il n'y entendoit pas finesse, que la personne de qui il tenoit ce porte-feuille

en avoit composé toutes les lettres pour s'amuser, & sans avoir eu jamais personne en vue ; que, s'il lui en avoit lu quelques lignes, ce n'avoit été que pour varier le plaisir de l'entretien, & lui faire observer combien les femmes l'emportent sur nous dans la légèreté du style épistolaire ; qu'au reste, si toutes ces raisons n'étoient pas capables de le détromper, il étoit prêt à lui faire des excuses & à déchirer la lettre, quelques reproches qu'il eut à essuyer de la part de celle qui la lui avoit confiée.

Ces dernieres paroles ne servirent qu'à irritter encore plus Dardeuil ; il les prit pour une ironie ; & somma de nouveau le Baron de vuider cette querelle. Quoi donc, s'écria Sabannes ! j'ai cru d'abord que vous vouliez m'éprouver ; mais, à ce que je vois, vous prétendez me traiter en ennemi. Souvenez-vous donc des liens qui nous uniſſent, & de tout ce qu'un beau zele nous a fait entreprendre jusqu'ici pour la défense de nos intérêts réciproques. Verbiage inutile, interrompt le Chevalier ; il faut être aveugle pour

ne pas s'appercevoir qu'on veut profiter ici de la supériorité que donne la fortune, pour se jouer impunément d'un malheureux. Mais vos perfides caresses ne m'en imposeront pas plus long-tems; &, dès demain, avant le lever du Soleil, je vous attends ici, l'épée à la main. Qui? Moi, répondit le Baron tout étourdi, me battre contre vous! Ah! Dardenil, gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée; s'il ne s'agissoit que de répandre mon sang pour vous, je suis toujours prêt à le verser. Mais accepter le défi que vous me proposez, encore une fois Sabannes, vous me connoissez mal, & vous-vous oubliez.

Un discours si tendre devoit faire impression sur le Chevalier; mais il ne raisonnoit plus. Tu accepteras le cartel ou non, lui dit-il en fureur, mais je saurai bien te trouver. A ces mots, il s'éloigna, & Sabannes prit le parti de rentrer dans la Ville, l'âme pénétrée de la plus vive douleur.

Son pere, en le voyant revenir seul, lui demanda où il avoit laissé le Che-

valier. Il n'eſt pas loin, répondit-il, & on ceſſa de le queſtionner. Le lendemain, point de nouvelles; il fallut chercher des défaites, auxquelles la famille ne comprit pas grand'choſe.

A la fin, ne voyant plus reparoître ſon ami, le Baron ſe mit tout de bon en devoir de le chercher, & d'employer tous les moyens pour adoucir ce caractère inflexible. Ses premieres démarches furent inutiles; le Chevalier ne parut pas; ſon ami le crut parti, & déjà il ſe diſpoſoit à retourner ſecrétement à Briançon, pour l'y joindre, quand un ſoir, vers neuf heures, ſe trouvant à l'endroit même où s'étoit paſſé ce fâcheux débat, il l'apperçut à-travers les arbres, qui venoit le joindre à grands pas. Enfin, lui dit ce furieux, je te retrouve, après t'avoir cherché pendant trois jours; il n'eſt plus queſtion de m'échapper; en garde, & au plus-tôt. Le malheureux Baron qui ſe voit aſſailli ſi vivement, tire à regret ſon épée; &, n'enviſageant plus ce combat que comme un aſſaſſinat prémédité, il ſe diſpoſe à repouſſer la force par la force. Sabannes reçut deux bleſſures au bras, & dans

le tems que Dardeuil se disposoit à lui porter un coup décisif, le Baron rassembla toutes ses forces & le piqua dans les côtes, à peu de distance du ventricule; le Chevalier chancelle pendant quelques moments, bientôt ses genoux se dérobèrent sous lui; il tombe à-demi mort aux pieds de son ami. Qu'on se représente la générosité, la grandeur d'âme du vainqueur, & l'on jugera de son désespoir. Il se jette en pleurant sur son ami, le tient étroitement embrassé, déchire sa chemise pour étancher le sang de la plaie, lui prodigue les expressions les plus tendres, & veut se percer du même glaive. Arrêtes, lui crie le Chavalier, d'une voix mourante; je vais expirer par tes mains; mais je veux que tu me survives pour publier par-tout mon crime & mon repentir. Par un trait de la frénésie la plus impardonable, j'ai mal interprété tes sentimens; l'ingénuité avec laquelle tu me faisois part de cette fatale lettre auroit du me faire connoître que tu n'y avois aucune part, & tu n'étois que l'instrument dont se servoit une misérable, pour causer

notre

notre divorce. Apprends par là à connoître les femmes.

A ces mots, il veut se soulever ; mais le sang qu'il a déjà perdu, lui cause une foiblesse, qui lui coupe la parole, & le prive de tout sentiment. Sabannes qui le croit mort, se roule sur la poussiere ; &, dans sa douleur, n'observe aucun ménagement.

Cependant quelques jeunes-gens qui revenoient d'une guinguette voisine, ayant pris le chemin de l'avenue pour rentrer dans Lyon, entendirent des gémissemens. La curiosité les porta à approcher & à prêter l'oreille. Après quelques momens ; c'est, dit l'un d'entre eux, la voix du Baron de Sabanes ; auroit-il été attaqué par des coquins dans ce lieu écarté ? Aussi-tôt ils s'avancent ; & découvrent deux corps étendus sur la terre, la crainte les saisit ; &, dans le premier mouvement, ils courent avertir le pere que son fils est entre les mains de brigands. Le Vieillard se léve tout allarmé, se fait conduire sur la place. Il trouve son fils sur le corps de son ami ; &, à la vue du sang qu'il avoient répandus l'un & l'autre, il les croit

tous deux massacrés. Alors il ne garde aucune mesure, & pousse les plus hauts cris. Sabannes ouvre les yeux, & reconnoit son pere. Il ne m'est gueres possible de vous peindre tout ce que ce moment eut d'affreux. Sabannes vient de partir pour la Savoye, en pleurant son ami.

VOYAGE
A AVIGNON.
CARACTÈRE SINGULIER.

C'étoit à Avignon que devoit finir notre voyage sur le Rhône. Aussitôt que nous fumes arrivés en cette Ville notre premier soin fut de nous rendre à la Douanne où nos effets devoient être visités. A peine le Chevalier eut-il déclaré son nom, qu'un Commis, l'envisageant, lui dit, Monsieur, il y a huit jours que j'ai reçu de la poste une lettre à votre adresse. Elle étoit de M. de Gand; &, dans la circonstance présente, rien ne pouvoit nous être plus agréable. Depuis notre départ de Paris, il ne nous étoit pas arrivé de recevoir un sol des Pays-bas; & de de deux-cents louis qui nous restoient alors, nous en avions réservé tout

au plus vingt, toutes dettes acquittées. La lettre de Monseigneur étoit conçue en ces termes :

Mon Neveu,

» Je ne vous fais point compliment » sur les fruits que vous retirez de vo- » tre voyage en France, & c'est moins » par vous, que par Madame l'Herbier, » que j'ai retirée chez moi, & sur- » tout par un inspecteur des Fayanceries » de Nevers, que j'apprends avec quel- » le sagesse vous-vous gouvernez. Cet » homme, que des affaires de com- » merce appelloient aux Pays-bas, & » qui a demandé à me parler, m'a » fait de vous un éloge qui m'a com- » blé de joie. J'en ai redoublé d'estime » pour le Gouverneur, & de tendresse » pour son élève. Au milieu de mes em- » barras, j'ai souvent désiré de vous » avoir à Gand; mais, quand je réflé- » chissois ensuite sur le bien que vous » procure l'étude d'une Nation faite » pour instruire & pour plaire, j'im- » posois silence à mon cœur, & j'ai » préféré l'intérêt de votre éducation

» à mon propre plaisir. Vous trouverez » ci joint une lettre de change de dix- » mille livres à toucher chez le riche Né- » gociant *Jacob Martelli*, Juif d'Avignon, » & néanmoins très-honnête-homme. » Adieu, cher ami : continuez de con- » cert vos observations avec le sage & » savant Mentor que j'ai eu le bonheur » de vous donner. Je m'attends à ne » vous revoir ici qu'après la seconde » année vers le printems ».

Signé *L'Evêque de Gand.*

Munis d'une piéce si importante, nous ne tardâmes pas à nous rendre chez le marchand Hébreu.

Je m'étois représenté un Juif comme un personnage d'une figure ignoble, mal-propre & singulière, d'un caractère farouche, artificieux & impénétrable, d'une humeur atrabilaire, toujours prêt à user de mauvaise foi, haïssant les Chrétiens, superstitieux jusques dans les devoirs de la société civile. C'est ainsi qu'on nous dépeint les disciples de Moyse dans

toutes les synagogues de l'Allemagne, de la Pologne & des Etats du Turc.

Quelle fut notre surprise de rencontrer un homme aimable, aussi splendide dans sa maison, que magnifique dans ses habillemens, d'un abord ouvert & d'une politesse exempte de grimaces & de minuties Il y a trois semaines, nous dit-il, Messieurs, que Monseigneur m'avoit fait prévenir par une correspondance d'Anvers que j'eusse à vous délivrer à votre passage tout l'argent dont vous auriez besoin pour continuer votre voyage en France; &, quoique la rescription que vous me présentez porte dix mille livres, je vous offre avec plaisir une plus grosse somme encore, si elle vous devient nécessaire. Un procédé si honnête ne nous rendit pas plus hardis; la somme portée par la lettre étant plus que suffisante, nous le priâmes de nous la délivrer, & rien de plus. Cela étant, répondit Jacob Martelli, il ne me reste qu'à vous prier de prendre votre logement chez moi pendant vo-séjour à Avignon. Nous-nous en dé-

fendimes long-temps; mais il y avoit quelque chose de si galant & de si sincère dans son invitation, que nous aurions cru lui faire insulte en persistant plus long-temps à refuser ses offres. Nous entrames donc chez lui dès le même soir, ainsi que M. de Clairan dont la société nous devenoit plus chère de jour à autre, & à qui le Juif avoit fait en particulier les plus fortes instances. Le souper fut servi avec l'élégance & la propreté Françoises; &, prévenu, comme je l'étois, qu'un Israëlite avoit scrupule de manger de ce qu'il n'avoit pas apprêté lui-même, je ne revenois pas de ma surprise de le voir s'accommoder de tout, & nous encourager, par son exemple, à ne faire grâce à aucun plat. Je suis sûr, nous dit-il, que mon peu de délicatesse va donner matière à vos réflexions. Vous-vous êtes sûrement figuré un hébreu, comme un homme esclave de mille traditions puériles, comme l'ennemi du lard & des animaux ruminans, comme le zélé partisan du Talmud & du Targum. Il est vrai qu'entre nous, il s'en trouve, & c'est

même le grand nombre, de plus attachés à la doctrine rabbinique qu'aux loix du Pentateuque. Je ne sçais même par quelle bizarrerie étonnante notre Nation conserve toujours cet attachement littéral pour certains préceptes qui n'ont été faits que relativement aux conjonctures & au temps. Les motifs de ces défenses ne subsistent plus, & néanmoins son cœur y paroit aussi fortement attaché que l'étoient nos ancêtres sous leurs Rois & leurs Juges. Que dis-je même ? de combien de ridicules la Synagogue n'a t'elle pas chargé notre culte ? Quelle comédie ne donnons-nous pas aux chrétiens & aux Musulmans dans ces assemblées religieuses, où les grimaces, les balancements, les contorsions, les nazillonages barbares de nos dévots forment un spectacle également sauvage & injurieux à Dieu ? Que signifient ces vilains manteaux dont nous-nous affublons, ces grands feûtres qui nous couvrent comme des Parasols, ces barbes qui nous transforment en Derviches ? C'est l'ancien costume, je le veux ; mais un François seroit-il excusable de

s'habiller aujourd'hui comme ses peres sous les Rois Mérovingiens ? Sans trop déférer au gout des Européens, si partisans des modes, ne pourrions-nous pas, par décence & propreté, retrancher dans notre acouſtrement & nos uſages ce qui contraſte d'une manière choquante avec ceux du ſiécle ou nous vivons ? Vous ſavez auſſi le grand point qui nous fait enviſager avec tant d'averſion, je veux parler de l'uſure & de cette manie héréditaire de tromper dans le commerce tous ceux qu'il nous plaît appeller des étrangers. Néanmoins il y a beaucoup à rabattre ſur cela comme ſur tout le reſte. Ce n'eſt pas que je veuille laver tout Iſraélite de ce reproche ; mais le crime de certains particuliers, n'eſt pas le crime de tout un peuple ; &, pour quelques troqueurs ou Maquignons de mauvaiſe foi, vous trouverez dans nos villes un grand nombre de Banquiers & de négocians circonciſ, qui, pour la probité, l'exactitude, la droiture valent bien les fa-

briquants & les Courtiers de Rouen, de Londres & d'Amsterdam.

Il est un point, Monsieur, lui dis-je, sur lequel je n'ai jamais été bien instruit. Quelles mesures êtes vous obligés de prendre par rapport à l'inquisition ? Je vois des Juifs établis en Italie, en Portugal & en Espagne. C'est dans ces Royaumes cependant où l'histoire nous représente ceux de votre nation, haïs, persécutés, mis à mort par ce terrible tribunal ? Il n'y en a eu que trop d'exemples, répondit Martelli; mais ne croyez pas que l'inquisition exerce aujourd'hui ses fureurs avec autant d'attachement que dans les derniers siécles. D'ailleurs ce n'est pas le vol, l'usure & la mauvaise foi qu'elle se propose de réprimer, & tout Juif peut prêter à triple intérêt, vendre de l'oripeau pour de l'or, sans redouter les poursuites. Il n'est question que de maintenir la religion du Christ, & on ne punit que ceux qui ont l'imprudence d'en mal parler. Pendant quatre ans que j'ai demeuré à Lisbonne, où l'inquisition est la plus redoutable

de l'Europe, il ne m'eſt arrivé d'y voir, parmi cinquante criminels, que deux Juifs condamnés à recevoir trente coups de verges ſur les épaules, pour avoir dit que les prophètes avoient annoncé un Meſſie puiſſant, riche & ſplendide, & non pas un Galiléen pauvre & manquant de tout. Les François qui jamais n'ont voulu ſouffrir l'Inquiſition de ce tribunal qui juge les conſciences, & ne fait que des hypocrites, ne ceſſent de crier à l'horreur & à l'atrocité: néanmoins, pour diſſiper leur prévention il ne s'agit que de leur prouver que l'Inquiſition de Rome & de Veniſe n'a rien de plus rigoureux que celle d'Avignon; que, dans les états du Pape non plus qu'ici, on ne dreſſe ni échaffauds, ni buchers pour y faire périr des Mahométans, des Juifs & des Hérétiques. Cette juſtice infernale prit ſa naiſſance dans le ſang; mais c'eſt ſon extrême barbarie même qui contribua à ſa proſcription. Les peuples ſe ſont éclairés par leurs malheurs & leurs crimes; & vous verrez, un jour, les ſouverains fouler aux

pieds ce monſtre qui oſe les arguer, & quelquefois les faire chanceler ſur leur trone. Ce ſont, me direz-vous peut-être, les ſouhaits d'un Juif pénétré des perſécutions ſuſcitées à ſa Nation, depuis l'établiſſement de la religion du Chriſt; néanmoins enviſagez-moi plutôt en obſervateur, qu'en dévot Iſraëlite; & croyez que l'expérience a plus de part à ces remarques, qu'un reſte de levain contre le Papiſme, qui nous déteſte & nous tolère.

Après le ſouper, Martelli nous conduiſit lui-même dans l'appartement que nous devions occuper. Il étoit compoſé de trois cabinets au quatrième étage; car il faut obſerver que, dans toutes les villes où les Juifs ſont établis, le quartier qu'ils occupent eſt fort ſerré; ce qu'ils ne peuvent acquérir en étendue, ils le prennent en élévation. Par-tout, leurs maiſons ſont hautes, ſombres & étroites. Mais, en revanche, il n'eſt ſouvent rien de mieux entendu que ces petits réduits. L'habillement des lits qui nous étoient deſtinés, étoient d'un gros de Tours, broché verd, en crépines d'argent. Sur le

Buffet qui étoit devant chaque fenêtre se trouvoient deux chandeliers, une cuvette & un vase en vermeil. Trois glaces de sept pieds chacune tenoient lieu de tapisserie ; le parquet étoit couvert d'un tapis de perse, & le plafond entièrement doré ; jamais nous n'avions trouvé tant de magnificence dans un si petit espace.

Nous étions disposés à passer une nuit délicieuse sur le duvet & la soie, quand, après deux heures du premier sommeil, nous fumes éveillés par le bruit d'un carosse au grand trot, lequel s'arrêta précisément devant la porte de Jacob. Nous entendimes de suite frapper cinq ou six fois avec assez de roideur, pour nous causer de l'inquiétude. On vint ouvrir ; on descendit de carosse, & l'on entra. Il se passa près d'une demi heure sans que nous pussions deviner à quoi aboutiroit cette visite. Enfin nous ouïmes la voix de Martelli ; &, avançant doucement la tête à la fenêtre, nous nous apperçumes à la lueur de deux fallots qu'on le prioit de monter dans la voiture avec un jeune Juif qui étoit l'un de

ſes garçons de boutique ; la dernière perſonne qui s'y plaça étoit d'une haute ſtature, & habillée tout en noir. Auſſi-tôt la portière fut refermée, & l'équipage diſparut. Monſieur de Cléran qui repoſoit dans le cabinet voiſin, lequel avoit jour ſur le derrière n'avoit rien entendu. Je fus tenté, pendant quelque-temps, de l'éveiller ; mais, comme cela ne tendoit pas à nous donner d'éclairciſſement ſur cette affaire, nous le laiſſâmes dormir, & nous regagnames nos lits en ſilence. Le Chevalier n'étoit pas plus tranquille que moi. Que penſez-vous lui diſois-je de cette occurrence nocturne ? ceci n'a pas l'air d'une viſite de pur cérémonial. Seroit-ce à nous ; ſeroit-ce à Martelli qu'on en voudroit ? Je vous avoue que tout cela me fait faire des réflexions. Pour ce qui eſt de moi, répondit Monſieur de Samberg, je ne crois pas avoir l'eſprit plus tranquille. Nous ſommes dans une ville de la juridiction du Pape, & où il convient de garder des meſures. Qui ſait s'il n'eſt pas dangereux de loger chéz un Juif ? Peut-être eſt-ce de la part du Vice-légat que Jacob

vient d'être demandé? J'appréhende furieusement ce gouvernement ultramontain; &, au seul souvenir de l'inquisition, j'éprouve des frémissemens dans tout mon corps.

Deux heures trois heures sonnèrent pendant que nous-nous épuisions en conjectures; &, comme tout paroissoit fort calme dans le quartier de la synagogue, nous-nous efforçâmes de faire diversion à nos craintes, & d'appeler le sommeil : il vint à la fin, & il fut si profond que nous n'entendîmes point le retour du carosse, & que nous n'ouvrimes les yeux que vers les huit heures. Monsieur de Cléran qui entra dans notre appartement fut fort étonné de nous trouver encore dans nos draps. Il nous badinoit déjà sur cette espèce de nonchalance, mais nous lui fimes signe de suspendre ses plaisanteries, & de nous écouter. Quand nous lui eumes fait part de cette aventure : vraiment, dit-il, vous avez raison d'en paroître inquiets; néanmoins tentons de descendre pour nous mettre plus au fait; car il est possible que cela soit sans conséquence pour nous

Auſſi-tôt nous-nous habillons & nous mettons en devoir de le ſuivre. Notre hôte n'étoit pas encore levé, & l'un de ſes garçons que nous rencontrames dans le magazin nous dit qu'il ne ſortiroit pas de ſa chambre avant onze heures. Dans cet intervalle, nous-nous amuſames à paſſer en revue une variété prodigieuſe de marchandiſes très précieuſes que ce jeune-homme expoſa à notre vue avec une complaiſance admirable. Jacob Martelli parut enfin dans l'équipage d'un homme qui a quitté tout fraîchement ſon chevet. J'ai tort, nous dit-il, Meſſieurs, de vous laiſſer ſi long-temps livrés à vous-même; je vous en fais mille excuſes; mais, quand on fait de la nuit le jour, on eſt contraint de faire du jour la nuit. Tel que vous me voyez en effet, il n'y a pas cinq heures que je ſuis couché. Monſieur, lui répondis-je d'un air timide & compoſé, vous paroiſſiez hier très diſpoſé à bien dormir; que vous eſt-il arrivé de chagrinant? Rien au monde reprit-il; mais quand la Señora Bombadilla commande, il n'eſt ſommeil qui tienne, & il faut

obéir. Quelle eſt donc cette Séñora, répliquai-je? Eſt-ce l'épouſe de quelqu'inquiſiteur ? Cette queſtion le fit rire. A ce que je vois, dit-il, cette inquiſition ne vous ſort pas de la tête ; mais tranquilliſez-vous, ainſi que ces Meſſieurs, car il ne s'agit ici ni de ſaint office, ni d'Hermendad, ni de familiers d'aucuns tribunaux, mais bien de la femme la plus ſingulière qui ait exiſté depuis la création du monde. Là-deſſus il ordonna qu'on apporta le caffé ; &, pendant que nous le prenions, il nous fit part de cette myſtérieuſe anecdote.

Il y a environ dix ans, dit-il, qu'une Veuve Italienne très-noble, très-riche ; & très-belle vint ſe fixer dans le comtat Vénaiſſin, à quelques milles d'Avignon, & nous ne l'avons connue juſqu'à préſent que ſous le nom de la Señora Bombadilla qui eſt une dénomination empruntée. Cette Dame jouit de plus de huit-cents mille livres de rente ; & elle auroit été en état de donner quelque jalouſie au vice-légat, même par la dépenſe, ſi cela eût été abſolument dans ſon goût. Mais admirez l'étrange bizarrerie de ſon caractere. A-peine eut-

elle pris poſſeſſion d'une belle terre qui lui a coûté deux-cents mille francs, qu'elle ſe propoſa un réglement de conduite abſolument contraire aux idées reçues dans toute ſociété. Ses repas commençoient par le fruit & finiſſoient par le potage ; le caffé ſe ſervoit avant le vin ; & le chocolat accompagnoit toujours les *Grâces*. Des tapiſſeries de Flandre du goût le plus recherché, & qu'elle avoit trouvées tendues quand elle fit l'acquiſition du Château, furent repliées & dépoſées ſur de grandes tables où perſonne n'avoit le privilége de les déployer. Des bordures ſculptées & dorées avec goût, étoient ſuſpendues ſans ordre dans toutes les places, tandis que les tableaux pour leſquelles elles avoient été faites, entaſſés l'un ſur l'autre pouriſſoient dans un coin, ſans qu'il fût permis de les ſoulever & de les conſidérer. De grandes glaces pleines de pouſſière & de taches d'humidité étoient étendues ſur des matelas à demi rongés, & des habillemens de lits en ſoie & en broderie étoient roulés ſur des ſièges, où les teignes avoient tout le temps de les

cribler. En hiver, on ouvroit les croisées, & dans les chaleurs on entretenoit du feu dans tous les appartemens; quand la neige couvroit la terre, la Senora se faisoit habiller en taffetas; &, pendant la canicule, elle se revêtoit d'une espèce de Ringrave à la Polonoise doublée d'une riche fourure de Sibérie. Voilà des singularités qui vous étonnent; mais elles n'approchent pas encore de ce que je vais vous conter. L'envie d'avoir chez elle un assortiment complet d'utile & d'agréable lui fit rassembler à grands frais, une multitude de marchandises dont elle se garde bien de faire usage. On trouveroit dans ses greniers au moins six caisses de villettes, de tenailles & de Marteaux, dix poinçons de cloux, quatre ou cinq balles d'épingles, plusieurs tonneaux d'aiguilles, plus de trente boites pleines de rubans, de padous, de cordons, d'agraffes, de petits miroirs, de ciseaux, de couteaux, de lunettes & autres merceries. Personne chez elle ne prend du tabac, quoiqu'il y ait près de trois mille tabatières; les Domestiques se font chausser par des

cordonniers des environs, quoique leur Dame tienne en magazin douze à quinze cents paires de souliers, de bottes & de mules du palais. Elle fait donner de l'argent aux payſans de la ſeigneurie, pour ſe procurer des ſabots, des gants & des chapeaux dont elle a ſur ſon galetas au moins huit à dix bannes de toutes grandeurs; & je ne vous parle pas d'une prodigieuſe quantité d'eſtampes des plus habiles graveurs, de deux mille rames de papier de Hollande & d'Auvergne, de trois-cents pièces de toiles de chanvre & de lin, d'une quantité prodigieuſe de bas, de bonnets, d'étoffes de toutes couleurs, de pincettes & pelles à feu, de clochettes d'horloges de bois, de flûtes & de violons. Tout eſt de recette pour la Señora, & le premier porte-balle qui paſſe ſous ſes fenêtres eſt sûr de vendre toute ſa charge, s'il veut ſe contenter d'un gain raiſonnable. Auſſi-tôt le marché conclu, par ordre de Madame, l'emplette eſt tranſportée dans un galetas. On l'inſcrit dans le regiſtre de marchandiſes, & c'eſt par ce ſeul regiſtre

que le Public apprend tout ce que renferme de précieux le Château de cette singulière femme ; car ses meilleurs amis même n'ont pas le droit de s'en procurer le spectacle. Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à donner à ce portrait le dernier coup de pinceau. Représentez-vous cette riche capricieuse, enfoncée dans son lit, quand toute la Nature est en mouvement, & entrant à sa toilette à l'heure où nous allons tous nous coucher. Le lever de Madame est à cinq heures du soir en hiver, & à neuf en eté. Les Laquais mettent alors les chevaux au carosse ; &, si la nuit est calme, la Señora sort pour la promenade, & s'y fait éclairer par des flambeaux. C'est pendant cette absence que tout se remue ; que tout s'agite dans l'intérieur du Château ; marmitons, cuisiniers, maître d'office, célérier, frotteur, chacun reprend son emploi.

Minuit sonne, chacun se met à table ; comme il y a dans tous Pays des amateurs de la bonne chère, à qui toutes les heures du jour & de la nuit sont égales, pourvû qu'ils les employent à

manger quelques friands morceaux, le ſallon de la Bombadilla eſt toujours fréquenté par des flatteurs, des paraſites, & des conteurs de nouvelles. Au diner nocturne ſuccèdent les entretiens ſcientifiques & le jeu. Enfin vers le lever du ſoleil, la Séñora fait le ſigne de la retraite. A l'inſtant les lits ſont couverts, les contrevents fermés, & la Compagnie ſe retire ainſi que tous les commençaux. Vous tenteriez alors bien envain pour avoir une audience; car, tant que l'aſtre du jour ſera ſur l'horizon, ame qui vive ne s'empreſſera de vous répondre. Cette maiſon ainſi fermée, & où régne le plus profond ſilence ne reſſemble pas mal à ces Châteaux de la Fable où des enchanteurs, par la vertu d'un Taliſman, retiennent en leur pouvoir quelque Princeſſe pour la dérober à la fatalité de ſon horoſcope.

Il faut donc, Monſieur, dis-je dans mon étonnement à Martelli, qu'il ſe ſoit fait dans le cerveau de cette Dame un renverſement de ſens & de raiſon. Je m'attendois bien, répondit-il, que vous alliez tirer cette conſéquence; &

ous ceux qui, avant vous, ont entendu parler de cette étonnante façon de vivre, en ont porté le même jugement. Surement, disoient les uns, la Señora est une personne laide & orgueilleuse, & c'est la crainte de devenir l'objet des dérisions & de la censure publique, qui l'oblige à se tranformer en chauve-souris : nous croirions plutôt, répondoient les autres, qu'elle est toute adorable dans sa figure & dans son esprit, & qu'elle n'en use de la sorte que pour ne pas prodiguer la vue de ses charmes aux yeux d'un sexe toujours pret à jalouser dans les autres les avantages que la Nature ne lui a point dispensés avec une égale profusion. Il en est enfin, & ce sont ceux qu'elle a quelquefois admis à sa table & à ses plaisirs, qui se rient de toutes ces conjectures, & affirment que cette riche Italienne, pour les agrémens de l'esprit, les connoissances & le bon cœur, l'emporte sur tout ce qu'il y a de plus renommé dans cette Province ; que son goût est sur & naturel, son imagination féconde & brillante, sa con-

verſation inſtructive & délicieuſe ; qu'elle ſeroit également charmante dans une ſociété d'hommes & de femmes, de Savans mêmes, & d'eſprits délicats ; qu'elle eſt pleine de vertus, de décence & d'honnêteté, n'ayant pour tout défaut que de contracter nos uſages & former un nouveau plan d'exiſtence ſociale ; qu'il ne prendra jamais fantaiſie à perſonne d'imiter. C'eſt juſques là que les derniers ont porté toutes leurs découvertes ; mais aucun juſqu'ici, n'a été aſſez heureux pour partager la confiance de la *Señora* Bombadilla au ſujet des motifs qui l'on déterminée à tenir une ſi étrange conduite. Or, pour en venir à ce qui me concerne, il eſt bon que vous ſachiez qu'entre les Négociants de cette Ville & même du Comtat & de toute la Provence, il n'en eſt point, avec qui cette beauté ténébreuſe faſſe de ſi grandes affaires qu'avec moi ; preſque toutes les ſemaines ſon équipage vient ici me prendre au milieu de la nuit, pour aller traiter avec elle d'emplettes, de trocs & d'échanges. Aujourd'hui même, & dans le tems ou vous étiez bien endormis, elle

elle a envoyé sa premiere femme de chambre pour me proposer de renouveller entièrement son écrin. Ses Pierreries ne lui paroissent plus de goût, la taille, le chaton, la disposition, la monture, tout lui semble gothique. Pour procéder à cette réforme, & ne pas être dupe, je lui ai fait envisager qu'il y avoit près de deux mille écus à perdre pour elle. Ah! mon ami Jacob, a-t-elle répondu, cette perte est ce qui m'inquiéte le moins, parce que j'ai le moyen de la faire. Le point important est d'avoir un assortiment tel que je vous le demande. Ce-là étant, Madame, je mettrai tant de ressorts en mouvement, je prendrai des mesures si certaines, que vous serez satisfaite avant la fin du mois. Je l'ai quittée d'après cet arrangement; & il étoit trois heures, lorsque son carosse ma remis chez moi.

Quand notre Négociant eut achevé de parler, vous avez dit, Monsieur, reprit le Chevalier, que ceux-mêmes que Dona Bombadilla admettoit à ses plaisirs, n'avoient pas encore été assez heureux pour mériter qu'elle leur fît confidence

des motifs qui l'avoient déterminée à tenir une pareille conduite. De la maniere dont vous nous la repréſentez, néanmoins, le ſujet qui la dérobe à la ſociété, doit être bien grave & bien ſérieux. Je n'ai pas envie, répondit Martelli, de laiſſer des obſervateurs comme vous en ſi beau chemin, & ce qui ſeroit avec tout autre une indiſcrétion impardonable, devient ici une marque de confiance raiſonnable, parceque j'ai lieu de croire que vous n'êtes pas capables d'en abuſer. Voici donc ce que j'ai appris par un Vénitien de mes amis, & qui eſt le dépoſitaire des intérêts les plus eſſentiels du Vice-Légat. Cette Dame avoit épouſé un jeune Seigneur, allié à la fameuſe Maiſon d'Eſt, de la figure la plus noble & la plus avantageuſe; jamais femme ne témoigna un pareil attachement pour ſon mari; mais leur bonheur fut court, & la mort les ſépara, après deux ans de la plus charmante union qui fût jamais. Le corps du défunt, fut dépoſé dans un Caveau où la veuve deſcendoit régulièrement toutes les nuits pour y répandre un déluge de larmes. Le Cha-

pelain du Château, homme vraiment digne de son état, & qui jouissoit auprès d'elle, d'une singuliere considération, ne put s'empêcher de lui représenter que sa douleur excédoit les bornes du devoir ; tout ce qu'il put lui dire de consolant sur cette matière parut ne servir qu'à aigrir sa douleur ; elle ne sortoit de sa chambre que pour aller à l'Eglise, ou au Tombeau de son Epoux ; &, après y avoir sangloté des heures entières, elle retournoit chez elle, & s'enfermoit de manière que personne ne pouvoit obtenir de la voir & de lui parler. Comme elle avoit perdu ses pere & mère, dès son enfance, & qu'elle étoit maîtresse de tous ses biens, elle crut que, pour se livrer mieux à ses sombres méditations, elle devoit se dispenser de les régir elle même. Elle eut donc recours à un François originaire d'Orange, homme d'une probité incorruptible, & tel qu'il le lui falloit dans un état où il étoit si facile à ses gens, de la ruiner. C'étoit un spectacle digne de pitié, de voir cette charmante veuve, vêtue d'un gros drap noir, qui la serroit autour du

cou, sur lequel débordoit un grand bonnet de même couleur, où sa tête étoit enfoncée; ses manches lui cachoient les mains, & un voile transparent, en forme de mante, lui descendoit jusqu'aux pieds. Elle passoit ainsi les jours entiers, dans une tristesse pleine d'accablement, & dont elle paroissoit toute occupée. Enfin le Château où elle avoit recueilli les derniers soupirs de son Epoux, & l'Italie, même, lui faisoient horreur; elle forma le dessein de passer en France, & de choisir sa retraite aux environs de cette Ville où elle n'est jamais entrée que de nuit. L'Administrateur de ses biens, lui avoit conseillé cette espece d'émigration, dans la vue, sans doute, d'adoucir par l'éloignement, l'excès d'une mélancolie qui ne tendoit qu'à abréger ses jours.

Comme les parens de la Señora étoient dans un degré assez éloigné, elle n'éprouva de leur part aucune contradiction, & la famille d'un mari qui ne lui avoit pour ainsi dire apporté que ses qualités & sa naissance, n'ayant pas plus à espérer de sa proximité que de

son éloignement, n'y apporta pareillement aucun obstacle. Mais voici quelque chose d'étrange & même d'inoui. Elle assembla ses gens, & leur déclara qu'elle étoit résolue à faire transporter à sa suite, le cercueil qui renfermoit le corps de son mari ; de nouvelles représentations n'aboutirent qu'à un nouveau refus ; il fallut obéir à regrêt. Dans ce voyage elle ne marchoit que de nuit ; &, comme les Domestiques lui faisoient observer qu'elle s'exposoit, par là, à de grands inconvénients, elle répondit qu'une honnête-femme, après avoir perdu son mari, qui étoit comme son soleil, devoit fuir la lumière du jour, & ne marcher que dans les ténébres. Elle arriva enfin dans sa nouvelle Terre, à la lueur de cent Flambeaux ; &, après avoir examiné le domicile dont elle alloit prendre possession, elle fit descendre le cercueil dans une place souterreine, qui se trouva comme construite à dessein ; elle en prit la clef, & ne l'a, depuis, confiée à personne. Plongée depuis plus d'un an, dans une tristesse que toutes les considérations n'étoient pas capables de dissiper,

elle avoit choisi son logement dans une chambre basse fort sombre, & voisine de ce funébre caveau. Jamais on ne put la résoudre à voir la lumière; elle couchoit d'abord sur la terre, quelquefois sur des planches, & c'étoit une grande faveur, quand on avoit obtenu qu'elle se jetteroit sur un lit sans se déshabiller. On la servoit en vaisselle de terre; car elle avoit alors en aversion l'or & l'argent; &, quoiqu'elle ne touchât pas aux viandes qu'on lui présentoit, elle avoit peine à consentir qu'on les emportât de sa chambre; ce qui la rendoit fort mal-saine. Enfin le Vice-Légat d'Avignon, homme aimable, compatissant & plein de mœurs, prévenu par le Chapelain de la Señora, & curieux d'ailleurs, d'entretenir une personne si singulière, se détermina à lui faire une visite. Pour ne pas compromettre son rang, & se conformer aux idées de cette veuve, il arriva de nuit chez elle & avec peu de suite. Il eut, de la sorte, la satisfaction de l'entretenir plusieurs fois; & les observations sages qu'il lui fit faire, eurent même un si bon effet,

qu'en moins de six semaines, elle retrancha tout ce qu'il y avoit d'excessif dans son deuil, & souffrit qu'on lui procura, de tems-en-tems, compagnie; vous jugez bien que des curieux ne furent pas en retard. L'habitude d'avoir alors quelques sociétés, la porta insensiblement à quitter ses habits lugubres; on la servit avec magnificence; on lui inspira le goût du jeu, des entretiens discrets, & même des sciences. Néanmoins elle prétendoit toujours s'imposer des bornes, & le triomphe des hommes aimables, qui avoient travaillé à son changement, ne fut pas complet. Vous-vous en êtes bien apperçu, Messieurs, par le détail des singularités par lesquelles elle se signale encore aujourd'hui, & qui ont quelque chose de si contrastant avec ses belles qualités.

A en juger par la fraicheur de son visage, la Señora Bombadilla peut avoir trente-trois ans au plus. Bien des Pronostiqueurs prétendent qu'avant qu'elle en ait trente-cinq, cet appareil & ce système de conduite prendront fin; d'autres physionomistes assurent

qu'elle a déféré par ménagement ; aux prieres du Vice-Légat, & que, plus elle avancera en âge, plus elle retournera à ses idées noires, & à sa profonde mélancolie. C'est, sans doute, un grand sacrifice pour ses Domestiques, de se conformer de la sorte aux intention de leur Maîtresse ; mais ils sont bien payés, bien nourris ; &, comme la douceur forme le caractère de cette Dame, le grand attachement qu'ils ont pour elle, fait qu'ils aiment mieux s'ensevelir dans cette lugubre retraite, que de trouver pis ailleurs.

SUITE
DES FRAGMENS
DE LAURENT MARCEL.

VOYAGE
CHEZ UN GRAND SEIGNEUR.

Comme Monsieur de Sêle cultivoit depuis long-temps les bonnes grâces d'un grand Seigneur, dont la résidence étoit voisine des frontières de la Suisse & qu'il espéroit par son crédit obtenir pour son fils une place dans l'hôtel des monnoyes ; ayant su que, depuis un mois, ce Seigneur étoit de retour de Paris dans sa terre, il nous proposa d'en faire conjointement le voyage. Nous partîmes peu de jours après, & nous mîmes trois jours à traverser un pays

montueux. Enfin nous arrivâmes à la vue du Château. Après avoir passé deux grilles & traversé l'avant-cour, deux laquais, d'un air dédaigneux, se présentèrent à la portière de notre voiture, moins pour nous recevoir que pour nous considéter avec un œil si hagard que nous en étions tout confus. Nous demandâmes à être introduits chez *Monseigneur*; mais on nous répondit que nous ne pouvions lui être présentés qu'à midi. Il fallut donc, en attendant, nous résoudre à faire plusieurs tours dans le Parc, ce qui fut pour nous une grande ressource, car il n'étoit pas neuf heures.

La première chose que nous examinâmes fut la façade de la maison, qui me parut avoir de ce côté-là plus de cent cinquante pieds de longueur. On y remarquoit deux ordres d'architecture l'un sur l'autre, & surmontés d'un fronton, dont le milieu étoit occupé par les armoiries du Duc, le tout accompagné d'une grande quantité d'ornemens. Le parc s'étendoit à perte de vue; & la diversité des objets qu'il présentoit aux spectateurs, annonçoit

en même-temps le grand, & le bien-entendu. Aux deux côtés de la principale avenue se trouvoient deux pièces de parterre, chacune d'un arpent tout au moins, & relevées de tout ce que l'art du jardinier peut imaginer de plus parfait en buissons, bordures, fleurs, gazons & compartimens. Venoient ensuite deux grandes piéces d'eau, dont les bords étoient revêtus de pierres de taille, & dont la longueur étoit au moins d'un quart de lieue. L'eau y entroit sous des antres figurés, où des Syrènes & des Tritons la déchargeoient par des urnes dans la bassin, à travers des flots d'écume. Deux autres figures marines, placées directement au milieu de chaque canal, y poussoient l'eau par des conques, à la hauteur de quinze pieds, au moins. Les napes étoient couvertes de gondoles dorées, & de cygnes; & les bords ornés de statues d'Italie, d'un travail très-délicat. Le reste du parc consistoit en terrasses, boulingrins, berceaux, charmilles taillées en portiques, en colonnes, en boules & en caisses, parfaitement entretenus.

Enfin l'heure de l'audience étant arrivée, & un laquais étant venu nous prendre, nous introduisit dans l'appartement du Duc. Cet important personnage étoit assis dans un vaste fauteuil, & s'occupoit à décacheter une lettre. Nous le saluâmes d'un air fort respectueux, auquel il répondit par une légère inclination. Ayant ensuite croisé ses jambes, & fait signe qu'on nous apportât des siéges, il n'attendit pas que Monsieur de Sêle lui exposât le sujet de son voyage, & il se mit à babiller avec une telle volubilité, qu'un mot n'attendoit pas l'autre. Tout ce qu'il nous dit, pendant un quart-d'heure, n'avoit aucun rapport avec l'objet qui nous amenoit chez lui. Ce n'étoit qu'intrigues de cour, changemens dans le ministère, anecdotes de la capitale, auxquels il prenoit le plus grand intérêt, & qui, en elles-mêmes, nous paroissoient fort insipides & fort ennuyeuses. Puis, changeant d'objet & de ton, il se mit à tutoyer M. de Sêle, & à lui demander des nouvelles de son fils, qu'il avoit devant ses yeux. Il nous parla ensuite d'une pièce nou-

velle qui avoit eu, disoit-il, trente représentations à Paris, & qui n'en méritoit pas deux. Notre avis fut toujours le sien, & nous entrâmes dans ses sentimens, en gens qui connoissoient le monde. Enfin, soit épuisement, soit envie de varier les propos, *Monseigneur* souffrit que M. de Sêle lui présentât son fils, en le suppliant de vouloir bien se souvenir des offres de service qu'il avoit daigné lui faire. A ces mots, sortant comme d'un profond sommeil : » Quoi ! dit-il, voilà » donc cet enfant qui s'est tant fait » attendre? Parbleu je ne le trouve » pas mal de figure : & oui, oui, » nous écrirons, avant qu'il soit huit » jours, en sa faveur au Prince de ***, » qui est mon ami; je suis sûr du » succès; vraîment j'en suis sûr ».

Voilà tout ce qu'il plût à ce Seigneur de nous répondre sur l'affaire qui nous amenoit chez lui; & aussi-tôt il se mit à caresser un bichon plein de chassie, avec un air si distrait, des discours si enfantins, une contenance si agitée, que par-tout ailleurs nous en aurions éclaté de rire. Nous voulûmes

nous lever & nous retirer : Eh quoi ! dit-il, vous ſerez de ma table ; & mes gens doivent avoir ſervi. La cloche, en effet, annonça ſur le champ le diner : le Duc ſe leva ſuivi de deux laquais, après leſquels nous marchâmes juſqu'à la ſalle à manger, où j'apperçus trente couverts, & autant de convives, parmi leſquels ſe trouvoient beaucoup de paraſites. J'en jugeai par les louanges fades qu'ils ne ceſsèrent de lui donner, & l'appétit avec lequel ils devoroient les morceaux. Pendant le diner, l'aſſemblée ſe régla ſur le maître, & les nouvelles qu'il lui plut de débiter, furent reçues avec des applaudiſſemens qui tenoient de la plus baſſe flatterie. Il occupoit le milieu de la table, où il paroiſſoit enfoncé nonchalament ſur une pile de carreaux de velours, qui tenoient beaucoup de place. Il parloit avec confiance, élevoit la voix, & n'écoutoit que médiocrement tout ce qu'on lui diſoit. Quelquefois il déployoit un ample mouchoir, & s'en ſervoit avec grand bruit. Il crachoit fort loin, éternuoit fort haut, & bail-

loit de tems en tems avec un air d'ennui. Il disoit à l'un : J'ai acheté cette terre que vous connoissez ; elle m'a coûté huit mille louis. A un autre : La vieille Marquise de Sangy est décédée le mois dernier ; elle laisse une succession de quinze-cents mille livres au moins. A un troisième : L'Intendant de la province doit passer ici dans huit jours ; j'ai donné mes ordres pour lui préparer un appartement dans le pavillon du couchant : cet homme a fait une belle fortune pour un petit Secrétaire d'ambassade ; mais il avoit la jambe belle, & savoit fort joliment tourner un madrigal.

Ses admirateurs alloient lui répondre quand tout-à-coup il se mit à faire l'enjoué, à chanter entre ses dents, & à lâcher quelques traits de satyre contre ceux qu'il honoroit de ses regards. On avoit la bassesse d'en rire, & il en rioit plus haut que les autres. A ces petites méchancetés succédèrent des propos libres ; & un Aumonier de la Chapelle, qui étoit de l'Ordre de S.-Dominique, ne fut pas plus épargné que les autres. On le railla sur son

habit, sur son caractère, & sur ses fonctions. De-là, jusqu'à des propos plus hardis, il n'y avoit plus qu'un pas à faire, & on le franchit. Alors ce Religieux qui avoit de la vertu, prit la liberté de lui dire : » Monseigneur, » s'il arrivoit à un homme de mon état » d'applaudir à de pareils traits, vous » le regarderiez comme un monstre » indigne de votre protection ». A ces mots, il leva le siége & disparut. Sa sortie ne fit qu'augmenter la bonne humeur du Duc. Vous le voyez, dit-il; c'est le meilleur enfant de la terre, mais fâcheux & brusque quand on veut le contrarier. C'est le vice de tous les esprits dogmatiques; & généralement tout ce qu'on appelle Théologien paroît avoir été jetté dans le même moule.

Quand on eût servi le dessert, nous crûmes nous apperçevoir que Monseigneur alloit s'assoupir; &, en effet, peu de temps après nous l'entendîmes ronfler. Ceux des assistans qui paroissoient le plus instruits des usages de la maison, nous firent signe de sortir. Ce ne fut pas sans quelque bruit qui

lui fit ouvrir la paupière. Comment donc, dit-il d'un ton foible, vous vous retirez ? Qu'on faſſe voir à ces Meſſieurs les raretés du château. En achevant ces mots il ſe rendormit. Nous n'eûmes rien de plus preſſé que de profiter de la permiſſion qu'il venoit de nous donner ; &, appercevant l'Aumonier à l'entrée du parc, nous courûmes le joindre pour lui demander de nous faire parcourir les appartemens. Cela dépend du Majordome, nous répondit-il ; &, dès que nous ſerons munis de ſon agrément, je m'offre à vous précéder, & à vous faire obſerver tout ce qu'il y a de curieux ici.

Nous-nous rendîmes donc chez cet Officier du Duc, dont la demeure nous parut preſqu'auſſi magnifique que celle de ſon maître. Il s'exerçoit à gourmander deux payſans qui, ſans doute, venoient lui débourſer l'argent de leurs fermes. A-peine le Religieux lui eût-il fait connoître qui nous étions que, quittant toute ſa mauvaiſe humeur, il vint nous aborder d'un air civil, ſe fit apporter les clefs, & nous pria de

le suivre. La première place où nous entrâmes étoit nommé la galerie des tableaux. Vous trouverez ici, Messieurs, nous dit-il, un grand nombre de chefs-d'œuvre des écoles Romaine & Flamande. La seule collection des Guinguettes de Téniers a coûté cinquante mille écus. Nous-nous attendions bien à contempler ces morceaux; au moins un quart-d'heure, mais l'Intendant ne nous en donna pas le loisir; & sur le champ il nous ouvrit une salle voisine dans laquelle il nous introduisit. Voilà, nous dit-il, le grand cabinet des productions étrangères, & une partie des raretés que les Kimpfer, les Bernier, les Thévenot, les Dampierre, les Renard ont apportés en Europe, pour lesquels Monseigneur a dépensé plus de cent mille francs. Nous nous en approchâmes avec l'espérance de les parcourir à notre aise; mais, comme si nos regards eussent pu y causer quelque altération, il fallut bien vîte leur tourner le dos pour entrer dans un cabinet chinois qui n'avoit pas, nous dit-on, son pareil dans le Royaume. Cette seule tapisserie de papier

oriental, poursuivit le Majordome, revient à quatre mille pistoles ; & les porcelaines avec les magots que vous appercevez, en ont coûté deux fois autant. M. de Samberg, avide de nouveautés, auroit bien désiré passer en revue cette quantité de meubles si extraordinaires, mais on refusa d'avoir pour lui cette complaisance, & il fallut poursuivre. Nous enfilâmes un fort long corridor, au bout duquel la salle des bains nous fut ouverte. Aux quatre coins de cette salle on trouvoit de grands cuviers de bronze doré, surmontés chacun de deux fontaines à clef d'un travail très-recherché. Voilà, dit l'Intendant, en y portant la main, les bains d'eau chaude, pour l'hiver, & les bains d'eau froide, pour l'été. La machine qui fournit à tous ces réservoirs est de la construction d'un Eleve du fameux de l'Isle, auteur de celle de Marly. C'est elle qui distribue l'eau dans les cuisines, les cours, les écuries, & la fait jaillir au milieu des canaux du Parc : une année des revenus de Monseigneur n'a pas suffi pour la payer.

En cet endroit, une espèce de Page vint nous dire que nous étions retenus pour le souper; &, s'approchant de l'Intendant, il lui parla quelque tems à l'oreille. Je vous laisse, nous dit aussi-tôt celui-ci, mais le Révérend voudra bien se charger de vous conduire. Cela dit, il lui fit remettre les clefs & se retira, après nous avoir fait bien des excuses.

La fermeté avec laquelle ce Religieux s'étoit élevé contre les mauvaises plaisanteries du Duc, & le témoignage que ce Seigneur avoit paru lui rendre, m'avoient donné de sa personne une idée fort avantageuse. Je ne m'étois pas trompé, & je trouvai en lui, non-seulement un homme régulier dans ses mœurs, mais encore profond dans ses connoissances, & d'un esprit juste & fort orné.

J'avoue, nous dit-il, Messieurs, que jusqu'à présent, vous avez vu sans voir, & que la célérité avec laquelle notre Intendant vous a fait parcourir cette enfilade de curiosités, ne vous a guères permis d'asseoir un jugement sur chacune d'elles; mais, comme il

nous reſte encore du tems d'ici au ſoir, & qu'aucune occupation ne peut me priver du plaiſir de vous faire compagnie, vous voudrez-bien vous abandonner à ma conduite, & prendre tout le temps qu'il vous plaira pour achever la viſite des ſingularités de ce palais.

En achevant ces mots, il nous ouvrit le ſallon des volières, où nous vîmes un aigle royal, un orefraie, deux vautours, cinq ou ſix milans, & autant de gerfauts. Nous y trouvâmes auſſi une autruche, une outarde de la grande eſpèce, pluſieurs poules du Sénégal, des coqs de Bruyères, de groſſes gelinottes du Canada, des faiſans dorés de la Chine, des perdrix rouges d'Afrique, des pigeons ramiers des Moluques, des tourterelles du Mogol, & une quantité d'autres oiſeaux étrangers, dont le détail deviendroit ennuyeux. En ſortant de cette place nous deſcendîmes dans une cour dont les quatre faces préſentoient pluſieurs loges fermées de barreaux de fer. Dans la première nous trouvâmes un grand léopard qui ſe leva à notre aſpect, & ſe mit à pouſſer un ſifflement qui me fit

craindre de l'approcher de trop près. A côté se trouvoit un bison sauvage, ou bœuf du Mexique, qui avoit une bosse sur le col, & une crinière comme un cheval. Dans la troisième, nous apperçûmes un dromadaire d'une fort haute stature; &, dans les quatre suivants, plusieurs espèces de singes dont la première, connue sous le nom d'hommes de Bornéo, me frappa d'autant plus qu'à l'exception du poil, ils me parurent presque conformés comme nous.

La suite au prochain Volume.

TABLE

Du 2me Vol. de Janv. 1785.

Les Aventures merveilleuſes de Don Sylvio de Roſalva, *pag.* 3
Mémoires de M. de Berval, 32
Et je m'éveillai....., 61
Grigry, 73
Le beau Garçon, ou le Favori de la Fortune, 117
Duel entre deux amis, 133
Voyage à Avignon, 147
Voyage chez un Grand-Seigneur. 179

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le ſecond Volume du mois de Janvier 1785 de la *Bibliothèque des Romans*. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix diſtingué de ſes Coopérateurs, & l'abondance des ſources le rendront toujours intéreſſant & précieux. A Paris, ce 20 Décembre 1784.

Signé RAULIN.

M. DCC. LXXXV.

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.153-154.

209743

LF.C.
B582u

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU